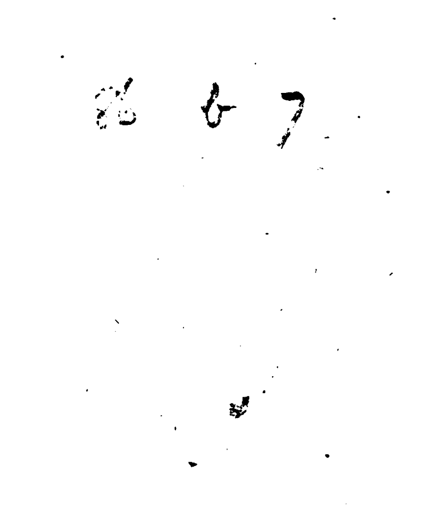






ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME VII.

ŒUVRES
DE
T. CORNEILLE.

TOME VII.



A PARIS,
Chez la Veuve GANDOUIN, Libraire, Quai des Augustins, à la belle Image.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce septiéme Volume.



LA COMTESSE D'ORGUEIL,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS de Lorgnac.

LE CHEVALIER, frere du marquis, amant d'Olimpe.

ORONTE, amant de Lucrece.

ANSELME, pere d'Olimpe, & tuteur de Lucrece.

OLIMPE, fille d'Anſelme.

LUCRÉCE, niéce d'Anſelme.

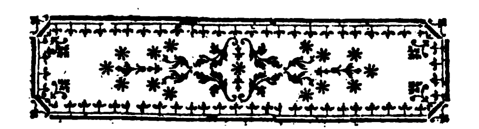
VIRGINE, ſuivante d'Olimpe.

LISE, ſuivante de la comteſſe d'Orgueil.

CARLIN, valet du marquis.

CASCARET.

La ſcéne eſt à Paris.



LA COMTESSE D'ORGUEIL,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CARLIN, LISE.



CARLIN.



QUOI, te trouver encore & seule & sans
maîtresse ?

LISE.

J'attens de jour en jour madame la
comtesse,
Qui depuis près d'un mois, absente de
Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage ;
Mais insensiblement on prend goût au voyage ;

D'Orleans on veut voir Saumur, Angers & Tours,
Et le retour ainsi se différe toujours.

CARLIN.

Tant mieux pour toi d'avoir liberté toute entiere,
De prendre du bon temps, & te donner carriere.
Ah, si pour moi le cœur t'en disoit tant soit peu,
Sotte!

LISE.

En faut-il douter?

CARLIN.

Le mien est tout en feu;
Et depuis cette nôce où tu me fis tant boire,
Je me suis si bien mis ta largesse en mémoire,
Qu'aussi-tôt que la soif commence à me presser,
Pour en guérir plutôt je voudrois t'embrasser.

LISE.

Tout de bon?

CARLIN.

Tout de bon, & s'il t'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je soupire.

LISE.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CARLIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé;
Et si ton cœur sensible à la friponnerie...
Lise, ma chere Lise.

LISE.

Ah! Point de brusquerie.
Et, que diroit Virgine à qui tu t'es promis?

CARLIN.

Y doit-on regarder de si près entre amis?

LISE.

Tu n'es point scrupuleux.

CARLIN.

Vois-tu? J'aime Virgine;
…n dégoûte, elle est un peu trop fine,

Et fait tant de détours, qu'à ce que j'en entens,
Avec elle un mari passera mal son temps.
Anselme aussi, voyant du trouble en sa famille,
L'a depuis peu chassée en dépit de sa fille.

LISE.

Olimpe en sa disgrace a donc pris grande part ?

CARLIN.

Elle la garde encore à l'insû du vieillard ;
Le temps rajuste tout.

LISE.

Elle doit t'être chere.

CARLIN.

Veux-tu de mon amour savoir tout le mystere ?
Je suis homme d'intrigue, &, tel que tu me vois,
J'entreprens de servir deux maîtres à la fois,
Ou plutôt, près de l'un faisant le bon apôtre,
Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

LISE.

Ton marquis de Lorgnac est le sot ?

CARLIN.

Justement.
Jamais on ne fut sot si méthodiquement.
Comme il est de naissance, & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait qu'on ait encor vû naître ;
Et dans cette folie il est persuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui dès qu'on l'a regardé.
Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable,
Vain, s'il en fût jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

LISE.

Le chevalier, son frere, est-il fait comme lui

CARLIN.

Comme lui ? Dieu l'en garde, il est fort antipode,
C'est un homme discret, civil, d'humeur commode,
Poli, galant, qui fait les choses comme il faut,
Et dont la gueuserie est l'unique défaut.

LISE.

La tache est un peu forte.

CARLIN.

Et d'autant plus qu'il aime,
Être gueux en amour est un malheur extrême ;
Mais aux beaux yeux d'Olimpe il n'a pû résister,
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de sa maîtresse,
Le chevalier voulut...

LISE.

Je comprens la finesse,
Olimpe par Virgine a su sa passion ?

CARLIN.

Non pas, grace à l'excès de sa discrétion.
Depuis deux mois & plus que pour elle il soupire,
Il s'est fait remarquer, mais sans vouloir rien dire.
Moi-même, il m'a fallu faire le réservé ;
Cependant, tout d'un coup, le frere est arrivé,
Ce diable de marquis, qui s'en va d'importance
Faire sonner par tout son manque de finance.

LISE.

Peut-il le décrier sans qu'il se fasse tort ?

CARLIN.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort.
Pour détourner ce coup j'ai joué d'artifice.

LISE.

Comment ?

CARLIN.

Du chevalier j'ai quitté le service ;
Et cent sujets de plainte au besoin inventés,
Ont été du marquis avec joie écoutés.
En moi par cette fourbe il a pris confiance ;
Et, comme j'applaudis à son extravagance,
Je suis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis,

LISE.

Ainsi...

CARLIN.

Prêns garde à toi, voici notre marquis.
Le cœur te bat-il point ?

LISE.

Quelle rare figure !

CARLIN.

Hé bien, suit-il la mode ?

LISE.

Il comble la mesure.
Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets !

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LISE, CASCARET.

LE MARQUIS *à Carlin montrant Lise.*

C'Eſt de moi qu'on te parle ?

CARLIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Bon. Laquais,
A ce prochain détour que faiſoit cette belle ?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monſieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en ſouviendra.

LE MARQUIS.

Je le croi. Celle-ci,
Qui de loin m'enviſage, a l'œil bien radouci.

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine comteſſe....

LE MARQUIS.

Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse ?

LISE.

La comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

D'Orgueil ! Le nom est grand.

Vieille ou jeune ?

LISE.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend.

La jeunesse est mon goût, sans cela point de tendre.
Avecque le mari quelle mesure à prendre,
Est-il accommodant ?

LISE.

Elle est veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Les veuves, la plûpart, sont mets délicieux ;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi, j'en ai tant vû de toutes les façons,
Qu'au besoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille & femme, & brune & blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.

LISE.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire ?
Un marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

LE MARQUIS.

J'écarte assez la foule afin de respirer,
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque soupirante.
La comtesse est jolie ?

LISE.

Elle est votre servante.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, son cœur en tient déja pour moi ?

LISE.

Hé, vous pouvez penser...

LE MARQUIS.

J'en ai pitié, ma foi.
Vingt ans, veuve, & languir ! Viens, condui-moi chez elle,
Il faut la voir ; au moins, tu me dis qu'elle est belle ?

LISE.

Elle a dans Orleans tout fait mourir d'amour ;
Mais vous en jugerez, Monsieur, à son retour.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas ici ?

CARLIN.

Puisqu'il faut vous le dire ;
Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour, en passant, la comtesse vous vit,
Votre mine, votre air, enfin tout la surprit ;
Et chez elle d'abord l'amour faisant ravage,
Pour guérir par l'absence elle a fait un voyage ;
Mais de fiévre en chaud mal son cœur par-là tombé,
Est contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.

Je me souviendrai d'elle.
Seulement du retour prens soin de m'avertir.

LISE.

Vous viendrez donc ?

LE MARQUIS.

Oui, va.

[*à Carlin.*]

Je puis m'en divertir ;
Et selon... Mais je voi mon impertinent frere.

LISE *à Carlin*.

C'est là le chevalier ?

CARLIN.

Lui-même. Adieu, ma chere.

LISE.

Est-il original qui vaille ton marquis?

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Peut-être que je viens mal-à-propos?

LE MARQUIS.

Tant pis.

Qui vous force à venir?

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue,

Passerai-je tout droit sans que je vous salue?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin, & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront...

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un sot.

Que m'importe?

LE CHEVALIER.

Toujours injure sur injure?

Vous êtes mon aîné, je me tais, & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'est-ce que vous ferez?

Vous me chanterez pouille, & vous retirerez,

C'est là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injustice,

Me voir & me parler est pour vous un supplice,

J'en suis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.
J'en suis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas ;
Et plus vous connoissez que le malheur m'accable...

LE MARQUIS.

Il est vrai, votre vie est gueuse & misérable ;
Mais enfin, sans appui, sans ressource, sans bien,
Vous devriez mourir, & vous n'en faites rien.
Est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Au moins, si par le droit d'aînesse
Vous avez de grands biens, j'ai la même noblesse.

LE MARQUIS.

Vous êtes chevalier, mais quand il faut manger ;
Votre chevalerie est un mets bien léger,
Et souvent la machoire est fort mal occupée
A qui n'a, comme vous, que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours de quoi
Faire considérer des gens faits comme moi.
Jouissez de vos droits, l'aînesse vous les donne ;
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne.
Si dans votre chaumiere il vous eût plû rester,
Votre part de cadet vous eût fait subsister,
Mais on ne va pas loin avec petite somme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme,
Et n'ayant plus de quoi, vous voilà sur le point
D'être franc parasite, ou de ne dîner point.
Gueusez, servez, volez, ce n'est point mon affaire.

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépense, & crû la devoir faire,

Ma gloire étant la vôtre, il vous doit être doux...

LE MARQUIS.

Mais Carlin que voici mouroit de faim chez vous,
Et s'il n'eût avec moi cherché ses avantages,
C'étoit fait de sa vie ainsi que de ses gages.

CARLIN.

Sans monsieur le marquis j'étois sec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut.
Toujours sur ce reproche ; & ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître,
Il pourra vous servir à duper un bourgeois.
L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix,
Vous muguetez sa fille, elle a de quoi vous plaire ;
Et quand ce ne seroit que les grands biens du pere,
Pour qui n'a point de pain à mettre sous les dents,
C'est un trait de beauté des plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puisque, malgré moi-même, on a lû dans mon ame ;
Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme,
Et, comme Anselme est riche, & qu'il manque d'appui,
Ma naissance m'a fait espérer tout de lui.
La sienne, je l'avoue, est basse & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud, mais il a fait fortune ;
Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.
Sait-il votre amour ?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne me pas nuire ;
Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez-moi cette affaire à conduire.

Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,
Je croi qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vû petit clerc de notaire,
D'un cadet de marquis devenir le beau pere,
S'allier des Lorgnacs, peste !

LE CHEVALIER.

M'offrir vos soins,
Vous à qui je déplais !

LE MARQUIS.

M'en déplaisez-vous moins ?
Je vous décrierois bien, mais si je vous décrie,
J'ai sur mon dos le faix de votre gueuserie.
Au moins, quand du bourgeois vous aurez les écus,
Vous battrez en retraite, & ne me verrez plus.
Allez, tout de ce pas, je vais lui faire entendre
Qu'il choisit un brave homme en vous prenant pour gendre ;
S'il s'informe du bien, je suis prêt à mentir.
Reposez-vous sur moi.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais sans repartir.
J'agis de-là. La fille est de vous fort éprise ?

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle estime elle a prise,
Mais vingt fois, dans sa rue, elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'est point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous, il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entens, l'argent vous plaît mieux que la belle;
Et pourvû qu'il vous soit bien & dûement compté,
Peut vous chaut du reste.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité,
Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on n'aime,
Tâter du mariage est la misere même ;
Et je ne voudrois pas qu'une fille eut sujet ...

LE CHEVALIER.

Non, Olimpe est pour moi le plus charmant objet...
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vûe ;
Et de tant de mérite on la trouve pourvûe,
Que sa seule conquête assurant mon repos,
N'eût-elle aucune dot, je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes sots.
Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuserie ;
Mais, si vous l'épousez, dites-moi, je vous prie,
Cadet, prétendez-vous avoir beaucoup d'enfans ?

LE CHEVALIER.

Peut-on ...

LE MARQUIS.

Point de peut-on, car je vous le défens.
La cause est qu'il n'est point de famille nombreuse
Qui, presque en moins de rien ne dégénere en gueuse ;
Et quand l'oncle est marquis, & des plus apparens,
Serviteur aux neveux qui sont dégénérans.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin que jamais aucune plainte à faire ...

LE MARQUIS.

Fort bien, & là-dessus je vais voir le beau-pere.
Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

[*Le Marquis parle bas à Carlin.*]

J'entens.

LE MARQUIS.

Va, cours, le temps m'eſt cher,
Si la marquiſe vient, qu'on me faſſe chercher.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'Eſt encore un meſſage à faire à quelque belle ?

CARLIN.

Grand myſtere toujours, & toujours bagatelle.
Mais d'où diable a-t-il ſû votre amoureux ſecret ?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris eſt toujours indiſcret.
J'ai trop parlé d'Olimpe, il aura pû l'apprendre ;
Et ſoupçonné l'amour que ſes yeux m'ont fait prendre.
Mais, puiſqu'à m'y ſervir il eſt ſi diſpoſé,
Le ſuccès pour mes vœux en ſera plus aiſé.

CARLIN.

J'en doute, il n'eut jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui, mais me voir ſans bien lui donne quelque peine ;
Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olimpe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il eſt homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur eſt plein pour vous d'une vieille rancune ;
Ainſi j'aurois voulu qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit, comme elle a de l'adreſſe,
Elle auroit préparé l'eſprit de ſa maîtreſſe ;
Mais vous m'avez fait taire, & tout étoit perdu
Si j'euſſe oſé . . .

LE CHEVALIER.

Je voi que j'ai trop attendu,
Qu'il feroit bon qu'Olimpe eût approuvé ma flamme;
Mais je ne favois pas qu'on dût lire en mon ame,
Et que de mon fecret, malgré moi, trop inftruit,
Le marquis...

CARLIN.

Pour ou contre, il va faire grand bruit.
Et le vieillard...

LE CHEVALIER.

Tai-toi, je voi venir Oronte.

SCENE V.

LE CHEVALIER, ORONTE, CARLIN.

LE CHEVALIER.

ENfin donc il n'eft rien que l'amour ne furmonte,
Lucrece a pris fur vous un pouvoir abfolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà réfolu,

ORONTE.

J'ai pefté jufqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorfque je l'envifage,
C'eft un marché terrible, & qui doit étonner;
Cependant au torrent je me laiffe entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en eft beau.

ORONTE.

Telle eft ma deftinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en eft doux; mais à quand l'hyménée?
Lucrece vous aimant...

ORONTE.

ORONTE.

Anselme son tuteur
Attend obstinément le retour de ma sœur,
Parce qu'elle est comtesse, il s'est mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête,
Sans cela point de nôce.

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours seulement le délai se réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la comtesse?

ORONTE.

Peut être dès demain; mais j'apperçois Lucrece,
De grace, pardonnez aux transports d'un amant,
Si je cours où m'appelle un objet si charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN *au Chevalier.*

Olimpe est avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons-nous, n'importe.
Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai sû
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçû.

SCENE VI.

ORONTE, OLIMPE, LUCRÈCE.

ORONTE *à Lucrece.*

Quoi, sortir sans m'attendre? Ah! J'ai lieu de m'en plaindre.

LUCRÈCE.

Oui, car je viens de faire une visite à craindre;
Et ma cousine sait...

OLIMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écoutez de grands diseurs de rien.
Qu'il est d'impertinens !

ORONTE.

Olimpe est difficile.

OLIMPE.

Quoi, d'abord qu'on vous voit, recourir au doux style,
Prodiguer la fleurette, & vous assassiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner ?
Pour moi, je suis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me sait plaire, & plus le faux m'irrite ;
Et, comme j'aime en tout qu'on soit de bonne foi,
Les soupirans d'office ont bientot fait chez moi.

ORONTE.

C'est l'usage du monde, & si toutes les belles
Traitoient, ainsi que vous, l'encens de bagatelles ;
A quoi seroient réduits nos galans du bel air,
Qui par-là près de vous apprenent à parler ?
Pour faire un honnête homme il n'est point d'autre école,
Le beau sexe aux muets fait trouver la parole ;
Et parce qu'à vous plaire ils prennent du souci,
Tout ce qu'ils ont de rude est soudain adouci.

OLIMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRÉCE.

Vous l'avez mendiée.

SCENE VII.

OLIMPE, LUCRÈCE, ORONTE, VIRGINE.

VIRGINE *à Olimpe.*

Enfin c'est tout de bon, vous êtes mariée.

OLIMPE.

Moi, mariée ?

VIRGINE.

Oui, vous. Quel malheur à souffrir !
M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.
Pour prix d'une nouvelle à mes desirs si chere,
Daignez faire ma paix avecque votre pere,
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLIMPE.

Ne t'inquiéte point, encor deux ou trois jours,
Son chagrin passera, j'en répons

LUCRÈCE.

Mais, Virgine,
Apprens-nous quel époux mon oncle lui destine ?

VIRGINE.

Un marquis si charmé, dit-il, de ses appas,
Qu'il se pendra demain s'il ne l'épouse pas,
Le marquis de Lorgnac.

OLIMPE.

Quoi, j'en serois aimée ?

VIRGINE.

De votre cabinet où j'étois enfermée,
Je viens d'entendre tout; sur mon ame il dit d'or.
Vos attraits sont pour lui le plus riche trésor,
Le bon-homme se rend aux desirs qui le pressent,
Et, de l'heure qu'il est, les articles se dressent.

OLIMPE.

Sans m'avoir consultée ?

VIRGINE.

Hé, pour se marier,
Est-il fille aujourd'hui qui se fasse prier ?
Et puis, quand il s'agit du grand nom de marquise....

OLIMPE.

Fort bien, chez moi pourtant l'esprit seul est de mise ;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter,
Un sot qui m'en voudroit n'auroit qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le marquis ne décompte.
Il donne lieu sans cesse à quelque nouveau compte ;
Et, sur ce qu'on en dit, ce n'est pas son défaut
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut ;
Il croit charmer par tout, fait le beau, l'agréable.

LUCRÉCE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Brusque, dit-on, en diable.

OLIMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE.

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux sage comme un Caton,
Qui prétend, en vertu de sa grave figure,
Qu'on marche par compas, & parle par mesure ?

LUCRÉCE.

Virgine a l'humeur gaie, & pense que...

VIRGINE.

Ma foi,
Bien d'autres là-dessus penseroient comme moi.
Pour devenir marquise il n'est esprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il vienne ;
Et d'ailleurs, quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot,

Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie,
Quoi qu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il voie;
Et se laissant mener au besoin par le nez...

OLIMPE.

C'est par où se prendroient des esprits mal tournés,
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une ame....

VIRGINE.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête femme;
Mais dieu veuille du trop préserver tous maris.

LUCRÉCE.

Laissons là cette folle, & venons au marquis.
Le connoissez-vous?

ORONTE.

Non, mais je connois son frere;
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien de quoi plaire.
Il a l'air si galant & si particulier,
Qu'on ne peut...

OLIMPE.

Vous voulez parler du chevalier?

ORONTE.

De lui-même.

OLIMPE.

A sa mine on connoît sa naissance;
Mais l'effet répond mal souvent à l'apparence,
L'air ne fait pas l'esprit, & je douterois fort
Que le sien fût de ceux...

ORONTE.

Ah! C'est lui faire tort.
D'où vient qu'à ce soupçon votre cœur s'abandonne?

OLIMPE.

C'est un secret qu'encor je n'ai dit à personne.
Depuis plus de deux mois en cherchant à me voir,
Ce brave chevalier a paru m'en vouloir.

Au palais pour emplette, au temple, dans la rue,
Je le trouve par tout, par tout il me salue ;
Mais, quoiqu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez si c'est à tort que je le croi stupide.

ORONTE.

Un excès de respect l'a pû rendre timide ;
Et je vous plaindrois peu pour l'hymen arrêté,
Si le marquis avoit même stupidité.

OLIMPE.

Quoi qu'on ait fait sans moi, s'il est tel que vous dites,
La puissance d'un pere a ses bornes prescrites ;
Et, par précaution, avant que m'engager,
Lui parlant en secret, je prétens en juger.

LUCRÉCE.

En secret ? Et comment ?

OLIMPE.

Ce soir par ma fenêtre.

VIRGINE.

Un premier entretien vous le fera connoître ;
Et si pour son début il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuser un marquis ?
Ma foi, si vous saviez combien . . .

OLIMPE.

Laisse-moi faire,
Et l'attens au moment qu'il quittera mon pere.
Le jour baisse déja ; si-tôt qu'il sera nuit,
Di-lui sous mon balcon qu'il se rende sans bruit.

LUCRÉCE.

Mais si pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorsque nous rentrerons mon oncle vous appelle ;
Et qu'à voir le marquis, dont sans doute il fait cas...

OLIMPE.

J'aurai quelque migraine, & ne paroîtrai pas.
Fais ce que je te dis, Virgine.

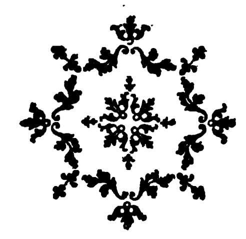
LUCRÉCE.

Vous, Oronte ;
Rendez-moi du marquis un plus fidéle compte,
Informez-vous par tout en quelle estime il est.

ORONTE.

Il suffit, vous savez si j'y prens intérêt.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'ALLEZ pas plus avant, beau-pere, il fait trop sombre,
Et quoique de la nuit mes yeux incaguent l'ombre,
Chez vous de vos vieux ans le cours trop actuel
Doit avoir affoibli le rayon visuel;
Et par-là j'aurois peur qu'en marchant, quelque pierre
Vous fît mal-à-propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire son devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans un chevalier de Malte
M'aprit que quand l'honneur qu'on daigne nous faire...

LE MARQUIS.

Alte.

Votre caducité de trop loin se souvient;
Si je vous fais l'honneur le profit m'en revient.

ANSELME.

Du moins, je vous répons d'une fille fort sage,
Modeste, accorte, douce, à qui, dès son bas âge,
Où l'esprit est toujours de fadaises rempli,
Les quatrains de Pybrac ont donné le bon pli;
Elle les savoit tous, sur chacun bonne glose.

LE MARQUIS.

Les quatrains de Pybrac ne font rien à la chose;

Et

Et votre fille étant ce que je me la peins,
Ne se mariera pas pour dire des quatrains.
Est-elle propre ?

ANSELME.

Autant qu'une fille peut l'être.

LE MARQUIS.

Je vous eusse prié de la faire paroître ;
Mais j'ai craint, en suivant ma curiosité,
Quelque souillon d'habit qui m'en eût dégoûté.
J'aime l'ajustement.

ANSELME.

La dépense est petite,
Plus de cent mille écus dont elle seule hérite,
Tant en maisons, effets, qu'en bon argent comptant...

LE MARQUIS.

Ma terre de Lorgnac en vaut deux fois autant,
Qu'elle est belle ! Grands parcs pour vaches, bœufs, génisses,
Grandes foires aux bourgs, grandes & hautes justices,
Grands moulins, sans compter de grands fossés pleins d'eau,
Qu'on passe en ponts-levis pour aller au château.

ANSELME.

Quand je ne vous verrois pour tout bien que la gloire
D'être sorti de gens renommés dans l'histoire,
Mon choix seroit pour vous, & ne regardant qu'eux...

LE MARQUIS.

Ah ! Que tous les Lorgnacs ont été belliqueux !

ANSELME.

La race en est célébre, & d'abord qu'on la nomme...

LE MARQUIS.

Beau-pere, ainsi je crois que je suis gentilhomme,
Hem ?

ANSELME.

De votre noblesse on n'est guere en souci.

LE MARQUIS.

Vous avez pensé voir un amoureux transi,
Mon cadet, qui, sans moi, plein d'une forte flamme,
Vous auroit demandé votre fille pour femme.

ANSELME.

Vous touchant de si près il m'auroit fait honneur ;
Et l'on tiendra toujours sa recherche à bonheur,

LE MARQUIS.

Il est gueux, archigueux,

ANSELME.

Mais son sang est illustre,
Et par tout sa vertu lui donne tant de lustre,
Que sur ce qu'on en dit . , .

LE MARQUIS.

Monsieur, on, est un sot.
Mon frere fait le doux, le benin, le cagot,
A l'oüir, vous diriez qu'il n'est rien plus traitable,
Cependant, entre nous, il ne vaut pas le diable ;
C'est un rieur sous cape, & tous ces beaux semblans,
S'ils amorcent quelqu'un, le mettent en draps blancs.
Dit-on draps blancs, beau-pere, ou blancs draps ?

ANSELME.

Il n'importe.

LE MARQUIS.

Non, à ce qu'il paroît aux gens de votre sorte ;
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct,
L'arrangement des mots veut un soin circonspect.
L'esprit est un grand fonds. Votre fille en a-t-elle.

ANSELME.

Chacun le croit.

LE MARQUIS.

Est-il de rue, ou de ruelle ?

ANSELME.

Qu'appellez-vous, de rue ?

LE MARQUIS.

Un esprit trop bourgeois,
Un esprit badinant, de ses filles sans poids,
Qui, pour toute réponse à ce qu'on leur peut dire,
N'ont qu'un *vous vous moquez*, & se mettent à rire.

ANSELME.

Ma fille, en discourant, pourra vous étonner,
Sur quoi qu'on lui propose elle sait raisonner,
Jamais de bagatelle, ou c'est la faire taire.

LE MARQUIS.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frere!
Quel dommage! A demain je verrai ce que c'est,
Et de la noce ensuite on résoudra l'apprêt.
Les clauses du contrat déja sont arrêtées.

ANSELME.

Il suffit qu'entre nous elles soient concertées;
Et qu'un dédit signé qui vous répond de moi,
Quoi qui puisse arriver m'engage votre foi.
Du reste, un peu de temps est assez nécessaire
A qui tout à la fois a deux noces à faire.

LE MARQUIS.

Deux noces?

ANSELME.

D'une niéce on m'a fait le tuteur;
Pour l'épouser, Oronte attend ici sa sœur,
Demain elle y doit être.

LE MARQUIS.

Il differe pour elle!

ANSELME.

On lui doit cet honneur.

LE MARQUIS.

Et cette sœur s'appelle?

ANSELME.

La comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

La comtesse! Ma foi...

ANSELME.

Quoi, vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Ah ! Si je la connoi ?

C'est une jeune veuve, aimable, alerte, drue,

ANSELME.

On le dit ; car pour moi je ne l'ai jamais vûe.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle est riche ?

ANSELME.

Et très-fort.

Un vieillard a tout fait pour elle avant sa mort.
Comme sur ses vieux ans il l'avoit épousée,
Avec lui sa fortune à faire fut aisée.
Son revenu, du moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente !

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peste, quelle commere !

ANSELME.

Un duc aussi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un duc ?

ANSELME.

Oui, qui voudroit...

LE MARQUIS.

Je croi qu'il voudroit, mais...

ANSELME.

Elle en est peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le temps...

LE MARQUIS.

Hé, je sai trop où lui tient l'enclouûre.

SCENE II.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN *au marquis.*

Quatre mots à quartier, Monsieur.

LE MARQUIS *à Anselme.*

Par aventure,

Beau-pere, vous savez comme on rentre chez vous?

ANSELME.

Si je nuis...

LE MARQUIS.

Preste, ici vous gagneriez la toux.

Bon soir.

SCENE III.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Combien as-tu de poulets à me rendre?

CARLIN.

La marquise chez vous a passé pour vous prendre,

J'ai voulu l'arrêter, mais ne vous trouvant pas...

C'est donc comme il en fait; fracas contre fracas,

M'a-t-elle dit: *Di-lui que puisqu'il me dédaigne,*

L'abbé qui lui déplaît va commencer son régne;

J'aurois pû me résoudre à ne l'écouter plus,
Mais ...

LE MARQUIS.

Ces diabes d'abbés la plûpart sont courus.

CARLIN.

Hé, n'en médisons point, certains abbés novices
Ne sont point à courir de méchans bénéfices.
Les belles trouvent là de quoi se régaler,
Bijoux, cadeaux, bombance, elles n'ont qu'à parler,
L'argent ne coûte rien; mais pour votre marquise,
Que faire?

LE MARQUIS.

Une douceur la rendra plus soumise.

CARLIN.

Je le croi.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter,
Tout chat-huant qu'il est, m'a-t-il pû résister?
Où l'on me voit, tout céde.

CARLIN.

Il se résout à prendre,
Sur votre bonne foi, le chevalier pour gendre.

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux
D'avoir pû vous défaire à la fin de ce gueux!
Il l'eût fallu nourrir, c'est toujours votre frere.
Que diable auriez-vous fait?

LE MARQUIS.

Ce que je prétens faire,
Ne le pas secourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olimpe y suppléera.

LE MARQUIS.

Tu l'entens. Quel cerveau !
J'aurois parlé pour lui ?

CARLIN.

Pour qui donc ?

LE MARQUIS.

Pour moi-même.

CARLIN.

Ah, le traître ! Quoi donc, vous aimez ?

LE MARQUIS.

Moi, si j'aime ?
Point du tout ; mais mon frere ayant ce vilain mal,
Pour le désespérer je me fais son rival.

CARLIN.

Si vous lui souhaitez misere sur misere,
Il veut le coujungo, Monsieur, laissez-le faire,
N'est-ce pas, quand lui-même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux, que de le marier ?
Qu'on ait volé, brûlé, causé famine & peste,
Mariez-moi les gens, ils sont punis de reste ;
Mais la pitié vous prend, & tant de charité
Pour votre frere cadet vous tient inquiété,
Que résolu, sur l'heure, à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager, de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant ! Apprens un tour d'homme d'esprit.
J'ai sû contraindre Anselme à signer un dédit,
Qui de dix mille écus tient la somme assignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hyménée.

CARLIN.

Rien que cela ? Bon, bon, vous voilà garotté.

LE MARQUIS.

Contre le chevalier c'est là ma sûreté.
Par ces dix mille écus où son seing le condamne,
Anselme pour sa fille est bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connoît-elle ?

LE MARQUIS.

Non, l'entrevûe à demain ;
J'y dirai de bons mots si je me mets en train,
Car je crois que je puis, sans peur d'engendrer noise,
Pousser l'humeur gaillarde avec une bourgeoise.

CARLIN.

Mais vous l'épouserez ?

LE MARQUIS.

Oui, si le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment ?

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'esprit.
Sans tenir jamais rien, je promettrai sans cesse,
Tant qu'enfin la jaunisse entraîne la maîtresse ;
Et que le chevalier qui n'aura pas le sou,
S'aille, de désespoir, faire casser le cou.
Les Turcs le devoient bien échigner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort ; mais pour lui, que voulez-vous qu'on die ?
C'est l'ordre, chacun vit le plus long-temps qu'il peut.

LE MARQUIS.

Tai-toi, l'on vient à nous. Jour & nuit on m'en veut.
C'est quelque belle encor.

CARLIN.

Je vais la reconnoître.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

Carlin.

CARLIN.

C'est toi, Virgine !

VIRGINE.

Oui, qui cherche ton maître.
Vous puis-je dire un mot, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quatre au lieu d'un.
La honte vous fait donc choisir le moment brun,
Et vous venez dans l'ombre en fine tapinoise,
Eprouver si mon cœur aisément s'apprivoise,

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important,
Ce soir à sa fenêtre Olimpe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi, la fille d'Anselme ?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chate !
L'honneur de m'épouser terriblement la flatte ;
Dès ce soir seul à seul vouloir m'entretenir !

VIRGINE.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir ?
La nuit se fait obscure.

LE MARQUIS.

Obscure, ou non, qu'importe ?
Cours assembler mes gens pour me servir d'escorte.

Carlin, dans un moment, je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande seul.

LE MARQUIS.

Quelque balaud, ma foi.
Tiens-moi prêté, sur tout, cette cotte de maille
Qui me sert quand de nuit le cas veut qu'on châmaille.
Que sait-on quelquefois ce qui peut arriver ?
Va vîte.

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

AU rendez-vous je saurai me trouver.

VIRGINE.

Ne vous éloignez point, Monsieur, à la fenêtre
Avec moi, tout à l'heure, Olimpe va paroître.

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens sur mes pas.
St. Elle me connoît ?

VIRGINE.

Qui ne vous connoît pas ?
Un homme dont par tout on parle avec éloge ?

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'il faudroit être pis qu'allobroge.
Je fais bruit, si jamais aucun marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'esprit.

LE MARQUIS.

Tu te connois en gens. Pour l'esprit, d'ordinaire,
J'en cache la moitié dont je ne sai que faire;
Sans cela, je mettrois tout le monde en défaut.

VIRGINE.

Olimpe est donc, Monsieur, tout comme il vous la faut,
Vous pouvez pratiquer le haut style avec elle,
Lui parler sérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle?
Car dans l'obscurité je ne saurois savoir
Comme ton nez est fait, s'il est ou blanc ou noir?

VIRGINE.

Vous êtes curieux.

LE MARQUIS.

Tu me parois friponne,
Et comme en certains temps volontiers on raisonne,
Si je te connoissois digne de raisonner...

VIRGINE.

J'entens marcher, adieu.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Qui vient m'importuner?

LE CHEVALIER.

Je vous ai par hazard apperçû dans la rue,
Je m'en allois chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vûe.
Je ne vous voyois pas, moi.

LE CHEVALIER.

L'amour est pressant,
Et me fait vous...

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent.
Vous venez demander l'effet de ma harangue ?
Jamais je ne me suis mieux servi de ma langue,
Et j'ai si bien prêché, qu'à l'éclat de mon nom
Le bon-homme ébloui n'a pû me dire non.

LE CHEVALIER.

Il me donne sa fille ?

LE MARQUIS.

Elle sera Lorgnaque.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire !

LE MARQUIS.

Pour vaincre il suffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je point !

LE MARQUIS.

Mon dieu, je le sai bien.

LE CHEVALIER.

Si mon sang...

LE MARQUIS.

Laissons-là vos complimens de chien,
Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire, mais, sans doute...

LE MARQUIS.

Eloignons-nous d'ici de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puisque mes feux d'Olimpe ont mérité la main,
Je voudrois,...

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi, jaser jusqu'à demain ?
Venez, pour satisfaire à votre impatience,
Jusqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon ?
Si c'est Olimpe ?

LE MARQUIS.

Enfin, me suivez-vous, ou non ?

SCENE VII.

LUCRÈCE, OLIMPE, VIRGINE.

LUCRÈCE *dans le balcon.*

Je n'entens plus personne.

VIRGINE.

Il ne tardera guére.

OLIMPE *à Lucréce.*

Cousine, va, de grace, entretenir mon pere,
Et l'amuse si bien par ce que je te dis,
Que je trouve le temps de parler au marquis.

LUCRÈCE.

J'aurois à l'écouter une joie excessive ;
Mais, pour tes intérêts, il faut que je m'en prive,
Tel qu'il puisse être, au moins, j'en attens le portrait.

OLIMPE.

Repose-t-en sur moi, tu l'auras trait pour trait.

SCENE VIII.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

N'En déplaise à quiconque a fait la médisance,
Je maintiens le marquis, un marquis d'importance.
Si ce grand sérieux n'est pas dans ce qu'il dit,
C'est qu'il a l'humeur gaie, & qu'il se divertit;
Mais quand il veut, il parle, & des mieux.

OLIMPE.

Je souhaite
Qu'il n'ait pas les défauts...

VIRGINE.

Charités qu'on lui prête.
Croyez-moi, le mal est qu'à trop l'examiner,
Vous êtes prévenue, & voudrez rafiner?

OLIMPE.

Mais tu sais à quel point Oronte le méprise.

VIRGINE.

C'est qu'il enrageroit si vous étiez marquise,
Et qu'il ne sauroit voir sans en être jaloux,
Qu'en l'épousant, Lucréce ait moins de rang que vous.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, OLIMPE, VIRGINE.

LE CHEVALIER *bas.*
J'Ai quitté mon brutal pour chercher ce que j'aime.
OLIMPE.
N'entens-tu pas du bruit?
VIRGINE.
J'écoute, c'est lui-même.
OLIMPE.
Son retour est bien prompt.
VIRGINE.
L'amour l'a fait voler.
LE CHEVALIER.
Mes vœux étant reçus, je puis enfin parler.
Est-ce vous, belle Olimpe?
OLIMPE.
Oui, parlez bas, de grace.
LE CHEVALIER.
Un pere de ma flamme autorise l'audace;
Et, fort de son aveu, je pourrois m'applaudir
Sur le flatteur espoir qu'il lui plaît d'enhardir.
J'en prens, je vous l'avoue, assez de confiance
Pour ne balancer plus à rompre le silence;
Mais cet aveu, Madame, assure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il semble à mes vœux donner pleine victoire,
Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire;
Et l'espoir qu'il me souffre est pour moi sans douceur
Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.
C'est lui qu'à cet espoir l'amour veut qu'il consente;
Je ne suis point heureux si vous n'êtes contente;

Et le moindre ſoupir à votre ame échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement uſurpé.
Aurois-je le malheur de vous en faire naître ?

VIRGINE.

Madame, ce début ? hem ? m'y ſai-je connoître ?

OLIMPE.

Voyons la ſuite, il peut l'avoir étudié.
L'amour hait ce qu'il tient d'un ſecours mendié ;
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire
Avant que d'employer l'autorité d'un pere.
N'importe, c'eſt beaucoup pour flatter votre eſpoir,
Sa parole eſt donnée, & je ſai mon devoir.

LE CHEVALIER.

Si je m'en prévalois vous pourriez vous en plaindre ;
Mais quoi qu'il m'ait promis, vous n'avez rien à crain-dre.
Preſſé de mon amour je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.
Incertain autrement il agréeroit ma flamme,
Vous tiendriez vos feux renfermés dans votre ame ;
Mais lorſque mon reſpect vous ſoumet ſon aveu,
Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu.
Sur lui, ſur ſon eſpoir vous êtes ſouveraine ;
Ainſi, dites un mot, ſa victoire eſt certaine,
C'eſt de vous qu'il la veut, prêt à la refuſer,
Si vos deſirs contraints s'y peuvent oppoſer.

OLIMPE.

Ce n'eſt pas grand effort que de ſe rendre maître
D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

LE CHEVALIER.

Que commencer à naître ? Ah ! Ne le croyez pas.
Je brûle dès long-temps pour vos divins appas,
Le reſpect, il eſt vrai, juſqu'ici m'a fait taire,
Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire ;
Et mes yeux ont trahis les ordres de mon cœur
S'ils ne vous ont, cent fois, parlé de ma langueur.

A vous chercher par tout leur soin étoit extrême ;
Au temple ; dans la rue, à votre balcon même ;
Et les vôtres souvent, par un regard rendu,
Ont semblé m'avertir que j'étois entendu.

OLIMPE.

Une ardeur si discrette a mérité, sans doute,
De me trouver sensible aux soins qu'elle vous coûte ;
Mais ma mémoire en vain vous cherche sur mes pas.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez point vû ?

OLIMPE.

Je ne m'en souviens pas.

LE CHEVALIER.

Je m'en étois flatté ; pour moi je vous ai vûe,
Mais cent fois, mais toujours de tant d'attraits pourvûe ;
Que mes brûlans transports s'augmentant chaque jour,
A peine tout mon cœur suffit à mon amour.
Tout ce qui de mes sens fit d'abord la surprise,
N'eut rien que ma raison aujourd'hui n'autorise.
Sans cesse, elle me dit qu'il faut vous adorer,
Qu'à l'heur de vous servir rien n'est à préférer.
Madame, je me perds pour avoir trop à dire.

VIRGINE *bas à Olimpe.*

Pouvez-vous écouter ces fadaises sans rire ?

OLIMPE.

Tai-toi.

VIRGINE.

Ce n'est qu'un sot, il ne sait ce qu'il dit.
Il vous plaît donc ?

OLIMPE.

Que trop.

VIRGINE.

Il n'avoit point d'esprit.

LE CHEVALIER.

Vous consultez ensemble. Hélas ! qu'en dois-je croire?
Parlez, résolvez-vous ou ma perte, ou ma gloire ?

OLIMPE.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé;
Et quiconque aime ainsi mérite d'être aimé.
Mais si d'un autre amour j'étois préoccupée ?

LE CHEVALIER.

Ah, de quel désespoir aurois-je été frappée !
J'en mourrois de douleur; mais, dans mes déplaisirs,
Vous ne me verriez point contraindre vos desirs.
Je vous l'ai déja dit, malgré l'aveu d'un pere,
Je renonce à l'espoir si je ne puis vous plaire.
Un autre à votre bien pourroit être attaché,
Mais ce n'est que de vous que j'ai le cœur touché;
Et quand vous auriez eu le sort moins favorable,
Vous seriez à mes yeux également aimable,
Votre seule personne est tout ce que je voi.

OLIMPE.

Ces nobles sentimens obtiennent tout de moi;
Et rien ne sauroit plus m'obliger à vous taire,
Que quand vous ne seriez que ce qu'est votre frere,
Trahi de la fortune avec la même ardeur
Je voudrois vous donner & ma main & mon cœur.
Ni le rang de marquis, ni tous vos droits d'aînesse...

LE CHEVALIER *bas.*

Elle croit que je suis le marquis ? Ah, dieux !

OLIMPE *bas.*

Qu'est-ce ?
Nous vient-on écouter ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, achevez.
[*bas.*]
Voilà les derniers coups qu'il m'avoit réservés,
Je le voi trop, le lâche a parlé pour lui-même,

OLIMPE.

Non, votre marquisat ne fait pas ce que j'aime ;
Et, pour gagner mes vœux sur le choix d'un époux,
Vos soins n'avoient besoin seulement que de vous.

LE CHEVALIER.

Donc, à ce que j'apprens, vous connoissez mon frere ?

OLIMPE.

Quoi, votre chevalier ? Il prétend à me plaire ;
Et je croi qu'il est bon de vous en avertir,
Bien moins par vanité, que pour vous divertir.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez souvent ?

OLIMPE.

Plus que je ne souhaite.
Il me cherche en tous lieux dans sa flamme secrette,
Jour & nuit fait la ronde, & je m'étonne bien
Qu'il n'est déja venu troubler notre entretien.

LE CHEVALIER.

Et ses empressemens ne font que vous déplaire ?

OLIMPE.

Je le dois épargner, puisqu'il est votre frere.

LE CHEVALIER.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de soins ne vous ont pû toucher.
Le trouvez-vous mal fait ?

OLIMPE.

Sa personne est bien prise,
Si j'en crois ses amis, dans le monde on le prise ;
Mais puisqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paroît avoir grande stupidité ;
Et comme enfin le cœur a ses secrets suffrages,
Eût-il & votre bien & tous vos avantages,
Si mon pere pour lui disposoit de ma foi,
Mon devoir me seroit une fort dure loi,
J'irai jusqu'à l'éclat plutôt que m'y résoudre.
Vous ne m'en dites rien ?

LE CHEVALIER *bas.*

Ah, dieux, quel coup de foudre?

VIRGINE *à Olimpe.*

C'est qu'on fait quelque bruit, & qu'il écoute.

SCENE X.

LE MARQUIS, OLIMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Allons;
Pour m'entendre jaser tiens-toi sur mes talons.
Mille jolivetés qui dans l'esprit me viennent....
Mon cocher, mon laquais?

CARLIN.

Ils sont là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent.

OLIMPE *au chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, marquis, séparons-nous.

LE CHEVALIER *à Olimpe.*

C'est mon frere.

OLIMPE

Je crains l'insulte d'un jaloux;
Je vous l'avois bien dit qu'il passoit à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va là?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Qui?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

C'est mon frere, ou je meure,
Carlin.

CARLIN.

Qu'il se retire.

LE MARQUIS.

Et s'il fait le mutin?

OLIMPE.

Ah, dieux!

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien.

LE MARQUIS *au chevalier.*

Jusqu'à demain matin,
Je veux être ici seul, qu'on déloge.

LE CHEVALIER.

Quoi, traître,
Tu prétens avec moi toujours parler en maître?

LE MARQUIS.

Mes gens.

LE CHEVALIER.

Tu m'as fourbé.

LE MARQUIS.

Vite, mes gens, à moi,
Main basse.

LE CHEVALIER.

Quoi, main basse? Avance, & songe à toi.
Tu recules, infâme!

OLIMPE.

Où me vois-je réduite?

VIRGINE.

Monsieur le chevalier prend galamment la fuite.

OLIMPE.

Quel brutal! Contre un frere?

VIRGINE.

Il se sauve en larron ;
Et cependant le jour il fait le fanfaron,
A le voir vous diriez que c'est la valeur même.

OLIMPE.

Le nombre m'épouvante, & ma peine est extrême.

VIRGINE.

Le marquis est adroit. Comme il l'a relancé !
Ils sont déja bien loin.

OLIMPE.

S'il faut qu'il soit blessé ?

VIRGINE.

Il se ménagera.

OLIMPE.

Retirons-nous, Virgine.

VIRGINE.

Vous vous inquiétez, n'en faites point la fine

OLIMPE.

Je crains toujours pour lui.

VIRGINE.

Vous l'aimez donc ?

OLIMPE.

Hélas !
Je ne craindrois pas tant si je ne l'aimois pas.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LUCRÉCE, ORONTE.

LUCRÉCE.

Vous vous éloignez donc ?

ORONTE.

La peine m'est cruelle,
Mais il faut obéir, l'ordre du roi m'appelle.
Au moins, ce qui me rend ce malheur adouci ;
J'espere à mon retour trouver ma sœur ici,
Et que tout sera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

LUCRÉCE.

Je crains un long séjour si l'ordre est important.

ORONTE.

Je prens, pour moins tarder, la poste au même instant,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur que je presse ;
Pourvû qu'en arrivant je trouve la comtesse,
L'amitié qui nous joint la fera se hâter.
Olimpe cependant pourra se consulter,
Je crains tout de l'époux qu'Anselme lui destine.

LUCRÉCE.

J'ignore, en le voyant, ce que fera sa mine ;
Mais l'ayant cette nuit long-temps entretenu,
Elle veut que d'erreur chacun soit prévenu ;
Jamais, s'il l'en faut croire, on n'eut tant de mérite.

ORONTE.

Mais moi-même je viens de lui rendre visite.

Votre oncle m'a mené lui faire compliment ;
Et, puis que je l'ai vû, j'en parle savamment.

LUCRÉCE.

Et que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Sottise sur sottise,
Qu'un abbé lui fait piéce avec une marquise,
Et que jamais ma sœur ne lui pardonnera,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.

LUCRÉCE.

Il connoît la comtesse ?

ORONTE.

Il se le persuade.
Où l'auroit-il pû voir ? Pure fanfaronnade !
Le bon-homme lui-même en est scandalisé.

LUCRÉCE.

A cela près encor a-t-il l'esprit aisé ?
Rien moins, & l'on croiroit qu'il cherche à faire rire.

SCENE II.

OLIMPE, LUCRÉCE, ORONTE.

OLIMPE *à Oronte.*

Est-ce une vérité que l'on vient de me dire ?
Vous partez ?

ORONTE.

Oui, Madame, & par l'ordre du roi.

LUCRÉCE.

Mais vous m'avez promis...

ORONTE.

Je sai ce que je doi.
Mon cœur qui vous demeure, assure ma promesse ;
Cependant, belle Olimpe, ayez soin de Lucrece.

Tous

Tous les momens qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour,
Ainsi, puisqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

SCENE III.

LUCRÉCE, OLIMPE.

OLIMPE.

Le chagrin de l'absence est cruel quand on aime,
Cousine, je te plains.

LUCRÉCE.

Il doit si-tôt cesser,
Que je n'aurai pas trop de loisir d'y penser.
D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta joie...

OLIMPE.

Tu m'aimes, & je sai ce qu'il faut que j'en croie.
Mais que t'a dit Oronte? Il a vû le marquis.

LUCRÉCE.

Que sert de te parler, si ton dessein est pris?
Il te plaît, c'est assez.

OLIMPE.

Mais, quoiqu'il m'ait sû plaire,
Si tu m'ouvrois les yeux...

LUCRÉCE.

Vois-tu? Je suis sincere,
Et je te dirois plus que tu ne veux savoir.

OLIMPE.

Quels défauts a-t-il vûs?

LUCRÉCE.

Tout ce qu'on en peut voir,
Une vanité sotte, un esprit ridicule.

OLIMPE.

Ah! Pour l'esprit, permets que je sois incrédule,
Je m'y connois un peu; pour quelque vanité
C'est un vice ordinaire aux gens de qualité;
Et peut-être est-il bon, quoi que le monde en cause,
De croire quelquefois que l'on vaut quelque chose.
Si le marquis se juge un peu d'orgueil permis,
Avec moi, pour le moins, il n'est rien plus soumis,
C'est un respect si grand, une ardeur si discrette,
Que ...

LUCRÉCE.

T'en voilà coëffée, il t'a dit la fleurette;
Mais ce qui me confond, c'est de voir qu'un moment
Ait produit dans ton ame un si grand changement.
Je veux qu'il ne soit pas ce qu'on le prétend être,
Ce n'est que d'hier au soir que tu le peux connoître,
L'entretien dura peu, tu parlas sans le voir,
Et déja sur ton cœur l'amour a tout pouvoir?

OLIMPE.

Voilà ce que sur moi fait l'esprit, c'est mon charme;
Quoique fiére, par lui ma fierté se désarme;
Et pour être le prix d'un don si précieux,
Mon cœur n'a pas besoin du conseil de mes yeux.

LUCRÉCE.

Sans ce rafinement, di que ce qui t'a prise,
C'est la douceur de voir que tu seras marquise;
Cousine, un si beau nom couvre bien des défauts.

OLIMPE.

Ah! Tu me connois mal.

LUCRÉCE.

Je sai ce que tu vaux,
Le faste jusqu'ici ne t'a point éblouie;
Mais le marquis peut bien ...

OLIMPE.

Tu t'en es réjouie,

Soit; au moins croi tes yeux plutôt qu'un faux rapport.
Je l'estime, il viendra, tu verras si j'ai tort.
Ce n'est pas seulement son esprit que j'admire,
Son courage l'égale, & l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvois bien dépeindre de quel air
Il repoussa son frere, & le fit reculer...

SCENE IV.

OLIMPE, LUCRÈCE, VIRGINE.

VIRGINE *à Olimpe*.

Madame, une visite où vous ne songiez guére.

LUCRÈCE *à Virgine*.

Ce n'est pas le marquis?

VIRGINE.

Non, c'est son brave frere.

OLIMPE.

De quoi s'avise-t-il?

LUCRÈCE.

Quoi que l'on t'en ait dit,
Tu t'es préoccupée, il doit manquer d'esprit.

OLIMPE.

Sur un pareil défaut quand je lui ferois grace,
Ce qu'il fit hier au soir marque une ame si basse,
Qu'au moins, si je m'en tais, il sera mal aisé
Qu'il me trouve à l'estime un cœur bien disposé.

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'améne,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occasion de faire enfin ma paix.

OLIMPE.

J'employerai le marquis, va, je te le promets.

SCENE V.

LE CHEVALIER, OLIMPE, LUCRÈCE.

LE CHEVALIER.

MAdame, j'ai douté si ce seroit vous plaire
Que venir prendre part au bonheur de mon frere;
Je suis né malheureux, & voi, malgré mes soins,
Que souvent j'importune où je l'ai crû le moins.
Mais l'honneur que sur moi fait rejaillir sa flamme,
Aveçque trop de force a pénétré mon ame,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin surmonter
Le scrupuleux respect qui vouloit m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empressement vous gêne,
Au moins daignez songer qu'un beau zéle m'améne,
Et qu'il ne me falloit qu'avoir le sort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLIMPE.

Je dois trop aux bontés du marquis votre frere,
Pour ne pas estimer ce qu'il vous plaît de faire,
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté.
Si vous hazarderiez cette civilité.
Non que je la mérite, & que je dûsse attendre
Que vous puissiez songer si-tôt à me la rendre;
Mais j'ai quelque lumiére, &, sans rien exiger,
Je sai ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah! Vous ne devez rien, &, quoi qu'on puisse faire,
On en est trop payé par l'honneur de vous plaire.
Mais, hélas! quels devoirs si pressans, si soumis
Pourroient jamais laisser ce doux espoir permis?

Vous plaire est une gloire au-dessus de toute autre,
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre ;
Et le bonheur d'un seul, par ses flatteurs appas,
Cause bien des soupirs que vous n'entendez pas.

LUCRÉCE *à Olimpe.*

Est-il stupide ?

OLIMPE.

Non, j'en suis assez contente ;
Mais le marquis, c'est bien autre chose, il enchante.
[*au chevalier.*]
J'étois peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçûs en des termes si doux ;
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche ;
C'est qu'ils perdent leur grace en passant par ma bouche ;
Mais l'absence où je suis tout prêt à recourir,
Vous laissera de moi peu de chose à souffrir.

LUCRÉCE.

Vous nous abandonnez ?

LE CHEVALIER.

Paris m'est trop contraire,
Le ciel depuis long-temps m'y voit d'un œil sévere ;
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le sort plus doux.

OLIMPE.

Quel malheur assez grand vous éloigne de nous ?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer, & de ne savoir plaire.

OLIMPE.

La dame est bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah, dieux, qu'elle m'est chere !
Quoique ses durs mépris me causent mille maux,
Je n'ai point à m'en plaindre, elle sait mes défauts ;
J'en dois subir la peine, en aimer la justice.

LUCRÈCE.

Il n'est point de rigueur que le temps ne fléchisse.
Voyez, parlez, pressez, pourquoi vous rebuter ?

LE CHEVALIER.

Que je presse ! Non, non, rien n'est plus à tenter.
L'amour plus de cent fois m'a fait chercher sa vûe,
Je n'en ai parlé qu'une, & cette fois me tue ;
Dans cette seule fois elle m'a fait savoir
Tout ce qui porte une ame au plus vif désespoir ;
Dans cette seule fois elle m'a fait entendre . . .

OLIMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop surprendre,
Le cœur doit être libre à se laisser charmer,
Mais on peut, sans mépris, se défendre d'aimer.

LUCRÈCE.

Que je lui veux de mal !

LE CHEVALIER.

Ah ! Non, quoi qu'il m'arrive,
Qu'elle ait tout le bonheur dont sa rigueur me prive,
Par-là mon désespoir peut être soulagé ;
Et, tout ce que j'en crains, c'est d'en être vengé.

OLIMPE.

Tant de respect gardé fait voir . . .

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.
A trop d'emportement j'abandonne ma flamme,
Et, sans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux sensibles douceurs de vos heureux destins.

SCENE VI.

LUCRÉCE, OLIMPE.

LUCRÉCE.

DI tant que tu voudras que ton marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

OLIMPE.

Il l'a faite avec grace;
Et, sans ce qu'il fit hier qui témoigne un cœur bas,
Son esprit, tel qu'il est, ne me déplairoit pas.

LUCRÉCE.

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime;
Et d'abord je croyois qu'il parlât de toi-même,
Son œil étoit vers toi si tendrement tourné...

OLIMPE.

Sur quelques soins rendus je l'aurois soupçonné;
Mais pour lui quel mépris ai-je laissé paroître?

LUCRÉCE.

Cette nuit au marquis tu les a fait connoître.

OLIMPE.

Le marquis est discret.

LUCRÉCE.

Ne te répons de rien.

OLIMPE.

Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien?
Il dit qu'il a parlé.

LUCRÉCE.

Ce n'est pas toi qu'il aime,
D'accord; on le maltraite, & tu ferois de même.
Qu'importe quel objet sa passion ait eu?

OLIMPE.

Veici quelque message.

SCENE VII.

OLIMPE, LUCRÈCE, CARLIN.

LUCRÈCE.

Approche.

OLIMPE.

Que veux-tu ?

CARLIN.

C'eſt monſieur le marquis, Madame, qui m'envoïe....

OLIMPE.

Le marquis ?

CARLIN.

Il eſt là.

LUCRÈCE *à Olimpe.*

Tes yeux brillent de joie.

OLIMPE.

Qu'il entre.

CARLIN *bas.*

Elles verront un rare original.

OLIMPE.

Enfin tu vas juger ſi je m'y connois mal.

LUCRÈCE.

Je me tais.

OLIMPE.

Le voici.

LUCRÈCE.

Quel excès de parure !

J'admire ſon épaiſſe & vaſte chevelure.

OLIMPE.

Que dis-tu de ſon air ? l'a-t-il galant & doux ?

SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLIMPE, LUCRÈCE, CARLIN.

LE MARQUIS.
[à Olimpe.]

C'Est celle-ci ? Bon jour. Comment vous portez-vous ?

OLIMPE.

Comme ayant eu long-temps toute l'inquiétude,
Où d'un malheur qu'on craint plonge l'incertitude.
Ce combat imprévû....

LE MARQUIS.

Vous parlez d'hier au soir ?
Ce n'est rien. En courant j'eus belle peur de choir,
J'en tenois tout du long faisant la culebute.

OLIMPE.

De nuit les plus vaillans sont sujets à la chûte.

LE MARQUIS.

Comment aurois-je fait pour n'être point vaillant ?
Ce n'est que feu par tout, j'ai le sang pétillant.
Ta, ta, ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haye après.

OLIMPE *bas.*

D'où vient qu'il fait le ridicule ?
Me veut-il éprouver ?

LE MARQUIS.

Je croi qu'en cet instant
Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

OLIMPE.

Ah, grands dieux !

LE MARQUIS *montrant Lucréce.*

C'est-là votre cousine ?

OLIMPE.

Pourquoi le demander ?

LE MARQUIS.

On le voit à sa mine,
Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et visage jamais ne fut plus cousinant.

LUCRÉCE *à Olimpe.*

C'est-là ce grand esprit ?

OLIMPE.

Ne me di rien. J'enrage.
Se peut-il faire ...

LE MARQUIS.

Encore un mot de cousinage.
Tout à l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins
Qui, pour me haranguer, se sont dits vos cousins.
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'escorte,
Baissé la tête ensuite, & fait fermer la porte.

LUCRÉCE.

Ils méritoient de vous plus de civilité.

LE MARQUIS.

Je haï ces complimens à droit de parenté.
Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on se mutine.
Grand accueil au cousin, & tout pour la cousine.

LUCRÉCE.

Quoi, vous serez jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui, si je deviens fou.
Jaloux ! Je ne voi pas ni comment ni par où.
Diable, après qu'on m'a vû, regarde-t-on personnne ?
Cet œil perçant, ce tour de visage ? Ah, friponne !
Je vous voi me lancer un regard tendre & doux ?
[*à Olimpe.*]
Qui fait ... Votre cousine est plus belle que vous.

LUCRÉCE.

Vous nous déconcertez. Cela se doit-il dire ?

LE MARQUIS.

Doive ou non, je m'en ris.

LUCRÉCE.

Mais pourquoi vous en rire ?

Puisqu'enfin vous l'aimez ...

LE MARQUIS.

C'est-là la question.

L'amour me cause encor peu d'indigestion,
Et j'ai le cœur ...

LUCRÉCE.

Hier une flamme avouée ?

OLIMPE.

Il faut m'en éclaircir, sans doute, on m'a jouée,
Etes-vous le marquis ?

LE MARQUIS.

La buse !

OLIMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même savez-vous ce que vous demandez ?

OLIMPE.

Cousine, on me fait piéce.

LUCRÉCE.

Elle seroit bien forte.

LE MARQUIS.

Si je suis le marquis ? Oui, le diable m'emporte,
Je le suis.

OLIMPE.

Quoi, celui qu'en qualité d'époux ...

LE MARQUIS.

Celui qui cette nuit avoit le rendez-vous.
Quel rendez-vous ! Jamais je n'eus frayeur semblable.
Mon cadet dégaignant a fait d'abord le diable ;

Et si je n'eusse pas promptement détalé,
J'en avois tout au moins pour un bras avalé.

LUCRÉCE *à Olimpe.*

C'est-là comme tu dis qu'il a poussé son frere?

OLIMPE.

A la fin je commence à percer le mystére.
Vous n'avez pû me voir?

LE MARQUIS.

Il m'avoit prévenu.
Mais dites, l'avez-vous long-temps entretenu?
Il vous en a bien dit; car enfin, il enrage
D'avoir été dupé sur votre mariage.
Ayant auprès d'Anselme imploré votre appui,
Il croyoit sottement que j'eusse agi pour lui;
Même pour me pouvoir divertir de sa flamme,
Je l'avois assuré qu'il vous auroit pour femme,
Qu'on approuvoit ses feux. Vous l'aurez détrompé?

OLIMPE.

De quel étonnement mon esprit est frappé!

LUCRÉCE *à Olimpe.*

Oronte avoit-il tort? Ton marquis...

OLIMPE *à Lucréce.*

Je le quitte.
Celui-là dont j'ai tant élevé le mérite,
Que j'ai crû le marquis, c'étoit le chevalier.

LE MARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.
Parlez haut; si l'amour à l'envi vous talonne,
Vous m'avez vû, le mal n'a plus rien qui m'étonne.
Quand avec le grand mot recevrez-vous ma foi,
Rêveuse?

OLIMPE.

Rien ne presse.

LE MARQUIS.

Et je veux presser, moi.

LUCRÉCE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtresse.

LE MARQUIS.

Bon pour les non marquis.

OLIMPE.

Ah, ma chere Lucréce !
Quel malheur est le mien ?

LE MARQUIS.

Lucréce est un beau nom.
Est-ce par chasteté que vous l'avez pris ? Non.
Vous avez l'œil tourné....

LUCRÉCE.

Que me voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucréce en vous... Regardez-moi sans rire.
Si comme il est encor des Tarquins, par hazard
Vous en trouviez quelqu'un, joueriez-vous du poignard ?

LUCRÉCE.

Je ne vous entens point.

LE MARQUIS.

Vous avez lû l'histoire,
Coquine, vous riez.

OLIMPE.

Qui l'eût jamais pû croire ?

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Mais vous ne riez point, vous ?

OLIMPE.

Moi, rire ? Et de quoi ?

LE MARQUIS.

De la voir rire. Elle est grassette.

OLIMPE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux....

OLIMPE.

Ne veuillez rien.

LE MARQUIS.

Ah, petite dodue !
Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue !
S'il ne faut pour cela que faire voir du gras,
Je m'en vais vous montrer . . .

LUCRÉCE.

Ah ! Ne vous montrez pas.
Mon Dieu, le vilain homme !

OLIMPE.

Où peut être mon pere ?
Il le faut appeller.

LE MARQUIS.

Nous n'en avons que faire,
Ces bouquins du vieux temps ne sont propres à rien.

OLIMPE.

Vous le traitez si mal . . .

LE MARQUIS.

Je le traite assez bien.
Si le nom de bouquin est un nom qui le choque,
D'où vient qu'il vieillissoit ? C'est pour lui, je m'en moque.

LUCRÉCE.

Mais quand vous vieillirez . . .

LE MARQUIS.

Pourquoi vieillir ? Les ans
Ne sont faits proprement que pour les sottes gens.
Qu'ont ait l'air tel que moi, galant, fin, le visage
Soutenu d'un brillant... C'est toujours le bel âge.
Voyez-moi bien, je suis des propres, s'il en est.
Mon habit vous plaît-il ?

OLIMPE.

Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.

Rien de moi ne vous plaît ? La laide, la mauvaise !

LUCRÉCE.

L'injurier !

LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaise,
Il est bien entendu, chamarré haut & bas,
Fort riche en points, pour quoi ne lui plaira-t-il pas ?

OLIMPE.

Qu'il me donne la main ?

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frere,
J'étois fort résolu de n'en vouloir rien faire ;
Mais, puis que vous savez si peu me ménager,
Je vous épouserai pour vous faire enrager.

OLIMPE.

M'épouser ?

LE MARQUIS.

Dès demain.

LUCRÉCE.

Oui, si...

LE MARQUIS.

Point de replique.

LUCRÉCE.

Est-elle...

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.
Je vous épouserois toutes deux.

LUCRÉCE.

Bon cela.

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Oh, oh, ma reine, donc vous en voulez par-là,
J'en vais danser de joie.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE, LUCRÉCE, CLARICE.

LE MARQUIS.

AH ! Vous voilà, beau-pere.
Je croi qu'en votre temps vous étiez un bon frere.
Peste, l'heureux grison ! Qu'il est rablu !

ANSELME.

Mais vieux ;
Et c'est...

LE MARQUIS.

Courez-vous point quelquefois les bons lieux ?
Vous en avez la mine, & tout vieux que vous êtes...

ANSELME.

De pareilles questions n'ont jamais été faites.

OLIMPE.

Voilà les beaux discours & les termes choisis
Dont nous régale ici monsieur votre marquis.

ANSELME.

C'est qu'il est gai, ma fille.

LE MARQUIS.

Et gai seul plus que trente.
Je ne vois point ici paroître de suivante.

ANSELME.

Ma fille en avoit une, il l'a fallu chasser.
Certains tours trop rusés...

LE MARQUIS.

Je veux la remplacer,
Vous en choisir moi-même une drôle, follette,
C'est contre le chagrin une douce recette ;

Et,

Et, comme votre fille a l'air trop sérieux,
Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

ANSELME.

Ma fille aura toujours si grand soin de vous plaire...

LE MARQUIS.

Est-ce depuis long-temps que vous êtes son pere ?

ANSELME.

Que répondre à cela ? Je l'ai toujours été.

LE MARQUIS.

Toujours ? Quoi, même avant votre nativité ?
Le stupide !

ANSELME.

J'entens depuis qu'elle est au monde.

LE MARQUIS.

C'est aussi là-dessus que je veux qu'on réponde.
Quel âge a-t-elle ?

ANSELME.

Elle a...

OLIMPE.

Quarante ans, à peu près.

ANSELME.

Elle raille.

LE MARQUIS.

Pourtant son teint n'est pas trop frais.
Le lait de sa nourrice étoit-il bon ?

LUCRÉCE.

Courage.

LE MARQUIS.

Par-là l'humeur des gens....

ANSELME.

N'en ayez point d'ombrage.

LE MARQUIS.

Et sa mere, soit dit sans vous désobliger,
Vous faisoit-elle point quelquefois enrager ?
Un enfant tient de tout. Elle n'est pas la seule...,

OLIMPE *à Anselme.*

De la mere il ira jusqu'à la bisayeule ;
Et, si vous l'écoutez, vous courez grand hazard ...

LE MARQUIS *à Olimpe.*

De quoi vous mêlez-vous ?

OLIMPE.

Je dois y prendre part,
Et ne pas endurer ...

LE MARQUIS.

Vous devriez vous taire,
Voyez, elle fera la leçon à son pere.
Hé, qu'on me la... Suffit, j'y veut mettre la main.
Concluons pour la noce.

ANSELME.

Il est juste.

LE MARQUIS.

A demain.

ANSELME.

La comtesse d'Orgueil qu'on attend à toute heure
Réglera ...

LE MARQUIS.

J'ai réglé ; l'un rit quand l'autre pleure.
Si votre fille est sotte, à son dam.

OLIMPE *à Anselme.*

Jusqu'ici
L'heur de vous plaire a fait mon unique souci ;
Mais, si vous m'ordonniez d'accepter ...

ANSELME.

J'ai de l'âge ;
Taisez-vous.

LE MARQUIS.

Bon. Voilà parler en homme sage.

OLIMPE.

Plutôt que me résoudre ...

LE MARQUIS *à Anſelme.*

A croire ſon dépit,
J'aurois dix mille écus portés par le dédit ;
Mais comme il ne faut pas que d'un honnête pere...
Pourquoi diable vous être aviſé de la faire ?

ANSELME.

C'eſt un fruit de l'hymen.

LE MARQUIS.

Je vous en déferai.
Elle a la tête creuſe, & j'y remédirai.
Ah ! Tu m'épouſeras, guenonne.

OLIMPE *à Anſelme.*

Si ma vie
Vous eſt . . .

ANSELME.

Encore un coup, taiſez-vous.

LE MARQUIS *à Olimpe.*

Je vous prie,
Finirez-vous bien-tôt vos lamentables tons ?

LUCRÉCE.

Mais, mon oncle, ſouffrez . . .

LE MARQUIS.

Voici l'autre. Sortons,
Beau-pere, mon caroſſe eſt là-bas, & je penſe
Qu'on peut, tout en roulant, ſe donner audience.

ANSELME.

Il vaut mieux qu'ici ſeul . . .

LE MARQUIS.

Vous viendrez avec moi.

ANSELME.

J'aurai ſoin de calmer . . .

LE MARQUIS.

Vous y viendrez, ma foi.
Je ne m'étonne pas ſi la fille eſt têtue.
Marchez.

ANSELME.

Ah!

LE MARQUIS *le poussant.*

Marchez donc, là, quel pas de tortue!

ANSELME.

Sortirai-je avant vous?

LE MARQUIS.

Oui. Le maudit vieillard!

Qu'il aime à contester! Les belles, Dieu vous gard.

SCENE X.

OLIMPE, LUCRÉCE.

OLIMPE.

A-T-on jamais parlé de pareillle folie?

LUCRÉCE.

C'est encor pis cent fois que ce qu'on en publie.

OLIMPE.

Pour se l'imaginer, je le donne au plus fin.

SCENE XI.

OLIMPE, LUCRÉCE, VIRGINE.

VIRGINE.

LE bon-homme est sorti, je puis paroître enfin.

OLIMPE.

Ah, Virgine!

VIRGINE.

Ma foi, j'en suis toute interdite.

LUCRÉCE.

Mais tu nous le vantois ; ou donc est ce mérite ?
Comment avois-tu pû lui trouver de l'esprit ?

VIRGINE.

Les foux semblent-ils foux quand on leur applaudit ?
J'avois bien hier connu, m'acquittant du message,
Que son humeur étoit portée au badinage ;
Mais devois-je le croire aussi blessé qu'il est ?

LUCRÉCE.

Cousine, cependant le chevalier te plaît ?

OLIMPE.

Je l'avoue.

LUCRÉCE.

Et c'est toi dont le mépris trop rude
Donne tant de matiere à son inquiétude ?

OLIMPE.

J'eusse eu peine à lui croire un esprit aussi doux.

VIRGINE.

Carlin m'avoit appris qu'il soupiroit pour vous ;
Mais, outre qu'il avoit ordre de n'en rien dire,
Sachant son peu de bien, je n'en faisois que rire.

OLIMPE.

L'esprit répare tout, il m'aime, c'est assez.

LUCRÉCE *à Olimpe.*

Attendant que ses vœux puissent être exaucés,
Tu peux lui faire dire en secret qu'il espere ;
Mais les dix mille écus arrêteront ton pere,
Il faudra qu'il les paye, en trompant le marquis.

OLIMPE.

Ah ! Pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix.
Moi, l'épouser ?

LUCRÉCE.

Encor si nous avions Oronte,
Qu'il pût . . .

VIRGINE.

Il n'est donc plus à Paris, à ce compte ?

LUCRÉCE.

Non, il vient de partir.

VIRGINE.

Attendant son retour,
Il me tombe en l'esprit un assez plaisant tour.
Je cours chercher Carlin.

OLIMPE.

Fais agir ton adresse.

VIRGINE.

Ma frayeur est de voir arriver la comtesse,
Elle gâteroit tout.

LUCRÉCE.

Qu'est-ce que tu prétens?

VIRGINE.

Allons, vous le saurez quand il en sera temps.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRÉCE, LE CHEVALIER, LISE.

LUCRÉCE.

Estes-vous satisfait ?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable surprise !
Quoi, Madame, à l'espoir Olimpe m'autorise ?
Mes vœux sont préférés à ceux de mon rival ?

LUCRÉCE.

L'erreur du rendez-vous a causé tout le mal ;
Et, la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le respect que pour elle a gardé votre amour,
Méritoit la douceur d'un si charmant retour.
Tandis qu'à d'autres soins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuse nouvelle,
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au marquis.
Lise de ce logis rend Virgine maîtresse.

LISE.

Vous savez que j'attens madame la comtesse ;
Il faut de l'arrivée essuyer le hazard.

LUCRÉCE.

Mais, quand elle viendroit, ce ne seroit que tard.

LISE.

En tout cas on n'a point à craindre de surprise,
La porte de derriere ici nous favorise ;
Vous n'auriez qu'à sortir.

LUCRÉCE.

J'avois à t'assurer

Que d'Olimpe & de moi tu peux tout espérer,
Et que son premier soin sera de reconnoître
Le zéle officieux que tu lui fais paroître.
Voilà, ce qui, sur tout, m'a fait venir ici.

LISE.

Je voudrois que déja la chose eût réussi.
Le bon est que dès hier, par un pur badinage,
Carlin à son marquis me fit faire message;
Ainsi tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Mais par où me flatter
Qu'Anselme à son défaut daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frere auront touché son ame.

LUCRÉCE.

Ce n'est pas ce qui doit allarmer votre flamme,
N'ayez point là-dessus l'esprit inquiété,
Tout gendre lui plaira s'il est de qualité;
Et l'estime d'ailleurs qu'il a pour vous conçûe,
De nos prétentions facilite l'issue.
L'obstacle le plus fort vient de dix mille écus,
Il est grand, mais enfin nous ne le craindrons plus,
Si Virgine, pour vous poussant le stratagême,
Peut forcer le marquis à rompre de lui-même.
C'est de quoi divertir Oronte à son retour.

LE CHEVALIER.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

LUCRÉCE.

Il ne part point?

LE CHEVALIER.

Chez vous vous le verrez se rendre;
Les ordres sont changés, on vient de me l'apprendre.

LISE.

N'importe, il sera bon que la piéce ait effet
Avant qu'il sache rien de ce qu'on aura fait.

Je craindrois son scrupule & sa délicatesse,
A voir qu'on se servît du nom de la comtesse;
Ainsi, jusqu'au succès, cachez-lui ce dessein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle...

LUCRÉCE.

Il est en bonne main,
Virgine a de l'esprit, croyez-moi. Que fait-elle?
Virgine.

SCENE II.

LUCRÉCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

L'On y va. Voyez si je suis belle.
Ai-je perdu mon temps?

LUCRÉCE.

Tu m'éblouis les yeux.
Quel éclat!

VIRGINE.

Je ferai la comtesse des mieux.

LUCRÉCE.

Je crains ta folle humeur, garde-toi bien de rire,
Tu sais...

VIRGINE.

J'ai vû le loup, Madame, c'est tout dire.
De l'air dont je soutiens certains tendres soûris,
Je brouillerois le timbre aux plus sages marquis.
Jugez de celui-ci, sa conquête m'est dûe.

LUCRÉCE.

Mais s'il te reconnoît. J'oubliois qu'il t'a vûe.

VIRGINE.

Il est vrai qu'avec lui j'heus hier quelque entretien;
Mais se voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.
Qu'au besoin seulement ma suivante m'observe.

LISE.

Dame.

VIRGINE.

Je payerai bien ; mais j'entens qu'on me serve.

LISE.

Va, je sai les respects dûs à ta qualité.

VIRGINE.

Souviens-toi du message entre nous concerté.

LISE *à Virgine.*

Autre embarras, qui peut mettre à bout ton adresse;
Depuis hier qu'au marquis je nommai la comtesse,
Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en secret,
S'il s'en étoit fait faire à peu près le portrait ?
Adieu ton étalage en prétendu mérite.
Elle est grande, fort blonde, & toi brune & petite.
Quoiqu'elle ait l'air galant, tu l'as plus dégagé.

VIRGINE.

C'est à quoi je répons qu'il n'aura pas songé.
Voici Carlin.

SCENE III.

LUCRÈCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE, CARLIN.

LE CHEVALIER *à Carlin.*

HÉ bien ?

CARLIN *au chevalier.*

Monsieur, quittez la place ;
Le marquis, d'un ruban corrige la grimace,
Il est sur l'escalier où ce soin le retient.

LUCRÈCE *au chevalier.*

Allons trouver Olimpe. Adieu, prens garde ...

CARLIN.

Il vient,
Dépêchez.

SCENE IV.

VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

LA dedans j'attendrai le message.
A sortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCENE V.

LISE, CARLIN.

CARLIN.

C'Est l'entendre.

LISE.

Il croit donc que par excès d'amour
Pour lui seul la comtesse est ici de retour ?

CARLIN.

S'il le croit ? A-t-on vû jamais de ridicule
Qu'il n'eût, entre autres dons, celui d'être crédule ?
Pour le voir, il croira, si tu veux, qu'à grands frais
La reine de Congo vient ici tout exprès.
Voi dans ces nœuds confus quel amas de mérite.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

LE MARQUIS *à Lise.*

QU'en dis-tu ? Suis-je exact ? J'ai promis, je m'acquitte.
La comtesse ?

LISE.

Je vais l'avertir de ce pas.
Qu'elle en aura de joie !

LE MARQUIS.

Ah ! Je n'en doute pas.

J'ai quitté, sans mot dire, un trio de marquises
Pour venir... Mais encore à diverses reprises;
Car j'ai, de rue en rue, été forcé de voir
Vingt carosses à qui j'ai donné le bon soir.
Pour m'avoir, à l'envi, chacun faisoit instance.

LISE.

Vous en serez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le pense.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Cette maison est belle.

CARLIN.

Et le meuble?

LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La comtesse a pris soin d'amasser des écus,
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grace à ma destinée,
Je la tiens déja prise, & toute mitonnée;
Elle m'a vû, suffit.

CARLIN.

Faites bien le transi.
Les veuves d'ordinaire aiment le radouci;
C'est par-là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende,
A moins que d'être bête, il faut qu'elle se rende.

CARLIN.

Bète ? Hé quoi ? Son esprit fait la nique aux plus prompts,
Il est toujours en l'air, & ne va que par bonds ;
Vous en serez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,
Nous pourrons, elle & moi, faire de grands voyages.
Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN, *un page.*

VIRGINE.

Rentrez, page.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Du reste, il faut voir ce que c'est.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile est heureuse !

LE MARQUIS.

Madame,
Je m'étois fait de vous un portrait . . . Sur mon ame,
C'étoit si bien votre air, qu'à la parole près,
Mon imaginative avoit pris tous vos traits.
Un agrément de taille, & certain caractere . . .
Dieu me damne, je croi que vous me pourrez plaire.

Il entre en votre corps petit, mais bien troussé,
Je ne sai quoi de grand dont je me sens blessé ;
Et vos yeux ont, sur tout, la physionomie ...

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie.
Les veilles, la fatigue ...

LE MARQUIS.

Ah ! Je suis enchanté
Que des yeux, la fatigue endorme la clarté.
Voila ce qui s'appelle un tour beau, grand, facile.

VIRGINE.

L'enflure de l'esprit paroît dans le haut style.

LE MARQUIS *à Carlin.*

L'enflure !

VIRGINE.

Qu'avec vous je ferois de profit !

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne soit si bien dit ...

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois, & je vais vous apprendre
Ce qu'un autre, en dix ans, ne feroit pas comprendre ;
Mais quand vous le sauriez, autant de bien perdu ;
On parle à des lourdauds, il faut être entendu.
Dites un mot nerveux, vous trouverez des ânes ...

VIRGINE.

Il est, je l'avouerai, peu d'esprits diaphanes,
De ces esprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'est pitié !
Aussi, pour la plûpart, j'en rabats de moitié.
J'y trouve une épaisseur ...

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre !

LE MARQUIS.

Si je le suis! bien plus qu'on ne croit. Sans rien feindre,
De cent belles à qui je parois en conter,
Je ne sache que vous digne de m'écouter.
Au lieu qu'en admirant les gens d'esprits s'écrient,
Je ne trouve par tout que des sottes qui rient,
Point de raisonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous?

LE MARQUIS.

Qui donc voir? Il faut bien hurler avec les loups.
On me cherche, on me court; je suis bon, comment faire?

VIRGINE.

Vous souffrez bien, je pense, à force de trop plaire.

LE MARQUIS.

Si je voulois tenir papier de tous les cœurs...

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paroître de langueurs!
Que d'amoureux transports qui s'échappent!

LE MARQUIS.

Je meure,
Je suis sourd des soupirs que j'entens à toute heure.

VIRGINE.

Il en est qui pour vous auroient pû s'enhardir;
Mais, puisque l'on connoît que c'est vous assourdir...

LE MARQUIS.

M'assourdir? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah!

LE MARQUIS.

Ma belle comtesse,
Soupirez à votre aise, & que rien ne vous presse.
Diable, vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.
Carlin, son mal en moi prend déja même cours.
Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs, où trouver qui la vaille ?

VIRGINE.

A dissiper mon trouble en vain mon cœur travaille,
L'assaut que sa langueur me livre à l'impourvû...
Ah! Monsieur le marquis, pourquoi vous ai-je vû ?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point, comtesse de mon ame.
Si vous êtes en feu, je me sens tout en flamme,
Et pour prix des soupirs que j'ai su vous tirer,
Ecoutez, je commence à contre-soupirer.
Ah!

VIRGINE.

Monsieur le marquis, voulez-vous que je meure ?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant souffrir? guérissez-vous sur l'heure,
Et, sans mettre avec moi cent soupirs bout-à-bout,
Rognez, taillez, coupez, me voilà prêt à tout.

VIRGINE.

La comtesse d'Orgueil seroit assez heureuse,
Pour mériter le choix...

LE MARQUIS.

Oui, ma belle orgueilleuse,
Mon cœur, de tous les cœurs l'inévitable écueil,
Ne veut s'enorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrois vous avoir tout à moi sans partage ?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage.
L'ordre est donné chez moi de cacher mon retour,
Pour témoin de notre heur ne prenons que l'amour ;
L'hymen peut, dès demain, nous unir l'un & l'autre.
Ordonnez du contrat, tout mon bien est le vôtre.

LE MARQUIS *bas à Carlin.*

Carlin, si je conclus après le mot lâché,
Tu diras que de moi je fais trop bon marché ?

CARLIN.

Sans les meubles elle a dix mille écus de rente.
Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverois cinquante.
Mais l'esprit ?

CARLIN.

C'est à vous, Monsieur, à vous sonder.

LE MARQUIS.

Les autres avec moi semblent guoguenarder.
Celle-ci parle juste, est accorte, & sait vivre.

[*à Virgine.*]

Se promettre n'est rien, à moins qu'on ne se livre.
Je m'y résous, demain, tout comme il vous plaira.

VIRGINE.

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS *à Carlin.*

De joie elle se pâmera.

VIRGINE.

Qu'au brillant de mon astre on va porter envie !

LE MARQUIS.

J'en sai qui creveront.

VIRGINE.

Que j'en serai ravie !

LE MARQUIS.

Garre aussi le poison, si l'on sait que mon choix ...

VIRGINE *à Lise qui rentre sur le théatre après en être sortie un moment.*

Qu'est-ce ?

LISE.

Monsieur le duc pour la dixiéme fois...

VIRGINE.

Qu'il vienne trente encor, je n'y suis pour personne.

LISE.

On a suivi votre ordre.

LE MARQUIS.

Il vous trouve mignonne;
Ce duc?

VIRGINE.

Malgré l'ardeur de son empressement...

LE MARQUIS.

Vous en voudroit-il point concubinalement?

VIRGINE.

Concubinalement!

LE MARQUIS.

Sans courroux, ma comtesse.
Vous savez que nature est un peu larronnesse,
Que par tout elle pille, & qu'on voit de nos ans,
Plus d'amours concubins qu'il n'en est d'épousans.

VIRGINE.

Le duc est grand ami de mon frere.

LE MARQUIS.

D'Oronte?

VIRGINE.

Quoi, vous le connoissez?

LE MARQUIS.

Ah!

VIRGINE.

Que j'en ai de honte!

LE MARQUIS.

A certaine Lucréce...

VIRGINE.

Admirez le beau choix.
Un homme comme lui donner dans le bourgeois!
Si j'eusse pû de vous me priver davantage,
Il eût eu beau presser la fin de mon voyage,
Son hymen pour six mois m'eût fait fuir de Paris.
Cette Lucréce est riche, & c'est ce qui l'a pris.
Est-elle belle?

LE MARQUIS.

Non ; c'est un nez . . . une bouche . . .
Des yeux... un teint... Enfin elle n'a rien qui touche ;
Vous la verrez.

VIRGINE.

Trop tôt; j'en meurs déja de peur,
Car enfin le bourgeois me fait si mal au cœur . . .

LE MARQUIS.

Aussi fait-il à moi.

VIRGINE.

Passe encor pour Lucréce,
Son bien répare assez le manque de noblesse ;
Mais il est une Olimpe . . .

LE MARQUIS.

Hé bien ?

VIRGINE.

Que t'a-t-on dit,
Lise ?

LISE.

Dans son quartier tout le monde s'en rit.
Un campagnard fort riche & de bonne famille,
Est si sot que d'Anselme il épouse la fille ;
Le voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Comment ?

VIRGINE.

Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Ne dit-on pas qu'Anselme . . .

VIRGINE.

Oui, qu'il a quelque bien,
Mais il se fait honneur de celui de Lucréce,
Il en a la tutelle ; & , comme avec adresse,
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux,
Une dupe à trouver . . .

LE MARQUIS.

On en trouve en tous lieux ?

Ne nous vantons de rien, Carlin.

CARLIN.

C'est votre affaire.

VIRGINE.

Cette Olimpe a d'ailleurs la tache de sa mere,
Qui tombant du haut mal...

LE MARQUIS.

Du haut mal ? J'en dis fi.

LISE.

Cependant de superbe elle a le cœur boufi ;
Et, selon qu'on la trouve en son humeur verbeuse,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuse.

VIRGINE.

Je plains la pauvre dupe, il faudroit l'avertir,
Ce mariage est trop...

LISE.

Comment l'en garantir ?
Le dédit est signé d'une fort grande somme.

CARLIN *bas au marquis.*

Monsieur, voilà ce tour, disiez-vous, d'habile homme.
La comtesse demain vous épouse en secret,
Mais les dix mille écus, Anselme a votre fait.
Comment le retirer ?

LE MARQUIS.

Il faut pourtant le faire.

VIRGINE *à Lise.*

Quel bruit fait-on là ?

LISE.

Rentrez, c'est votre frere.

VIRGINE.

Oronte ?

CARLIN.

Adieu la fourbe.

LISE.

Il monte promptement.

LE MARQUIS.

Et quand il la verroit ?

CARLIN.

C'eſt pour vous ſeulement
Qu'elle rentre à Paris ; voulez-vous qu'il ſache ?

LISE *au marquis.*

Suivez vîte.

LE MARQUIS.

Il faut donc auſſi que je me cache ?

LISE.

Entrez.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus temps, il m'a vû, le voici.

SCENE IX.

ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ORONTE.

AH ! Monſieur le Marquis, que faites-vous ici ?

LE MARQUIS.

Je venois m'informer ſi la belle comteſſe...

ORONTE.

Ainſi, pour ſon retour même deſir nous preſſe.
Liſe, aucun de ſes gens n'eſt-il encor venu ?

LISE.

Non, Monſieur.

ORONTE.

Un portier qui ne m'eſt pas connu
M'a fait façon là-bas quand je t'ai demandée.

LISE.

Du duc & de ſes gens je me trouve obſédée,

Il vient ici sans cesse, &, pour m'en garantir,
J'ai fait dire souvent que je viens de sortir.

LE MARQUIS.

Ce duc n'a pas le goût dépravé ; la comtesse
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la presse.
C'est un œil attirant...

ORONTE.

Le duc lui fait honneur.

LE MARQUIS.

Lui fait honneur ? Là, là.

LISE *à Oronte.*

Quel est ce bon Seigneur ?
Des contes qu'il me fait je suis toute surprise.

ORONTE.

C'est un fou toujours prêt à dire une sottise.

LE MARQUIS.

La comtesse par tout remportera le prix,
Dans sa petite taille elle a l'air si bien pris...

ORONTE.

Petite ?

LISE *à Carlin.*

Il va tout perdre.

ORONTE.

En est-il de plus grandes ?

LE MARQUIS.

Où diable a-t-il les yeux ? S'il en est ? Et par bandes.

ORONTE.

Pour vous, étant géante, elle auroit plus d'appas.

LE MARQUIS.

Géante !

ORONTE *à Lise.*

Il parle d'elle, & ne la connoît pas.

LE MARQUIS.

Je ne la connois pas, dites-vous ? Par exemple,
Elle a des cheveux bruns, le nez court, le front ample,

Les sourcils bien taillés, l'air fripon, l'œil perçant;
Le teint des plus unis, le regard languissant,
La gorge...

ORONTE.

Ce portrait est le plus beau du monde;
Mais si je vous disois que la comtesse est blonde?

LE MARQUIS.

Et si je vous disois qu'il a l'œil de travers,
Le visage de singe, & la mine à l'envers,
L'équipage & l'habit d'un pauvre gentilhomme;
Vous ne me croiriez pas, mon très-cher? C'est tout comme.

LISE *à Oronte.*

Voulez-vous disputer contre un fou?

ORONTE.

Je le voi,
Ma sœur vous est du moins connue autant qu'à moi.

LE MARQUIS.

Sai-je peindre?

ORONTE.

On n'en peut mieux conserver l'idée
Mais où l'avez-vous vûe?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor, quelle rencontre...

LE MARQUIS.

Il n'importe comment;
Ces freres curieux parlent si lentement.
Laissez-moi mes secrets, je vous laisse les vôtres.

ORONTE.

J'admire...

LE MARQUIS.

Admirez donc, vous en verrez bien d'autres.

SCENE X.

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ANSELME.

LA compagnie est belle.

ORONTE.

Ah, Monsieur!

LE MARQUIS *à Carlin.*

Où va-t-il?
Ce diable de beau-pere a l'odorat subtil?
Il nous sent de bien loin.

ANSELME *à Oronte.*

En passant par la rue,
Le hazard sur vos gens m'a fait jetter la vûe;
Et c'est d'eux que j'ai sû que vous étiez ici.

ORONTE.

J'ai reçû nouvel ordre.

ANSELME.

Ils me l'ont dit aussi;
Et, puisque vous restez, l'affaire qui nous presse
Est de voir arriver madame la comtesse.
Qu'en avez-vous appris?

ORONTE.

Lise l'attend toujours;
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours,
Et, pour m'en informer, j'allois passer chez elle.

ANSELME.

Tandis que vous irez, sur quelque bagatelle
Pourrions-nous, sans témoins, parler mon gendre & moi?
Je le trouve à propos.

ORONTE.

Lise, retire-toi.

Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Le beau-pere demeure.

LISE *au marquis.*

Monsieur, défaites-nous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure.

Carlin, s'il va parler?

SCENE XI.

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

Comme on ne peut trop tôt
Appaiser les débats qui...

LE MARQUIS.

Le reste à tantôt,
Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots.

LE MARQUIS.

En maison étrangere,
N'en eût-on qu'un à dire, il est bon de se taire.

ANSELME.

Puisqu'on sait que pour vous ma fille...

LE MARQUIS.

On ne sait rien,
Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pousser?

LE MARQUIS.

Je fais bien.

A quoi bon m'étourdir, vous ?

ANSELME.

L'avis est utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Ecoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécile !

Faire écouter les gens.

ANSELME.

N'entrez point en courroux,

Si vous saviez ...

LE MARQUIS.

Tantôt j'irai chez vous.

Ne vous suffit-il pas ?

ANSELME.

Peut-être...

LE MARQUIS.

Allez m'attendre.

ANSELME.

Vous étant de vous-même offert à moi pour gendre...

LE MARQUIS.

Tu ne te tairas point, vieux loup garou ?

ANSELME.

Pourquoi ?

Vous ne vous moquerez d'Olimpe ni de moi,

Je ne suis que bourgeois, mais...

LE MARQUIS.

Qui te le conteste ?

ANSELME.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reste.

Adieu.

SCENE XII.

LE MARQUIS, CARLIN.

CARLIN.
QU'il est mutin !

LE MARQUIS.
Le traître m'a perdu.

CARLIN.
Je crois que la comtesse aura tout entendu.

LE MARQUIS.
J'enrage.

CARLIN.
La voici qui sort toute éplorée.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.
AH ! Monsieur le Marquis, je suis désespérée.

LE MARQUIS.
Ma reine, un peu de cœur.

VIRGINE.
Non, laissez-moi mourir.

LE MARQUIS.
Ne vous pressez point tant, j'ai de quoi vous guérir.

VIRGINE.
Vous ?

LE MARQUIS.
Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes-vous pas le gendre?
Olimpe... Ah, nom fatal, que me viens-tu d'apprendre?
C'étoit donc vous...

LE MARQUIS.

En vain je l'ai dissimulé.
Je suis le campagnard dont on vous a parlé,
Et pourtant pas trop dupe.

VIRGINE.

Olimpe a su vous plaire.
Ah!

LE MARQUIS.

Je n'ai fait le sot que pour berner mon frere;
Certain cadet qu'au monde on voit mince & léger,
Et qui, pour mes péchés, n'en veut point déloger.
Charmé de cette Olimpe, il crut qu'à ma requête
On tiendroit sa recherche un parti fort honnête;
Mais comme, à le bien prendre, il n'est bon qu'à noyer,
Au diable si pour lui je voulus m'employer.
Loin de cela, craignant qu'il n'obtînt ce qu'il aime,
Je courus m'assurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'est là mon désespoir, qu'une bourgeoise...

LE MARQUIS.

Non.
En m'offrant au vieillard parlois-je tout de bon?

VIRGINE.

Mais le dédit signé...

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre;
Deux mots, & trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olimpe? Ah! Ne me quittez pas.
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelque appas,

Pour ne troubler en rien l'heur de ma destinée ;
Avant que voir personne achevons l'hyménée ;
Après, s'il faut payer le dédit, j'ai du bien.

LISE.

A quoi qu'il puisse aller, pour tous deux ce n'est rien ;
Mais, Madame, en payant, voulez-vous que l'on dise
Qu'un marquis d'un bourgeois soit la dupe ?

VIRGINE.

Quoi, Lise,
Tu veux donc hazarder ...

LE MARQUIS.

Que hazarderez-vous ?

VIRGINE.

L'amour n'est guére fort quand il n'est point jaloux.
Olimpe, vous voyant, essayera de vous plaire.

LE MARQUIS.

Je sai sa tache, il faut y rembarquer mon frere.
Ma foi, je rirai bien si, pour don nuptial,
Je le voi régalé d'un brouet du haut mal.

VIRGINE.

Mais ne peut-elle pas vous paroître si belle ....

LE MARQUIS.

Rien n'est plus laid.

VIRGINE.

Enfin, vous me serez fidéle ?

LE MARQUIS.

Le dédit rendu nul, je suis à vous ce soir.
Touchez, foi de Marquis.

VIRGINE.

Je vis sur cet espoir ;
Mais si vous me trompez ...

LE MARQUIS.

Vous tromper ! Je n'ai garde.

VIRGINE.

Craignez tout, il n'est rien où je ne me hazarde,
Eclat, emportement, fer, poison.

LE MARQUIS.

J'aurai ſoin,
En preſſant mon retour, qu'il n'en ſoit pas beſoin.
Adieu, mon aſtre, adieu.

SCENE XIV.

VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.

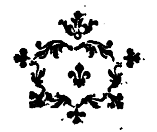
LISE.

Auprès de ton vieillard pourvû qu'on te ſeconde,
Les vœux du chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.

Vien ſavoir avec moi ce qu'Olimpe aura fait.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

DEmeurez-en d'accord, Madame, quand on aime
On trouve grand plaisir à se gêner soi-même.
Des rebus du marquis, votre pere en courroux
Semble être encor de lui plus dégoûté que vous ;
Et ce qui doit sur tout flatter votre espérance,
Avec le chevalier il est en conférence.
Cependant on diroit, à vos fréquens soupirs,
Que tout se montre ici contraire à vos desirs.

OLIMPE.

Quoique du chevalier les vœux puissent me plaire,
Par où te répons-tu qu'ils plairont à mon pere ?
Que sur lui son mérite aura même pouvoir ?

VIRGINE.

S'il ne l'agréoit pas, l'auroit-il voulu voir ?

OLIMPE.

Je ne vais pas si vîte en ce qui m'intéresse.

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été comtesse,
De n'avoir point laissé la chose au même point.
Vous ne méritez pas...

ORONTE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen ? N'étoit que je vous considere
Pour avoir fait ma paix avecque votre pere,

Vous

Vous n'en feriez pas quitte.

OLIMPE.

Au moins tu m'avoueras
Que de pareils soucis causent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards est une douce amorce,
A consentir à tout, c'est par-là qu'on les force,
Le chevalier en manque.

VIRGINE.

Et celui du marquis ?
A ce frere déja je le tiens tout acquis.
Impérieux, fantasque, & plein d'extravagance,
Qui voudroit l'épouser ? Ce seroit conscience;
Et j'en détournerois... S'il me vouloit pourtant,
Je prendrois le parti d'un cœur assez content,
Et ferois, ce me semble, avec plus d'adresse,
La marquise à beau jeu que la fausse comtesse;
Puis à bon chat, bon rat, s'il vouloit être sot,
Peut-on pas contenter les gens sans dire mot ?

OLIMPE.

Tu seras toujours folle.

SCENE II.

OLIMPE, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

Hé bien, quelle nouvelle ?
Le marquis ?

CARLIN.

Ton air fin lui brouille la cervelle;
Du grand don d'être beau tout entêté qu'il est,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît,

Ton sérieux le charme ; & , ce soir, il se compte
D'aller , en t'épousant , gagner le nom de comte.
Son fait à retirer le met seul en souci.

OLIMPE.

Doit-il venir bientôt ?

CARLIN.

Je le croyois ici.
Il aura sur ses pas trouvé quelque marquise.

OLIMPE.

Mais, par le chevalier s'il voit la place prise,
N'aura-t-il point d'ombrage ?

CARLIN.

Il n'en est plus jaloux,
Et cela, grace au bien que l'on a dit de vous.
Madame la comtesse , outre la gueuserie ,
Vous a donné d'un plat de sa matoiserie ;
Si vous ne le savez , vous tombez du haut mal.

OLIMPE.

A se rendre crédule il n'a poins son égal.

CARLIN.

Ces prétendus défauts peuvent tant sur son ame ,
Qu'avec joie à son frere il vous céde pour femme.

VIRGINE.

Mais , dégagé d'ici , quand il voudra ce soir
Aller chez la comtesse essayer son pouvoir ,
Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable ,
On lui dira néant ?

CARLIN.

Ce sera bien le diable.

VIRGINE.

Tu l'iras consoler.

CARLIN.

Peste, il y feroit chaud.
Il n'est pas toutefois plus méchant qu'il ne faut ,
J'en viendrai bien à bout ; & pourvû que Virgine . . .

OLIMPE.

Tu prétens l'épouser, & je te la destine.
Jamais, en me servant, on ne perd avec moi.

CARLIN *à Virgine.*

Ah, ma chere comtesse !

SCENE III.

OLIMPE, LUCRÉCE, VIRGINE, CARLIN.

LUCRÉCE *à Olimpe.*

Enfin, réjouis-toi,
Cousine, dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'esprit du chevalier plaît si fort à ton pere,
Que pour l'avoir pour gendre, au hazard du dédit,
S'il falloit éclater, il n'est rien qu'il ne fît.
Ainsi des deux côtés la parole est donnée,
Et c'est de ton aveu que dépend l'hyménée,
On t'attend pour cela.

VIRGINE *à Olimpe.*

Courez donc promptement.

LUCRÉCE.

J'ai déja répondu de ton consentement,
Mais enfin, pour la forme, il est bon qu'on te voie.
Viens.

VIRGINE *à Olimpe.*

Vous craignez, je crois, d'en montrer de la joie,
C'est bien fait, votre honneur par-là seroit noirci.

OLIMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attens ici.
Allez, sur le grand oui faites bien la grimace.

SCENE IV.

CARLIN, VIRGINE.

CARLIN.

Tu n'oses donc encor...

VIRGINE.

Je suis remise en grace;
Et sans plus de façon je me montre au vieillard;
Mais je crains le marquis.

CARLIN.

C'est une affaire à part.

VIRGINE.

S'il m'avoit ici vûe en habit de suivante,
Comme la fourbe alors deviendroit apparente,
Piqué de cet affront, dans son secret dépit,
Penses-tu qu'il voulût renoncer au dédit?

CARLIN.

Il tiendroit bon, sans doute, & feroit de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai-je pas de quoi faire la vaine?
Mon rôle de tantôt ne se peut mieux jouer,
Me suis-je démentie?

CARLIN.

Il le faut avouer;
Tes charmes rehaussés m'ont fort chatouillé l'ame;
Mais avec ton talent de faire la grand'dame,
Quand tu seras à moi, ne va pas t'aviser
De devenir comtesse, ou de t'emmarquiser.
Il est, sans chercher loin, certains marquis, & comtes
Qui, sur la gaie intrigue, ont les démarches promptes;
Et je n'aimerois pas que, s'adressant à toi,
Ma race, de par eux, fût plus noble que moi.

VIRGINE.

Le beau raisonnement !

CARLIN.

Quand on craint la disgrace,
Il est bon...

VIRGINE.

Va là-bas savoir ce qui se passe ;
Et lorsque tu verras le marquis arriver...
Mais...

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS *à un domestique d'Anselme.*

COurs dire au vieillard qu'il me vienne trouver,
Que je prétens ici m'expliquer tête-à-tête.

VIRGINE *à Carlin.*

C'est lui, tout est perdu. Dieux !

CARLIN.

Ne fais pas la bête...
Il se faut, comme on peut, tirer d'un mauvais pas.

LE MARQUIS.

Me trompai-je, Carlin ?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas,
Marquis.

LE MARQUIS.

C'est la comtesse. Ah, ma chere !

CARLIN *à Virgine.*

Courage.

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anselme, & dans cet équipage ?

VIRGINE.

Je vous aime, & l'amour cause bien du souci.
Carlin, dis-lui pourquoi je me déguise ainsi.

CARLIN.

Monsieur, c'est qu'elle a craint qu'Olimpe... Dans son ame,
Si vous connoissiez bien ce que l'amour... Madame,
Vous direz mieux vous-même à monsieur le marquis.

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas? J'aurois fait encore pis,
Si pour remédier au mal qui me tourmente
Il n'avoit pas suffi de me faire suivante.
Olimpe en cherchoit une, & j'ai, sans hésiter,
Employé mon adresse à me faire accepter.
Restant chez moi, sans vous, mon amour en allarmes
Eût de votre bourgeoise appréhendé les charmes;
Et pour peu de pitié que son malheur vous fit,
Vous croyant son époux, j'aurois perdu l'esprit.
Ici, présente à tout, je soutiendrai peut-être
Les bontés que déja vous m'avez fait paroître,
Voyant ce que je fais, vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai de ravissement les sens tous égarés.
Carlin, ai-je le don de charmer les mieux faites?
Des comtesses pour moi se changer en soubrettes,
Se résoudre à servir plutôt que hazarder
Qu'un autre seul à seul puisse me regarder?
Je vaux trop, Dieu me sauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire
Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire?

LE MARQUIS.

Il vous a fait choisir un emploi des plus bas,
Mais enfin, c'est pour moi, vous ne le perdrez pas.

VIRGINE.

Pourvû que vous rompiez, & qu'Olimpe ait la honte...

LE MARQUIS.

Laissez faire, à présent la bourgeoise a son compte;
Mais, pour la faire rire, & vous mettre en repos,
Je prétens, devant vous, lui dire quatre mots,
Elle les entendra. . . .

VIRGINE.

Sur-tout, sans plus attendre,
Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je sai par où m'y prendre;
Mais, pour m'encourager . . .

VIRGINE.

Ah! Point d'emportement.

LE MARQUIS.

Ma comtesse.

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiser seulement;
Je vous en tiendrai compte; & . . .

SCENE VI.

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME.

LA pièce est galante.
Vous fuyez la maîtresse, & courez la suivante?

LE MARQUIS.

J'en veux par-là. Cassé, vieux & prêt à mourir,
Vous enragez assez de ne pouvoir courir.

ANSELME.

Continuez, le jeu commençoit à vous plaire.

VIRGINE à *Anselme.*

Ne croyez pas, Monsieur . . .

ANSELME.

Tai-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi se taire?

Je veux qu'elle raisonne; &, quand il me plaira,
Malgré vous & vos dents elle raisonnera.

ANSELME.

Vous prenez son parti d'un air . . .

LE MARQUIS.

Je veux le prendre.

Qu'en est-il?

VIRGINE à *Anselme.*

Si monsieur . . .

ANSELME.

Encore? Il faut t'entendre;

C'est depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déja . . . C'est assez, n'en sois point en souci.
Rentre.

LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer?

ANSELME.

Rentre, te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre:

Gardez de m'échauffer, je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi, toujours vos je veux?

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en suis d'avis;

Qu'un pied plat comme vous glose sur un marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes, & je sai ce qu'est votre famille.
Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma fille ?
Son hymen avec vous n'est-il pas résolu ?
Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu,
Bon pour lors, à présent il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor que trouvez-vous à dire ?
N'est-elle pas...

LE MARQUIS.

Elle est tout ce qu'il vous plaira ;
Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur passera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux !

ANSELME.

L'affaire est donc conclue ?

LE MARQUIS.

Oui, plaignez-vous, pestez.

ANSELME.

La plainte est superflue.
Je dirai seulement, sans plus d'émotion,
Que nous avions tous deux la même intention,
Et que je ne venois que pour vous faire entendre
Que jamais, moi vivant, vous ne seriez mon gendre.

VIRGINE *au Marquis.*

L'occasion est belle, au dédit promptement.

LE MARQUIS.

Je vous sai fort bon gré d'enrager doucement.
Sus, rendez-moi mon fait, voici le vôtre ; vîte.
Votre madame Olimpe où fait-elle son gîte ?
Il nous la faut ici, je la veux pour témoin...

ANSELME.

Pour rester quitte à quitte, on n'en a pas besoin.

LE MARQUIS *à Virgine.*

Non, ce vous semble, vas, fais venir ta maîtresse,
[*bas.*]
Dépêche. Pardonnez, ma divine comtesse,
Pour duper le barbon, il faut vous tutoyer.

VIRGINE.

Vous attendrez fort peu, je vais vous l'envoyer.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

LE MARQUIS.

Ce coup inopiné vous rabattra la huppe.
Franchement vous pensiez que je fusse une dupe,
Et que m'étant laissé bonnement prendre au mot,
Avec vous, tout de grand, j'allois faire le sot?

ANSELME.

Quand vous m'auriez tenu...

LE MARQUIS.

Je sai de vos nouvelles.
Diable! Quel maître sire avecque ses tutelles!
Sur ces cent mille écus dont on m'a cru leurrer,
Dites, combien la niéce a-t-elle à retirer?

ANSELME.

De quoi me parlez-vous?

LE MARQUIS.

On m'a dit le mystere.
Pour la fille, elle a trop hérité de sa mere;
Tombe-t-elle souvent... Là, vous m'entendez bien?

ANSELME.

Eſt-ce donc que ſes yeux ne lui ſervent à rien,
Tomber !

LE MARQUIS.

Ce vilain mal, puiſqu'il faut qu'on s'explique,
En quel tems devient-il plus ou moins domeſtique ?
Hem ?

ANSELME.

J'ignore à quoi tend ce galimathias.

CARLIN *au marquis.*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

LE MARQUIS.

Voici ſa géniture.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE, CARLIN, VIRGINE.

LE MARQUIS.

APprochez, notre prude.

OLIMPE.

Je vous ai dit tantôt quelque choſe de rude,
Vous en êtes choqué ; mais, ſi vous étiez prêt
A recevoir l'excuſe.

LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît.
Tantôt, faute d'avoir oui de moi fleurettes,
Vous avez fait la folle, & c'eſt ce que vous êtes ;
Mais quand vous auriez eu l'accueil benin & doux,
Vous parlant d'épouſer, je me moquois de vous.

Outre qu'à droit, à gauche, & devant & derriere,
Votre race a l'honneur d'être fort roturiere;
Vous possédez encor très-personnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes sotte, vieille, impertinente, gueuse,
Sans esprit, sans talent, que celui de grondeuse;
Et le diable qui loge avecque les hiboux,
Voulant se marier, ne voudroit pas de vous.

[*à Virgine bas.*]

Ma comtesse.

VIRGINE *bas au marquis.*

J'entens.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en dise autant, je n'en ferai que rire.
On me connoît.

OLIMPE.

Autant! A vous le beau des beaux!

LE MARQUIS.

Afin de m'adoucir vous direz mots nouveaux;
Point de rapatriement, cela vaut fait, rupture.

VIRGINE *bas au marquis.*

Vite.

LE MARQUIS.

Pour déchirer, déployons l'écriture.
Allons, vieux roquentin, les armes à la main.

VIRGINE *prenant le billet du marquis qu'elle déchire.*

Donnez-moi, vous seriez d'ici jusqu'à demain.

LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME *déchirant son billet.*

Et voilà comme
Je fais état du tien, monsieur le gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colere vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aise, & faites du fracas.

[*à Olimpe.*]

Fort bien, il vous falloit des marquis ?

OLIMPE.

Je l'avoue.
J'ai, touchant votre hymen, mérité qu'on me joue.
Mais vous trouverez bon que fort modestement
Je vous fasse à mon tour un léger compliment,
Et ne vous cache plus que si prendre une femme
Est un dessein fixé que vous ayiez dans l'ame,
Vous êtes obligé par beaucoup de raisons
D'en aller chercher une aux petites maisons.
Vous avez le cerveau . . .

LE MARQUIS.

Tout doux, ma colombelle,
Je sais que je vous fais une injure mortelle,
Vous laisser encor fille est un tort des plus grands
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le temps.
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous choque,
Votre virginité vous presse & vous suffoque,
Demain je vous améne un galant achevé,
Joli, beau,

ANSELME.

J'ai sans vous un gendre tout trouvé,
Qu'on le fasse venir.

LE MARQUIS.

Ah ! Voyons donc ce gendre.
Trois jours après l'hymen c'est un homme à se pendre.
Et la chere Lucréce, elle n'est point ici ?
Je la cherchois des yeux.

OLIMPE.

Vous met-elle en souci ?
Virgine, promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine?

OLIMPE.

Pour monsieur le marquis avertis ma cousine.

LE MARQUIS *arrêtant Virgine.*

Elle l'avertira si je veux. Demeurez.
Vous vous faites servir ; ma foi, vous en aurez
Des valets qui plus hauts que vous de trois étages,
Quand vous commanderez se mettront à vos gages!

ANSELME.

Il est fort pour Virgine, & ne saurois souffrir...

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long discourir.
Bouche close aujourd'hui, compere.

ANSELME.

Elle est heureuse,
Et tandis que ma fille est sotte, vieille, gueuse,
C'est pour elle un sujet d'Orgueil...

LE MARQUIS.

Voilà le point;
Vous y touchez du doigt, & ne l'entendez point.
Laissez faire à l'orgueil, il vous promet miracle.

ANSELME.

Monsieur le chevalier n'y mettra pas d'obstacle.

SCENE IX.

ANSELME, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLIMPE, LUCRÉCE, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME *au chevalier.*

VEnez, on vous attend pour un ordre assez doux.
J'ai repris ma parole, & ma fille est à vous,
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

L'aurois-je pû prétendre?
Quel heur!

LE MARQUIS.

C'est mon cadet, bonjour, monsieur le gendre.
Je suis ravi du choix; quand je la régalois
De l'offre d'un amant, c'est lui dont je parlois.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zéle.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus d'elle,
Te voilà bien, cadet, tiens-y-toi.

ANSELME.

Je prétens
Que tous trois nous aurons sujet d'être contens,
Et qu'entre nous jamais ni discorde ni guerre...

LE MARQUIS *à Anselme.*

Et quand il la verra se débattre par terre,
Faire des cris, hurler, rira-t-il bien?

ANSELME.

De quoi?

LE MARQUIS.

De quoi? Le fin renard!

ANSELME.

C'est de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je sai ce qu'il faut qu'on lui cache.
Ils sont bien assortis, chacun d'eux a sa tache.
Mon cadet est sans bien, je vous l'ai déja dit,
Mais...

ANSELME.

Il aime la gloire; & cela me suffit.
Si quelque qualité peut en lui me déplaire,
Puisqu'il faut parler franc, c'est qu'il est votre frere.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, pour vous rendre content,
Je me défraternise, il en peut faire autant,
Laisser du nom Lorgnac la noblesse en arriere,
Et se faire appeller monsieur de l'Anselmiere.
La seigneurie est belle, & bien digne de vous,

[*a Lucréce.*]

Pere Anselme. Le pere & la fille sont foux.
Qu'en dites-vous, ma belle? Il vous faut, que je pense,
Pour les pouvoir souffrir, grand fond de patience?

LUCRÉCE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux?

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! Non, c'est bien assez de deux;
Et d'ailleurs j'ai pour vous...

LUCRÉCE.

J'en devine la cause.
On m'a dit que je dois vous être quelque chose,
Que vous épouserez la comtesse.

LE MARQUIS.

Comment?
Qui vous l'a dit?

LUCRÉCE.

Qu'importe, à quand l'hymen?

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vraiment,
La comtesse ! C'est bien mon amour qu'elle brigue.

LUCRÉCE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Demandez à notre vieux rodrigue
Si la plus misérable accepteroit mon cœur.

ANSELME.

Vous pensez vous railler ? Je plaindrois son malheur ;
Et, si j'en étois cru, quoique le bien nous tente,
Virgine que voilà qui n'est qu'une suivante,
Quand vous la voudriez....

LE MARQUIS.

Il est bon, sur ma foi ;
Virgine ! Le moyen qu'elle voulût de moi ?
Mon bel ange, parlez, que faut-il que j'en croie ?

VIRGINE.

Jugez-en.

SCENE X.

ANSELME, LE MARQUIS, ORONTE, OLIMPE, LUCRÉCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

Je vous viens faire part de ma joie,
Ma sœur est arrivée, enfin, selon mes vœux ;
Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE *au marquis.*

Je me cache un moment afin de le surprendre.

ANSELME *à Oronte.*

C'est d'elle pour l'hymen que le jour se doit prendre.

ORONTE *au chevalier.*

Pour surcroît d'allégresse on m'a là-bas appris
Ce que doit votre amour à monsieur le marquis.
S'il daignoit honorer ma sœur d'une visite,
Elle est civile, douce, & connoît son mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien, n'en soyez point jaloux;
Je l'ai vûe, & savois son retour avant vous.

ORONTE.

Vous l'avez vûe ?

LE MARQUIS.

Holà, qu'on appelle Virgine.
Que j'en vais voir ici qui feront grise mine!

VIRGINE *rentrant.*

On a besoin de moi, qu'est-ce ?

LE MARQUIS *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que ...

LE MARQUIS *à Oronte.*

Nous verrons qui de nous est le sot.
Motus.

CARLIN *au chevalier.*

Garre mon dos, ce n'est plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun se marie,
Si j'en faisois autant ?

ORONTE.

Virgine a de l'esprit.

ANSELME.

L'exemple tout d'un coup la met en appétit.

VIRGINE.

J'ai promis en secret, puis-je tenir parole ?

LE MARQUIS.

Vous allez voir à qui.

VIRGINE.

C'est la fin de mon rôle ;

Touche, Carlin.

CARLIN.

Mon tout, ma Virgine !

LE MARQUIS.

Maraud.

[*à Oronte.*]

Elle se divertit.

VIRGINE *au marquis.*

Je n'ai pas le cœur haut.

Si pourtant vous pouviez vouloir d'une suivante,

Je suis votre très-humble & très-tendre servante.

LE MARQUIS.

La suivante m'a plû, me plaît & me plaira.

ANSELME.

Quel est donc ce mystere?

LE MARQUIS.

Oronte le dira.

ORONTE *à Anselme.*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS *à Anselme.*

Il veut pousser la piéce,

La Virgine est sa sœur, madame la comtesse.

ORONTE.

Ma sœur ?

ANSELME.

Qui nous rendra raison de tout ceci ?

Depuis un an & plus Virgine sert ici,

Après l'avoir chassée, on vient de la reprendre ;

Et c'est une comtesse ! Y peut-on rien comprendre ?

LE MARQUIS.

Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

VIRGINE.

Je puis débrouiller ce cahos:
Si l'on veut m'écouter, j'aurai fait en deux mots.
Le marquis prétendant épouser ma maîtresse,
J'ai, pour l'en dégoûter, contrefait la comtesse;
Et par-là lui faisant pour moi tout oublier,
J'ai levé tout obstacle aux vœux du chevalier.

LE MARQUIS.

M'avoir fourbé!

VIRGINE.

J'ai tort, mais Carlin qui me gâte...

LE MARQUIS.

Ah! Coquin, tu mourras.

CARLIN.

Moi! Je n'ai point de hâte.

LE CHEVALIER.

Ce valet est à moi, point de bruit, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

D'un gibier de bourreau tu prens donc l'intérêt,
Cadet maudit? Et toi rieuse ridicule,
Épouse-le, j'en dois avaler la pillule;
C'en est fait, je vois bien qu'en pensant l'attraper,
Moi-même je me suis enfin laissé duper.
Pour un fat comme lui qui n'avoit pas la maille,
Cent mille écus sont beaux, il en fera gogaille;
Mais puisse-t-il se voir plus marqué sur le front
Que cent des mieux timbrés ensemble ne le sont,
Que le nombre d'enfans, vous rendant misérables,
Vous fasse chaque jour donner à tous les diables;
Puissiez-vous en seize ans en avoir trente-deux,
Tous borgnes, tous bossus, tous tortus, tous boiteux,
Si-tôt qu'ils seront grands, que chacun d'eux vous crache,
A toi sur la crinière, à toi sur la moustache;

Et pour l'achevement d'un malheur consommé,
Qu'ils soient haïs par tout comme je suis aimé.

SCENE DERNIERE.

ANSELME, ORONTE, OLIMPE, LUCRÈCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

Vous en voilà défaits.

VIRGINE.

Et tout par mon adresse,
Quel présent fera-t-on à la fausse comtesse ?
Il m'en faut un de nôce, & des plus beaux.

ANSELME.

Sui-nous,
C'est moi qui dois payer, & je répons pour tous.

FIN.

THÉODAT,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

AMALASONTE, reine des Gots.

THÉODAT, prince Got, favori d'Amalasonte.

ILDÉGONDE, princesse du sang d'Amalasonte.

HONORIC, prince Got, amant d'Ildégonde.

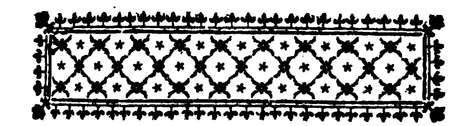
ATAULPHE, capitaine des gardes d'Amalasonte.

GÉPILDE, confidente d'Amalasonte.

VALMIRE, confidente d'Ildégonde.

LUTHAR, confidente de Théodat.

THÉODAT,



THÉODAT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THÉODAT, EUTHAR.

EUTHAR.



Du trouble où je vous vois, Seigneur, que puis-je croire ?
Il n'eſt rien dont l'éclat ne céde à votre gloire,
Votre ſort eſt égal au ſort des plus grands rois.
Tout l'empire des Gots aime à ſuivre vos loix;
Et, quoiqu'Amalaſonte ait le titre de reine,
Pour vous ſa confiance eſt ſi forte & ſi pleine,
Que, vous laiſſant agir pour tous droits réſervés,
C'eſt ſon nom qui paroît lorſque vous réſolvez.
Il ſemble cependant que votre ame inquiéte
De tout ce grand pouvoir ne ſoit pas ſatisfaite,

Que la fortune avare ait trop peu fait pour vous ?

THÉODAT.

Elle répand ſur moi ce qu'elle a de plus doux,
Je m'en plaindrois à tort, quelque faveur nouvelle
Affermit chaque jour ce que j'ai reçû d'elle ;
Mon deſtin, tu le vois, n'a rien que d'éclatant,
Mais, pour ſe croire heureux, il faut être content.
Non que je ne le ſois du côté de la gloire,
J'ai toujours ſur mes pas vû marcher la victoire ;
Et ſi l'ambition pouvoit m'inquiéter,
J'obtiens plus que jamais je n'oſai ſouhaiter.
Depuis que j'ai donné tous mes ſoins à la reine ;
C'eſt peu de partager la grandeur ſouveraine,
Sa bonté va ſi loin, qu'elle me laiſſe voir
Que je puis écouter un téméraire eſpoir,
Et que pour voir bientôt ma tête couronnée,
Je n'ai qu'à m'enhardir, & parler d'hyménée.
Voi par-là ſi mon ſort doit faire des jaloux.

EUTHAR.

La reine vous eſtime, & fera tout pour vous,
Son cœur à votre amour ne cherche qu'à ſe rendre.

THÉODAT.

Je n'en ſçaurois douter, ſi je la veux entendre,
Elle n'en dit que trop, mais, plus que ſes diſcours ;
C'eſt de quoi ſes regards m'inſtruiſent tous les jours.
Tant d'ardeur y paroît, que ſouvent je me blâme
De n'aller pas aſſez au-devant de ſa flamme,
Et de chercher toujours à me faire un ſecret
D'un amour que je vois qu'elle étouffe à regret.

EUTHAR.

Je ne conçois pas bien quel ſcrupule vous gêne,
Quand vous n'oſez répondre aux faveurs de la reine.
Si parmi ſes ſujets elle prend un époux,
Son choix peut-il, Seigneur, mieux tomber que ſur vous ?

De mille exploits fameux le superbe avantage
Du peuple & des soldats vous attire l'hommage.
Déja de roi par tout vous avez le pouvoir,
Ce grand nom vient s'offrir, il faut le recevoir.
Il est doux, il est beau de porter la couronne,
La refuserez-vous, quand l'amour vous la donne?
Vouloir que cet amour s'explique jusqu'au bout,
C'est outrager la reine à qui vous devez tout.

THÉODAT.

La reine a des bontés dont je ne suis point digne,
Pour elle quelquefois ma gloire s'en indigne,
Je m'en hai; mais enfin je pourrai tant sur moi,
Que je mériterai les biens que j'en reçoi.
Un peu d'effort me rend la victoire certaine.

EUTHAR.

C'est à vous d'y penser, vous connoissez la reine;
Sur le plus foible outrage elle croit que son rang
L'autorise à venger sa gloire par le sang;
Et lorsque votre espoir sur ses bontés se fonde,
Je craindrois...

THÉODAT.

Honoric voit souvent Ildegonde,
Crois-tu qu'il réussisse, & qu'il en soit aimé?

EUTHAR.

J'ignore entr'eux, Seigneur, quel amour s'est formé;
Il lui rend quelques soins; mais, quoi qu'il en puisse être,
Si son feu vous déplait, vous en êtes le maître.
Par l'hymen de la reine il vous aura pour roi,
Et la princesse en vain...

THÉODAT.

Moi, la contraindre, moi?
Non, Euthar, elle peut, sans que j'y mette obstacle,
Ordonner de son cœur, le temps fait ce miracle.
Autrefois, je l'avoue, il m'eût été fâcheux
Qu'un rival eût ainsi triomphé de mes feux,

J'aurois péri plutôt que d'en souffrir l'injure ;
Mais enfin aujourd'hui je le vois sans murmure,
Et ce qui de ma foi va devenir le prix,
Me doit trop consoler de ses honteux mépris.
S'il t'en souvient, Euthar, qu'ils ont eu d'injustice !

EUTHAR.

Ildégonde, sans doute, a cru trop son caprice,
Et ce tendre respect qui soutenoit vos vœux,
Méritoit auprès d'elle un succès plus heureux.

THÉODAT.

Encor, si dans le temps que mon ame charmée
Lui marquoit tant d'amour, Honoric l'eût aimée ;
J'aurois de ses refus imputé la rigueur
Au pouvoir que sa flamme auroit eu sur son cœur ;
Et si dans mes refus je me fusse plaint d'elle,
C'eût été seulement de la voir trop fidéle.
Mais, Euthar, n'aimer rien, & par haine pour moi
Se faire une vertu de dédaigner ma foi !
C'est, quand je l'examine, un si cruel outrage...

EUTHAR.

L'espérance du trône est un grand avantage.
Régnez, dans ce haut rang il vous sera bien doux
De punir les mépris qu'Ildégonde eut pour vous.

THÉODAT.

Oui, sans me souvenir de l'avoir adorée,
Quand la reine avec moi se sera déclarée,
J'irai pour le braver, d'un air impérieux,
Étaler aussi-tôt cette gloire à ses yeux.
Je serai le premier à lui faire connoître
Que qui fut son esclave, est devenu son maître ;
Et plus elle me hait, plus mon heureux destin
Mêlera d'amertume à son jaloux chagrin.
Cent reproches sanglans pour confondre l'ingrate...
Quel triomphe !

EUTHAR.

L'image en est douce, & vous flatte,

Mais, quelque fier courroux qu'on pense mettre au jour,
Les reproches souvent sont des restes d'amour.
Qui se plaint, s'adoucit, & voudroit des excuses.

THÉODAT.

Je l'aimerois encor ! Non, Euthar, tu t'abuses.
Je ne le céle point, avant que sa fierté
M'eût fait de l'inconstance une nécessité,
Tout l'amour que jamais un cœur tendre & fidéle
Prit pour un bel objet, je l'avois pris pour elle.
J'avois beau de ses feux sentir trop le pouvoir,
Point de plaisir pour moi que celui de la voir.
La gloire de ses fers me sembloit sans seconde;
Et si l'on m'eût offert tous les trônes du monde,
Pour obtenir de moi de ne l'adorer pas,
Tous les trônes du monde auroient manqué d'appas.
Je te dirai bien plus, admire ma foiblesse,
Quand m'attachant à fuir cette fiere princesse,
Mon respect pour la reine étala tant d'ardeur,
Le desir de régner ne toucha point mon cœur.
Je voulois seulement qu'un peu de jalousie
Tînt d'un dépit secret Ildégonde saisie,
Et que la peur d'un choix que ma flamme craignoit,
Lui fît voir un peu mieux ce qu'elle dédaignoit.
Quel fruit ai-je tiré de ce triste artifice ?
L'ingrate a joint pour moi l'outrage à l'injustice;
Et, loin de s'offenser que j'aie éteint mes feux,
Honoric parle, s'offre, elle accepte ses vœux.

EUTHAR.

C'est ce qui doit, Seigneur, après son arrogance,
Vous obliger pour elle à plus d'indifférence.
Honoric, Trasimond, tout choix vous est égal.

THÉODAT.

Mais, Euthar, c'est toujours me donner un rival.
Au moins, si ce mépris qui me fut si sensible
Laissoit à d'autres feux son cœur inaccessible,

Pour m'en cacher l'affront, je pourrois présumer
Que le ciel l'auroit fait incapable d'aimer.
Mais Honoric...

EUTHAR.

Seigneur, je croirai, pour vous plaire,
Que vous conserverez toute votre colere;
Mais tant de mouvemens l'un à l'autre opposés,
Ne marquent pas encor que vos fers soient brisés.
Dans ce trouble d'une ame inquiéte, incertaine,
Comment vous assurer de l'amour de la reine?
Vous pourrez-vous contraindre à mériter son choix?

THÉODAT.

Il faut te l'avouer; j'en tremble quelquefois;
Et s'il falloit si-tôt disposer de moi-même,
Je pourrois à ce prix haïr le diadême.
C'est par-là que je feins de n'oser m'appliquer
Ce que la reine cherche à me faire expliquer.
Ma raison sur mes sens reprendra son empire;
Et le temps qui peut tout...

EUTHAR.

Seigneur, je me retire.
Quoi que peut-être ici je fusse peu suspect,
La reine qui paroît m'oblige à ce respect.

SCENE II.

AMALASONTE, THÉODAT, GÉPILDE.

AMALASONTE.

ENfin Justinian n'a pû voir sans allarmes
L'effroi qu'ont pris les siens du succès de nos armes;
Et puisqu'il fait retraite après tant de combats,
Ce superbe empereur redoute votre bras.

Bélisaire, dit-on, éloigné de nos terres,
Par son ordre a déja commencé d'autres guerres;
Et nos peuples charmés de l'espoir de la paix,
Font pour votre bonheur les plus ardens souhaits.
Leur amour va pour vous jusqu'à l'idolâtrie,
Ils vous nomment tout haut le dieu de la patrie;
Mais quand chacun vous doit son repos le plus doux,
Savez-vous, Théodat, que je me plains de vous?

THÉODAT.

De moi, Madame? En quoi, pour vous être fidéle,
Aurois-je pû manquer & d'ardeur & de zéle?
Pour soutenir par tout l'honneur de votre rang,
S'il a fallu combattre, ai-je épargné mon sang?
M'a-t-on vû reculer? Ou d'une ame contrainte
Chercher dans le péril...

AMALASONTE.

Ce n'est pas là ma plainte.
Votre sang est d'un prix à qui tout doit céder;
Et c'est me servir mal que de le hazarder.
Mais, quand l'empressement de ma reconnoissance
N'a mis de vous à moi qu'un degré de distance,
Que d'honneurs en honneurs je vous ai fait monter
Presqu'au rang le plus haut qui pouvoit vous flatter,
Comme l'ingratitude est un défaut extrême,
Etes-vous envers moi satisfait de vous même,
Et vous croyez-vous être assez bien acquitté
De tout ce que de vous mes soins ont mérité?

THÉODAT.

Par quel aveuglement pourrois-je le prétendre?
Quoi que jamais pour vous ma foi puisse entreprendre;
Vos bienfaits sur ma vie ont jetté tant d'éclat,
Qu'il faudra, malgré moi, que je demeure ingrat.
J'en rougis en secret, & le vois avec peine;
Mais, Madame, que peut un sujet pour sa reine,
Il doit tout ce qu'il fait, & par-là ne fait rien.

AMALASONTE.

Qui cherche à s'acquitter en trouve le moyen?
Et quoi que les sujets des souverains reçoivent,
Il ne faut que le cœur pour payer ce qu'ils doivent.

THÉODAT.

Ah! si le cœur suffit dans ce que je vous doi,
Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi.
Avec toute l'ardeur dont le mien est capable,
Je sers & veux servir une reine adorable;
Pour prix du sort pompeux que vos bontés m'ont fait,
Qu'attendiez-vous de plus qu'un zéle si parfait?
Qu'un zéle à qui pour vous rien ne sauroit suffire?

AMALASONTE.

Je suis fiere, gardez de me le faire dire.
Si j'avois expliqué ce qui m'a fait agir,
Vous vous repentiriez de m'avoir fait rougir.
J'en fais gloire, on le sait, je hai les injustices.
Ainsi vos grands exploits, vos importans services,
Sur ce qui vous est dû m'ont trop ouvert les yeux,
Pour ne vous faire pas un destin glorieux.
Mais lorsque mes faveurs justement attendues
Avec profusion sur vous sont répandues,
Théodat pense-t-il qu'au rang où je le mets,
Sur son mérite seul je régle mes bienfaits?

THÉODAT.

Moi, Madame, j'aurois un orgueil si coupable?
Jugez mieux de mon cœur, il n'en est point capable.
Tous ces biens, ces honneurs l'un à l'autre ajoutés,
Je sai que je les dois à vos seules bontés.
D'un si brillant destin m'accordant l'avantage,
Vous avez voulu faire admirer votre ouvrage,
Et par l'éclat du rang que Théodat obtient,
Apprendre à révérer la main qui le soutient.
C'est tout ce que j'en dois, tout ce que j'en veux
croire;
Quelle autre cause eût pû m'attirer tant de gloire,

Vous faire à mes conseils confier vos états ?

AMALASONTE.

Puisque vous l'ignorez, elle ne vous plaît pas.
Tout autre pénétrant le chagrin qui m'emporte,
Auroit déja connu ... J'en dis trop, mais n'importe.
Ma raison, malgré moi, commence à se troubler,
Si ma gloire s'en plaint, c'est à vous de trembler.
Je vous l'ai déja dit, vous avez dû prétendre
Tout l'éclat que sur vous j'ai tâché de répandre ;
Mais, quoique bien souvent il soit de l'équité
D'aller jusqu'à l'excès pour qui l'a mérité,
Il est des mouvemens où le cœur se dispense,
Plus obligeans, plus doux que la reconnoissance,
Des mouvemens dont rien ne borne le pouvoir,
Qui donnent sans réserve, & je les puis avoir.
Ce sont eux que tout autre ...

THÉODAT.

Ah ! J'en connois, Madame,
Que je voudrois oser découvrir dans votre ame ;
Mais, prêt à les chercher, je m'arrête, & je crains,
Mon respect qui s'étonne ...

AMALASONTE.

Et c'est dont je me plains.
Oui, je prens pour affront ce respect trop timide,
Qui balance à vous faire une gloire solide,
Et n'ose à mes bontés prêter assez de foi,
Pour voir que je vous ai rendu digne de moi.
Ah ! Ne me dites point qu'il craint de me déplaire ;
S'il cherche les motifs de ce qu'il m'a plû faire.
Non, non, quiconque aspire au bonheur d'être aimé,
Quel que soit son respect, n'en est point allarmé.
Il le ménage, en croit l'intérêt de sa flamme ;
Mais la fiere Ildégonde a trop touché votre ame,
Le temps pour vous guérir est un foible secours,
Et, malgré ses mépris, vous l'adorez toujours.

THÉODAT.

Ah ! Ne le pensez point. D'abord, je le confesse,
Je sentis quelque peine à vaincre ma foiblesse,
A ses indignes fers mon cœur accoutumé
N'oublioit qu'à regret ce qui l'avoit charmé,
Mais j'ai de cette honte enfin sauvé ma gloire ;
Et son nom est si bien sorti de ma mémoire,
Que depuis que j'ai fait serment de l'en bannir,
Honoric seul aimé m'en a fait souvenir.
Non que je porte envie au bonheur qu'il espere,
Mais il est outrageant qu'elle me le préfere,
Et montre par ce choix qu'elle fait vanité
De m'avoir jugé seul digne de sa fierté.

AMALASONTE.

L'éclat en fut injuste, & je l'en ai blâmée ;
Mais, puisque cet amour vous tient l'ame allarmée,
Pour venger votre gloire, allez, je vous promets
Qu'Honoric, quoiqu'aimé, ne l'obtiendra jamais.

THÉODAT.

Non, Madame, il ne faut repousser cette offense
Que par le froid mépris qui suit l'indifférence.
L'obstacle qu'à son feu vous auriez apporté,
S'imputant à ma haine, enfleroit sa fierté.
Consentez-y, de grace, &, dès aujourd'hui même,
Résolvant son hymen, donnez-lui ce qu'elle aime.
Confus d'un sentiment écouté malgré moi,
Par ce prompt désaveu j'en veux purger ma foi,
Et jurer mille fois à mon auguste reine,
Qu'adorant ses bontés, je m'en sens l'ame pleine,
Que pour les mériter il n'est ni vœux ni soins...

AMALASONTE.

Le cœur contre soi-même a de secrets témoins,
Vous les consulterez, & me ferez connoître
De quels devoirs pour moi vous pourrez être maître.
Un hommage contraint n'est point ce que je veux,
Mais, quelque liberté que je laisse à vos vœux,

Songez que dans le rang où le ciel m'a placée,
M'expliquant avec vous, je me suis abaissée,
Et qu'il est dangereux, quand j'ai fait ce faux pas,
D'embarrasser ma gloire, & n'en profiter pas.
Laissez-moi seule.

SCENE II.

AMALASONTE, GÉPILDE.

GÉPILDE.

Enfin, vous le voyez, Madame;
Mieux que vous ne pensiez j'avois lû dans son ame,
Et vous avois bien dit que ses vœux les plus doux
N'aspiroient qu'à pouvoir se déclarer pour vous.
Que de charme pour lui dans ce surcroît de gloire!

AMALASONTE.

Il m'aime! Ah, comme toi, que ne le puis-je croire!
La peur d'être exposée aux plus mortels ennuis,
Ne me jetteroit pas dans le trouble où je suis.

GÉPILDE.

Un pur zéle pour vous est tout ce qu'il écoute,
Et vous voulez douter que son cœur...

AMALASONTE.

Oui, j'en doute;
En vain ma passion cherche à me décevoir,
Gépilde, j'ai vû plus que je ne voulois voir.
Je sai que Théodat accepte ma couronne,
Mais ce n'est point son cœur qui s'offre, qui se donne;
C'est moi qui le mendie, & dont l'abaissement,
Peut-être malgré lui, me l'acquiert pour amant.

GÉPILDE.

Blâmez-en votre rang dont l'orgueil tyrannique
Empêche qu'en aimant un ſujet ne s'explique,
Et qui, par ſon éclat, lui rendant tout ſuſpect,
Dès qu'il cherche à parler l'immole à ſon reſpect.

AMALASONTE.

Ah, le reſpect n'eſt point un tyran ſi ſévere!
Ou, ſi l'on en reçoit quelque ordre de ſe taire,
On l'obſerve d'un air ſi chagrin, ſi contraint,
Qu'en montrant ce qu'on ſouffre, on fait voir ce qu'on craint.
La raiſon par l'amour eſt bientôt affoiblie,
Auprès de ce qu'on aime, on s'égare, on s'oublie,
Au défaut de la bouche une tendre langueur
Fait lire dans les yeux le déſordre du cœur;
Et l'on ne peut penſer, quand un beau feu l'anime,
Qu'un ſoupir indiſcret paſſe pour un grand crime;
Mais jamais juſques-là Théodat n'eſt venu.
Point d'oubli, point de trouble, il s'eſt toujours connu.
J'avois beau l'enhardir ſur le feu qui me touche,
Tout ſe taiſoit en lui, le cœur, les yeux, la bouche,
Comme ſi mes bontés euſſent peu mérité
Qu'il daignât ſe permettre une témérité;
Et tâcher, en perçant le ſecret de mon ame,
De m'épargner l'affront de prévenir ſa flamme;
Même en la prévenant, quelle honte pour moi,
Et juſqu'où j'ai trahi l'orgueil que je me doi!
N'as-tu pas remarqué qu'il n'a voulu m'entendre
Que quand je l'ai contraint à ne s'en plus défendre,
Que s'il eût pû le faire, il auroit cru plus tard?
Ah! Pour les vrais amans il ne faut qu'un regard.
A voir quand il s'échappe attachés ſans relâche,
Ils arrachent du cœur ce que ce cœur leur cache,
Et, pour y pénétrer, prennent avidement
Les plus foibles clartés du moindre égarement.

Mais enfin, c'en est fait, je ne puis m'en dédire,
J'ai parlé, l'ingrat sait que pour lui je soupire.
Voi par-là quels malheurs j'aurai su m'attirer,
Si je voi qu'à ma honte il m'aît fait déclarer.
Je l'aime, & plus l'amour que j'ai trop osé croire
M'a fait en sa faveur relâcher de ma gloire,
Plus de moi contre lui, s'il me la faut venger,
Cette gloire offensée aura lieu d'exiger.
Où l'outrage demande une juste colere;
La rigueur à punir est toujours nécessaire;
J'en ai donné l'exemple, & l'honneur de mon rang,
D'abord que j'ai régné, m'a coûté quelque sang.
Theudis s'en plaint encor, Trasimond en murmure;
Et Théodat sait trop que sensible à l'injure...

GÉPILDE.

Mais, Madame, sur quoi soupçonner Théodat
De pouvoir se résoudre à devenir ingrat?
Autrefois Ildégonde eut sur lui quelque empire,
Mais, depuis que vers vous un plus beau feu l'attire,
N'a-t-il pas hautement en cessant de la voir,
Désavoué par tout cet injuste pouvoir?
Il fait plus; Honoric a de l'amour pour elle,
Et loin qu'en l'apprenant le sien se renouvelle,
Qu'il tâche d'empêcher son rival d'être heureux;
Il vous porte lui-même à couronner ses vœux.
Pour vous marquer sa foi que pouvoit-il plus faire?

AMALASONTE.

L'indifférence est forte, & n'a pû me déplaire;
Elle offre quelque calme à mon espoir flotant;
Je le voi, mais enfin, mon cœur n'est point content,
Un je ne sai quel trouble incessamment l'agite,
Ma raison qui s'allarme en demeure interdite.
Revoyons Théodat, &, dès ce même jour,
Sachons s'il faut éteindre, ou croire mon amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ILDÉGONDE, VALMIRE.

VALMIRE.

Ce pouvoir absolu que la reine lui donne,
Permet peu de douter qu'elle ne le couronne ;
Et que bien-tôt sa main, pour honorer sa foi,
N'ajoute à ce qu'il est le grand titre de roi.
Chacun pour Théodat rempli d'impatience,
Par des vœux pleins de zéle en prévient l'espérance ;
Il est aimé du peuple, & tous, à haute voix,
Semblent briguer pour lui la gloire de ce choix.

ILDÉGONDE.

Théodat est heureux d'avoir tant de suffrages.

VALMIRE.

La valeur confirmée a de grands avantages ;
Et le trône n'est pas un prix trop haut pour lui ;
Quand relevant sa chûte, il s'en trouve l'appui.

ILDÉGONDE.

Et sur ce grand hymen dont chacun est en peine ;
Dit-on que Théodat ait fort pressé la reine ?
Qu'il trouve en sa beauté de si puissans appas ?

VALMIRE.

Il lui rend trop de soins pour ne le croire pas.

ILDÉGONDE.

Il en est donc charmé ?

VALMIRE.

Du moins il le doit être.
Mais quelle inquiétude en faites-vous paroître ?

Croyez-vous qu'à la reine un tel choix soit honteux ?

ILDÉGONDE.

Pourquoi ? N'est-elle pas maîtresse de ses vœux ?

VALMIRE.

Il semble cependant que votre cœur soupire ?
Apprenez-m'en la cause.

ILDÉGONDE.

Et comment te la dire ;
Puisque loin qu'avec toi j'ose me déclarer,
Moi-même, s'il se peut, je la veux ignorer ?

VALMIRE.

Quoique vous vous taisiez, je voi ce qui vous gêne.
Jamais pour Théodat vous n'avez eu que haine ;
Et cette aversion vous fait voir à regret
L'éclat brillant du rang où ce grand choix le met.

ILDÉGONDE.

Un pareil sentiment te paroît condamnable ?
Plût au ciel cependant que j'en fusse capable !
Je sentirois bien moins la rigueur de ce choix,
Si je le haïssois autant que tu le crois.

VALMIRE.

Du moins c'est par mépris que d'une ame jalouse
Vous voyez aujourd'hui que la reine l'épouse,
Puisque de son amour la plus soumise ardeur
N'eut jamais le pouvoir de toucher votre cœur.

ILDÉGONDE.

Si dans ses vœux offerts la fierté qui me dompte... ?
Mais comment me résoudre à t'expliquer ma honte ?
Et que penseras-tu, si l'ennui qui m'abat
Vient, de me voir réduite à céder Théodat ?

VALMIRE.

Théodat vous plairoit, lui, qui sous votre empire
S'est vû cent & cent fois...

ILDÉGONDE.

Etonne-t-en, Valmire.

Quoi qu'ait ce changement d'incroyable pour toi,
Tu n'en feras jamais si surprise que moi.
Je suis née en un rang où l'orgueil qui m'anime
Peut-être en le réglant eût été légitime ;
Mais, à ses seuls conseils voulant avoir égard,
Je l'ai porté trop loin, & le connois trop tard.
Aux dépens de mon cœur c'est lui qui me fit croire
Que je me devois toute au souci de la gloire,
Et que de tous les maux qui pouvoient m'allarmer,
Rien n'étoit plus à fuir que la honte d'aimer.
Il me la dépeignoit avec toute l'adresse
Qui peut y faire voir une indigne foiblesse ;
Un mol amusement dont les lâches appas
N'étoient flatteurs & doux que pour les esprits bas ;
Et dans ces mouvemens qui possédoient mon ame,
Théodat vint s'offrir, je dédaignai sa flamme ;
Non que je visse en lui rien qui pût mériter
L'injurieux dédain qui le fit rejetter,
Je suivois seulement la fierté naturelle
Qui me montrant la gloire, immoloit tout pour elle ;
Et tout autre venant se livrer à mes fers,
Eût reçu même prix des vœux qu'il m'eût offerts.
Théodat se lassa de cette humeur altiere,
Il cessa de me voir, je n'en fus pas moins fiere ;
D'aucun chagrin par-là n'ayant l'esprit frappé,
Je crus voir sans regret qu'il m'étoit échappé ;
Mais, quand je m'apperçus qu'ayant brisé ma chaîne,
Ce fugitif portoit tous ses vœux à la reine,
J'eus beau, pour étouffer le dépit que j'en eus,
Consulter cet orgueil qui ne me parloit plus.
Mon cœur ne put d'abord renoncer au murmure,
C'est là qu'étoit le mal, je sentis la blessure ;
Et soit que d'un amant à me quitter trop prompt,
L'inconstance eût pour moi l'image d'un affront,
Soit qu'en mon cœur l'amour ayant osé paroître,
Voulût pour se venger agir alors en maître,

Ce cœur pour Théodat que la reine m'ôtoit ;
Devint, dès ce moment, tout autre qu'il n'étoit ;
Et si pour n'en donner aucune connoissance,
D'un paisible dehors j'affectai l'apparence,
De cent troubles secrets le dedans combattu.
Me fit payer bien cher cette fausse vertu.

VALMIRE.

Théodat eut pour vous l'ame d'amour si pleine . . .

ILDÉGONDE.

Mais cependant tu vois qu'il brûle pour la reine,
Ma douleur s'en réveille, & je n'y puis penser
Sans voir combien ma gloire a lieu de s'offenser ;
Et me faire aussi-tôt, en songeant qu'il me quitte,
Un reproche honteux de mon peu de mérite.
S'il l'eût vû tel, hélas ! que l'a cru ma fierté,
Le dépit contre moi ne l'eût point révolté,
Il eût cru son amour plutôt que sa colere.

VALMIRE.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Il ne pouvoit vous plaire.

ILDÉGONDE.

Que l'ardeur de ses soins combattît mes froideurs,
Qu'il souffrît, ou du moins qu'il n'aimât point ailleurs ;
Son cœur pour d'autres yeux devoit être invincible.

VALMIRE.

Mais vous seriez toujours demeurée insensible.

ILDÉGONDE.

Je l'avoue, &, sans doute, encore même aujourd'hui
S'il n'avoit rien aimé, je la serois pour lui ;
Ce n'est que le chagrin de cette préférence
Qui m'inspire un amour dont mon orgueil s'offense.
Ah ! Si tu connoissois à quels sensibles coups
Nous expose un amant révolté malgré nous,
Et ce que fait souffrir la disgrace fatale
De voir passer son bien aux mains d'une rivale !

VALMIRE.

Si ce ſupplice eſt tel, je l'aurois prévenu,
Le cœur de Théodat vous étoit trop connu ;
Et lorſque par ſes ſoins redoublés pour la reine
Il vous fit ſoupçonner cet amour qui vous gêne,
Vos regards adoucis n'auroient pas eu d'abord,
Pour vous le ramener beſoin de grand effort.

ILDÉGONDE.

Moi, pour tout le repos qu'il faudra qu'il m'en coûte ;
J'aurois de mon orgueil laiſſé le moindre doute ;
A cet abaiſſement j'aurois pû me forcer ?
Ah ! Tu me connois mal, ſi tu l'as pû penſer.
Je perds en Théodat l'objet de mon eſtime,
Ma gloire l'a voulu, j'en ferai la victime ;
Et je m'immolerai d'un cœur ferme & conſtant
A tout ce que de moi ſon injuſtice attend.

VALMIRE.

Quoi que vous réſolviez, ſi négligeant la reine ;
Théodat vous preſſoit . . .

ILDÉGONDE.

Il y perdoit ſa peine ;
Je l'aime, je le ſens ; mais, malgré cet amour ;
Pour peu qu'à me venger je puiſſe trouver jour,
Il m'a manqué de foi, je lui ferois connoître . . .
Mais pourquoi me flatter de ce qui ne peut être ?
Puiſqu'à l'aimer la reine a voulu l'engager,
C'eſt un mal ſans reméde, il n'y faut plus ſonger.

VALMIRE.

Je vous plains des malheurs qu'un ſcrupule vous cauſe ;
Mais ce qui me ſurprend plus que toute autre choſe,
C'eſt qu'aimant Théodat, vous puiſſiez endurer
Qu'Honoric pour ſa flamme oſe tout eſpérer.
Pourquoi ſi hautement permettre qu'il vous aime ?

ILDÉGONDE.

Par gloire, par chagrin, par haine pour moi-même,

L'amour, de ma fierté n'a pû rien obtenir;
J'ai voulu par ce choix le venger, me punir,
Ou plutôt j'ai voulu qu'en me le voyant faire,
Théodat outragé fît agir sa colere,
Qu'il me vît, se plaignît, & par son désespoir
Me marquât sur son ame un reste de pouvoir.
Eût-il jamais été gloire plus achevée?
La secrette douceur de n'être point bravée,
De jouir de sa peine, & pouvoir insulter
Aux ennuis d'un amant qui m'auroit pû quitter,
D'un plaisir si sensible eût chatouillé mon ame,
Que d'Honoric alors récompensant la flamme,
Fiere de mes dédains soutenus jusqu'au bout,
Quoi que j'eusse immolé, j'aurois cru gagner tout.
Mais avec Honoric j'ai beau m'être engagée,
Ce supplice est perdu, je ne suis point vengée;
Et d'un amant fâcheux l'importun embarras...

VALMIRE.

Madame, je le voi, ne vous emportez pas.

SCENE II.

ILDEGONDE, HONORIC, VALMIRE.

HONORIC.

ENfin de Théodat la gloire est assurée,
La reine en sa faveur s'est tout haut déclarée,
Madame; & déja même on parle d'ordonner
La pompe de l'hymen qui le doit couronner.
Elle l'avoit mandé sur quelque incertitude
Qui sembloit lui causer un peu d'inquiétude;
Et l'heureux Théodat a si bien répondu
A ce que de sa flamme elle avoit attendu,

Qu'elle s'est résolue à faire enfin connoître
Que son choix à l'état le destine pour maître;
Toute la cour s'empresse à l'en féliciter.

ILDÉGONDE.

L'éclat d'une couronne a de quoi le flatter;
Sa joie est grande à voir le glorieux partage...

HONORIC.

L'amour qui le charmoit acheve son ouvrage;
Et vous pouvez juger quels doux ravissemens
Ont suivi son transport dans ces premiers momens.
Mais, quand je le voi prêt à pouvoir toute chose,
Permettez qu'à vos yeux mon scrupule s'expose.
Théodat autrefois eut de l'amour pour vous,
Du bonheur de ma flamme il peut être jaloux;
Et, lorsqu'il sera roi, j'ai peur qu'il se souvienne
Qu'un dédain trop cruel fut le prix de la sienne.
Avant qu'il ait ce titre, accordez à mon feu
L'entiere liberté d'en obtenir l'aveu.
La reine à cet amour n'a point été contraire;
Et je puis me flatter du bonheur que j'espére,
Si tandis qu'elle seule encor donne des loix,
J'engage ses bontés à suivre votre choix.
Balancez-vous, Madame, & ce parfait hommage
Dont mes soins à vous plaire ont cherché l'avantage,
N'a-t-il pû mériter que pour prix de ma foi
J'ose...

ILDÉGONDE.

Oui, voyez la reine, & répondez de moi.

HONORIC.

Ah! Puisque votre flamme est propice à la mienne...

ILDÉGONDE.

Prévenez Théodat, de peur qu'il vous prévienne.
Allez, si mon hymen est un bonheur si doux,
Le temps doit être cher à qui craint comme vous.

SCENE III.

ILDÉGONDE, VALMIRE.

VALMIRE.

QU'avez-vous dit, Madame, & par quelle injustice,
Faire de votre cœur un si dur sacrifice ?

ILDÉGONDE.

Il est dur, je l'avoue, & promettant ma main,
Ce n'est pas sans trembler que j'en prens le dessein ;
Mais lorsque je vois tout à craindre pour ma gloire,
Valmire, je me dois cette grande victoire.
Le destin l'a voulu, Théodat est heureux,
Son feu récompensé m'est un objet affreux,
J'en sens des mouvemens de haine, de colere ;
Et voudrois me venger, si je le pouvois faire ;
Mais, quand de son bonheur je vois venir le jour,
M'en fâcher, le haïr, c'est avoir de l'amour ;
Et si ce Théodat qu'on me donne pour maître,
M'étoit indifférent autant qu'il devroit l'être,
Avec plus de repos je verrois aujourd'hui
Ce qu'une reine amante a résolu pour lui.
Je l'aime donc, Valmire, & ce m'est une honte
Qui ne peut s'effacer par une ardeur trop prompte.
Cet amour qui me livre au trouble où je me voi,
Mon cœur se le permet, parce qu'il est à moi ;
Et je veux que ce cœur, afin qu'il se l'arrache,
Aux seuls vœux d'Honoric par le devoir s'attache ;
Ne balançons donc point ce que j'ai projetté.
Mettons en l'épousant ma gloire en sûreté.
Si ce tendre penchant qui peut tout sur son ame
N'a point de part aux nœuds qui me rendront sa femme,

Un cœur, qui pour la gloire a toujours combattu,
N'a pas besoin d'amour, ayant de la vertu.
Mais de ce que je voi que faut-il que je pense ?
Est-ce pour me braver que Théodat s'avance ?
Lui, me chercher ! Valmire, éloignons-nous d'ici.

SCENE IV.

THÉODAT, ILDÉGONDE, VALMIRE.

THÉODAT.
Quoi, Madame, il vous plaît de m'éviter ainsi ?
ILDÉGONDE.
M'étant si rarement forcée à vous entendre,
Ma retraite n'a rien qui doive vous surprendre.
THÉODAT.
Hé, madame, de grace, un peu moins de fierté.
Sans trahir vos mépris je puis être écouté,
Je n'en viens point blâmer l'injurieuse audace,
Au contraire je viens pour vous en rendre grace ;
Ils m'ont fait un destin si grand, si beau, si doux,
Que je n'ai plus sujet de me plaindre de vous.
ILDÉGONDE.
J'apprens avec plaisir cette haute fortune,
Puisqu'elle me défait d'une plainte importune.
THÉODAT.
C'est un malheur qu'en vain j'ai voulu détourner ;
Mon feu n'a jamais fait que vous importuner,
J'ai souffert, j'ai langui, sans qu'un si long supplice,
Ait de vos duretés arrêté l'injustice.
Une autre, sans regret, n'auroit pû m'immoler ;
Vous en avez fait gloire, il faut s'en consoler.
Au moins, ce qui me doit rendre l'ame un peu vaine,
Vos rebus ne sont pas indigne d'une reine ;

Et je puis effacer en recevant sa main,
La honte des soupirs que j'ai poussés en vain.

ILDÉGONDE.

Les voyant rejettés, il vous étoit facile
De ne leur pas souffrir un éclat inutile.

THÉODAT.

J'avois de la foiblesse, il faut le confesser.

ILDÉGONDE.

Qui l'a si bien connu, pouvoit y renoncer.

THÉODAT.

J'eus tort, & vos dédains ont trop terni ma gloire.

ILDÉGONDE.

Ils s'expliquoient assez, vous n'aviez qu'à les croire.

THÉODAT.

L'outrage est réparé par tant d'heureux effets...

ILDÉGONDE.

Il suffit que tous deux nous soyions satisfaits.

THÉODAT.

J'ai tout sujet de l'être, une reine qui m'aime,
Joint au don de son cœur celui du diadême.
Pourtant, pourtant, Madame, il n'a tenu qu'à vous
Qu'on ne m'ait encor vû jouir d'un sort plus doux.

ILDÉGONDE.

Qu'à moi?

THÉODAT.

Jamais amour ne m'offrit tant de charmes;
J'en appelle à témoin mes soupirs & mes larmes,
Ces larmes qu'à vos pieds, sans mouvement, sans voix,
Mon désespoir m'a fait répandre tant de fois.
De mes vives douleurs la triste image offerte
N'a pû vous empêcher de résoudre ma perte.
Vous avez au mépris ajouté le courroux,
Votre ingrate rigueur...

ILDÉGONDE.

De quoi vous plaignez-vous?

N'êtes-vous pas content qu'elle vous ait fait naître
La noble ambition...

THÉODAT.

Non, je ne le puis être ;
Et ce trône où m'appelle un hymen glorieux,
Il me coûte trop cher pour m'être précieux.
J'y consens, jouissez de mon inquiétude,
Cruelle, elle doit plaire à votre ingratitude ;
Jouissez des ennuis d'un amant outragé,
Qui de vos fiers mépris sur lui seul s'est vengé,
Qui se donnant ailleurs tremble du sacrifice...

ILDÉGONDE.

Et qui vous a forcé de choisir ce supplice ?

THÉODAT.

Vous me le demandez, vous, qui m'avez causé
Toute l'horreur des maux où je suis exposé ?
Hé bien, je vais encor...

ILDÉGONDE.

Non, cela doit suffire ;
Je ne veux rien savoir, vous n'avez rien à dire.

THÉODAT.

Craignez-vous que ces maux trop vivement dépeints
Ne vous reprochent trop vos injustes dédains,
Que malgré vous touchée, à voir un feu si tendre...?

ILDÉGONDE.

Moi, touchée ? Et, comment le pourriez-vous prétendre ?
Par quel constant effort avez-vous mérité
Que j'eusse pour vos feux tant de crédulité ?
La reine dont si-tôt votre ame fut charmée...?
Non, Théodat, jamais vous ne m'avez aimée.

THÉODAT.

Ah ! Si votre injustice a pû le présumer,
Dites-moi donc comment il vous falloit aimer ?
Est-il vœux, soins, devoirs, complaisances, services,
Dont vous n'ayiez reçu les tendres sacrifices ?

Plutôt

Plutôt que me résoudre à voir mes feux éteints...

ILDÉGONDE.

Vous en êtes le maître ; est-ce que je m'en plains ?

THÉODAT.

Ne vous repentez point, s'il se peut de le faire,
Et m'accordez, de grace, un moment de colere.
C'est ce que j'attendois, quand mon cœur étonné
Pour la reine à vos yeux s'est feint passionné
Mais de ce faux amour j'ai cherché l'apparence,
Sans que vous ayiez pû vous en faire une offense.
Vous ne m'avez montré ni chagrin, ni dépit,
Marqué rien qui parût...

ILDÉGONDE.

Je vous en ai trop dit.

THÉODAT.

Vous m'en avez trop dit ! Vous ?

ILDÉGONDE.

Oui, trop ; mais qu'importe ?
Il est beau, Théodat, que le trône l'emporte,
Que vous n'ayiez rien vû...

THÉODAT.

Non, Madame, jamais
Le moindre ennui de vous n'a flatté mes souhaits.
Toujours du même esprit à ma perte animée....

ILDÉGONDE.

Et n'ai-je pas souffert qu'Honoric m'ait aimée ?

THÉODAT.

Quoi, vouloir préférer un rival à ma foi ?
M'outrager, m'accabler, c'est se plaindre de moi ?

ILDÉGONDE.

Oui, ce choix d'un rival n'auroit pû vous déplaire,
Si vous aviez aimé comme vous deviez faire.
L'orgueil, qui dans mon cœur a fait taire l'amour,
Pour voir le vrai mérite, y laisse quelque jour,
Je puis le discerner où je le voi paroître ;
Et, si vous m'estimez, vous avez dû connoître

Que qui de Théodat n'acceptoit pas les vœux,
Deviendroit encore moins sensible à d'autres feux.
C'étoit donc pour le vôtre un motif favorable
Qui paroissoit me rendre Honoric préférable ;
Mais ce relâchement honteux à ma fierté,
Vous a laissé tranquille, & n'a rien mérité,
Au moindre emportement il n'a pû vous contraindre ;
Vous avez dédaigné de me voir, de vous plaindre,
Et n'avez pas jugé mon cœur d'assez haut prix,
Pour vous inquiéter de ce dernier mépris.
C'est vous en dire trop ; mais, quoique j'en rougisse
Je ne m'oublie au moins que pour votre supplice,
Et je m'épargnerois l'affront de me trahir,
Si vous étiez encor en pouvoir d'en jouir.

THÉODAT.

Ah ! Je le puis encor, plus d'état, plus de reine.
Je ne veux, ne connois que vous pour souveraine,
La couronne à mes yeux n'offre plus rien de doux,
Et je renonce à tout pour vivre tout à vous.

ILDÉGONDE.

Non, n'appréhendez point que jamais je consente
A vous coûter les biens qui flattent votre attente ;
Vous avez à la reine engagé votre foi,
Juré que votre cœur . . .

THÉODAT.

Il n'étoit pas à moi ;
Asservi sous vos loix, pouvois-je le promettre ?

ILDÉGONDE.

Ma gloire là-dessus n'a rien à me permettre.
J'ai souffert qu'Honoric fît éclater son feu,
Qu'il tâchât de la reine à mériter l'aveu,
S'il l'obtient, & qu'il faille aujourd'hui . . .

THÉODAT.

Quoi, Madame,
L'amour a donc si peu de pouvoir sur votre ame . . .

ILDÉGONDE.

Moi, de l'amour ! Gardez de l'oser présumer.
Non, c'en est fait, jamais je ne vous veux aimer.

THÉODAT.

Et moi, Madame, & moi, qui n'ai point d'autre envie
Que de vous adorer le reste de ma vie,
Je ferai tant qu'enfin j'obtiendrai quelque jour....

ILDÉGONDE.

Ah! Craignez d'écouter ce dangereux amour,
Il vous perdroit; suivons nos fieres destinées.
On ne se moque point des têtes couronnées.
La reine a cru pour vous ne pouvoir trop oser,
Elle s'est déclarée, il la faut épouser;
Le trône rend pour vous cet hymen nécessaire.

THÉODAT.

Le trône, en vous perdant, a-t-il de quoi me plaire!
En vain à m'y placer la reine se résout,
Ne me l'opposez point, j'en viendrai bien à bout.
Non que j'aie à douter qu'une pareille offense
N'arme contre mes jours sa plus fiere vengeance;
Mais, s'il faut éclater, j'en essuierai les coups,
Plutôt que de trahir l'amour que j'ai pour vous.
Dites-moi seulement que quoi qu'Honorie fasse,
Jamais de son espoir vous n'avouerez l'audace,
Que toujours vos refus par d'obstinés combats...

ILDÉGONDE.

Ma gloire en souffriroit, ne le demandez pas.
Si la reine consent que je sois sa conquête,
J'ai promis d'être à lui, ma main est toute prête:
Tout ce que je puis faire est de vous assurer,
Que si vous empêchez ce qu'il peut espérer,
Jamais, quoi que le ciel de votre sort ordonne,
Vous n'aurez la douleur de me voir à personne.

THÉODAT.

Et si je vous disois que me croyant haï,
Moi-même je me suis imprudemment trahi?

Qu'en faveur d'Honoric j'ai déja vû la reine ?

ILDÉGONDE.

Souffrez donc un hymen qui vous blesse & me gêne.
Car ne prétendez point qu'après ce que j'ai fait,
Ma gloire ose laisser son ouvrage imparfait,
Et qu'il m'échappe rien dont on puisse, à ma honte,
Présumer que l'amour malgré moi me surmonte.
Ma jalouse vertu n'en croira pas mon cœur.

THÉODAT.

De sa sévérité voyez mieux la rigueur.
Quoi, vous épouseriez Honoric ? Ah, Madame !
Ne désespérez point une si belle flamme.
Par ces tendres soupirs si long-temps dédaignés ;
Par tout ce qu'ont d'amer les maux que vous craignez ;
Si du plus pur amour le pouvoir invincible
A la pitié pour moi vous peut rendre sensible,
Si ce que votre cœur a fait souffrir au mien,
Si mes larmes...

ILDÉGONDE.

Adieu. Je n'écoute plus rien.
En l'état où je suis vous m'en pourriez trop dire ;
Et je vous haïrois, si, lorsque j'en soupire,
Vous m'aviez su contraindre, à force de douleurs,
A démentir l'orgueil qui cause mes malheurs.

SCENE V.

THÉODAT, EUTHAR.

EUTHAR.

QU'oserai-je penser ? La princesse vous quitte,
Seigneur, & je vous vois l'ame toute interdite ?

THÉODAT.

Enfin, Euthar, enfin la victoire est à moi,
Je triomphe, Ildégonde a reconnu ma foi,
Elle m'aime.

EUTHAR.

Ah, Seigneur, quelle triste victoire !
Ildégonde vous hait, & vous la voulez croire !
Pour vous ôter un trône . . .

THÉODAT.

Ah ! Non, jusqu'à ce jour,
J'ai trop pour m'y tromper étudié l'amour.
Elle m'aime, te dis-je, & ma gloire est certaine.
Viens, sui-moi.

EUTHAR.

Mais, Seigneur, que deviendra la reine ?

THÉODAT.

Ne préviens point les maux que j'en dois redouter.

EUTHAR.

Seigneur, pardonne-t-elle à qui l'ose irriter ?
Le sang qu'elle a versé vous doit faire connoître
Quels périls . . .

THÉODAT.

Ils sont grands, j'y périrai peut-être ;
Mais, Euthar, quand on a le cœur bien enflammé,
C'est mourir satisfait, que de mourir aimé.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMALASONTE, HONORIC, GÉPILDE.

AMALASONTE.

IL vous étoit permis d'en croire cette estime,
Par elle je rendois votre espoir légitime;
Et vous voir, sans m'en plaindre aspirer à sa foi,
C'étoit sur cet hymen vous répondre de moi.
Ainsi, dans ces devoirs que tant d'amour seconde,
Vous n'aviez contre vous que l'amour d'Ildegonde;
Il est fier, orgueilleux, difficile à toucher;
Et quand vers vous enfin vos soins l'ont fait pencher,
Prêt à faire éclater cette grande victoire,
Vous devez d'autant plus en estimer la gloire,
Que personne avant vous par ses plus tendres vœux,
N'avoit pû mériter ce qui vous rend heureux.

HONORIC.

Je sai qu'en ma faveur rien ne la sollicite;
Mais l'amour aux amans tient lieu d'un vrai mérite,
Madame, il persuade, & c'est un sûr appui,
Pour confondre un rival que d'aimer plus que lui.
La princesse à ma flamme a dû quelque justice;
Et quand à son succès je vous trouve propice,
Mes vœux, dont vos bontés autorisent l'ardeur,
N'ont plus pour le hâter qu'à ménager son cœur.
Souffrez-le-moi, Madame, & qu'à tant d'espérance
De mes brûlans desirs joignant l'impatience,
J'engage la princesse à ne point retarder
Le glorieux moment ...

AMALASONTE.

Je viens de la mander
Et n'aurai pas de peine à résoudre avec elle
Ce qui doit couronner une flamme si belle.
Rien n'empêchant l'hymen qui comble vos souhaits,
Soyez sûr, dès demain, de les voir satisfaits.
Savez-vous cependant qui pour vous s'intéresse
A briguer près de moi l'hymen de la princesse ?
Théodat.

HONORIC.

Théodat ? Quoi...

AMALASONTE.

Vous êtes surpris
Que par lui de vos vœux cet hymen soit le prix ?

HONORIC.

J'avois quelque sujet de craindre le contraire.

AMALASONTE.

Je sai qu'à la princesse il a tâché de plaire.
Mais si son cœur en vain se soumit à ses loix,
Il sait combien l'amour est libre dans son choix ;
Et ne veut se venger de son ingratitude
Qu'en ôtant à vos feux tout lieu d'inquiétude.
C'est lui qui me convie à les favoriser.

HONORIC.

Ce généreux effort ne peut trop se priser ;
Madame ; & quand je voi que mon amour extrême
Trouve en lui...

AMALASONTE.

Vous pouvez l'apprendre de lui-même,
Le voici.

SCENE II.

AMALASONTE, THÉODAT, HONORIC, GÉPILDE.

AMALASONTE.

J'Assurois Honoric, que son feu
Avoit déja par vous obtenu mon aveu,
Et que s'il voit demain un heureux hyménée
D'Ildégonde à son sort joindre la destinée,
C'est à vous seul qu'il doit, en touchant ce grand jour,
Le prompt consentement qui charme son amour.

THÉODAT.

La princesse, Madame, a dû chérir son zéle,
Et, lui donnant la main, fait un choix digne d'elle;
Mais, quoi que cet hymen vous semble à souhaiter,
Le résoudre à demain, c'est le précipiter;
De tels engagemens valent bien qu'on y pense.

AMALASONTE.

Où l'amour doit choisir, je hai la violence;
Et si d'un pareil ordre Ildégonde se plaint,
Je ne veux rien d'un cœur que le respect contraint.
Est-ce qu'on vous a dit que toujours insensible
Aux soupirs d'Honoric le sien soit infléxible?
Que c'est sans son aveu qu'il cherche mon appui?

HONORIC.

Théodat me hait trop pour n'en croire que lui,
Madame; & vous voyez, par l'avis qu'il vous donne,
Ce que de cette haine il faut que je soupçonne.

THÉODAT.

Un sincere conseil est toujours écouté.

AMALASONTE.

J'admire, à dire vrai, cette sincérité,
Elle est prompte, & ce m'est une surprise extrême
De vous trouver si-tôt différent de vous-même.
Quoi, vous qui d'Honoric favorisant l'espoir,
Me demandiez tantôt...

THÉODAT.

Je croyois le devoir;
Mais j'ai songé depuis que la paix desirée
Pour vos peuples encor n'est pas bien assurée,
Et que si Bélissaire est ailleurs arrêté,
Pour n'avoir rien à craindre, il nous faut un traité.
L'empereur peut l'offrir, &, dans ces concurrences,
Vous savez que l'état a besoin d'alliances.
Ildégonde a l'honneur d'être de votre sang,
Son destin l'asservit aux devoirs de son rang;
Et peut-être ce n'est que par son hyménée
Qu'on verra pleinement la guerre terminée.
Justinian honteux de nous combattre en vain,
Pour un nouveau César peut demander sa main.

AMALASONTE.

Sans doute, & j'aime à voir que Théodat se pique
D'une si salutaire & noble politique.
L'empereur, il est vrai, s'il se porte à la paix,
Nous peut sur quelque hymen expliquer ses souhaits;
Mais ma main, quelque rang que la princesse tienne,
Est encore à donner, & vaudra bien la sienne.
Si je vous ai permis, prête à vous nommer roi,
L'audace d'élever vos regards jusqu'à moi,
L'ardeur que pour l'état votre soin fait paroître,
Souffrira, sans chagrin, le choix d'un autre maître.

THÉODAT.

Madame, a tant d'orgueil pourrois-je m'emporter?
Que...

AMALASONTE.

Je vois Ildégonde, il la faut écouter.

SCENE III.

AMALASONTE, ILDÉGONDE, THÉODAT, HONORIC, GÉPILDE.

AMALASONTE.

APprochez-vous, princesse, & nous venez apprendre
Ce que de son amour Honoric doit attendre.
Il le fait éclater, & c'est sous votre aveu ;
Mais pour n'en douter pas, son rapport est trop peu.
Parlez, expliquez-vous, c'est vous que j'en veux croire.

ILDÉGONDE.

Honoric à m'aimer a trouvé quelque gloire,
Madame, & j'avouerai que ses feux écoutés
Doivent être reçus si vous y consentez.
Je ne m'en dédis point, j'en ai donné parole.

HONORIC *à Amalasonte.*

N'auriez-vous eu pour moi qu'une bonté frivole,
Madame, & voudriez-vous souffrir que Théodat
Immole la princesse à ses raisons d'état ?

THÉODAT.

Étant sans intérêt, je dis ce que je pense.

AMALASONTE.

Je le croi, j'ai toujours connu votre prudence ;
Et comme vos avis sont à considérer,
Selon l'occasion j'y pourrai déférer.
Cependant sur l'aveu qu'a donné la princesse,
Je consens que sa foi dégage sa promesse,
Que prenant dès demain Honoric pour époux....

THÉODAT.

Son destin, je le sai, doit dépendre de vous ;

Mais ce retardement que je croi néceſſaire,
Suſpendant ſon hymen, n'y devient pas contraire;
Et le rang qu'elle tient ſemble aſſez mériter
Qu'elle prenne le temps de ſe mieux conſulter.
Vouloir que, dès demain, ſa foi...

AMALASONTE.

C'eſt la contraindre;
Il eſt vrai, mais elle eſt en pouvoir de s'en plaindre;
Et, quand elle ſe tait, j'admire par quel ſoin
Vos prévoyans ſoucis veulent aller ſi loin.

THÉODAT.

Blâmez-vous un avis qui part d'un cœur fidéle?

AMALASONTE.

Il n'eſt pas toujours bon de montrer tant de zéle.

THÉODAT.

Si je deviens ſuſpect, quand je crois que le temps
Doit ſeul...

AMALASONTE.

Vous m'entendez, Prince, & je vous entens.

THÉODAT.

La princeſſe...

AMALASONTE.

A parlé, cela me doit ſuffire.

THÉODAT.

Jugez-vous de ſon cœur ſur ce qu'elle a pû dire?
Honoric pour ſa femme en veut trop préſumer,
C'eſt un cœur orgueilleux qui ne peut rien aimer,
Un cœur, qui s'allarmant d'un ſcrupule de gloire...

ILDÉGONDE.

D'où vient que Théodat...

AMALASONTE *à Ildégonde.*

Je ne ſai plus qu'en croire.
De l'air dont il répond du ſecret de ſon cœur,
Vous n'auriez eu pour lui qu'une fauſſe rigueur,
Rien n'eſt à déguiſer, l'aimez-vous?

THÉODAT.

Non, Madame.
C'eſt toujours un dédain, une dureté d'ame,
Qui ne lui permet pas ſeulement de penſer
Qu'aux plus foibles devoirs l'amour m'ait pû forcer;
A ſa haine pour moi de plus en plus fidéle...

AMALASONTE.

Vous vous empreſſez fort à répondre pour elle?

THÉODAT.

Hé bien, puiſqu'en mon cœur vous liſez malgré moi,
Je tremble, je l'avoue, à voir donner ſa foi.
On le ſait, autrefois j'en eus l'ame charmée,
Je lui vouai mes ſoins, & je l'ai trop aimée,
Pour ne pas m'emporter contre ce choix fatal,
Qui la met tout-à-coup dans les bras d'un rival.
S'il m'en faut quelque jour eſſuyer l'amertume,
Souffrez qu'à ce ſupplice au moins je m'accoutume,
Qu'à la raiſon, le temps m'aide enfin à céder.
C'eſt ce qu'à ma douleur vous pouvez accorder;
Toute injuſte qu'elle eſt, daignez lui faire grâce.

AMALASONTE.

J'ai laiſſé le cours libre à ſa premiere audace;
Mais, à l'examiner, pour être ſans eſpoir,
Cette douleur ſur vous a beaucoup de pouvoir.
Madame, je l'ai dit, je ne contrains perſonne,
Votre cœur eſt à vous, voyez ce qu'il ordonne;
Et quelques ſentimens qui lui ſoient inſpirés,
Suivez-les, j'en croirai ce que vous me direz:
Mais ne me dites rien dont votre ame incertaine
Trouve à ſe repentir, ou ſe faſſe une peine.
Répondez mieux de vous que n'a fait Théodat.

ILDÉGONDE.

De ſes emportemens je condamne l'éclat;
Et, quoiqu'ils ſoient pour moi, ma gloire m'a dû mettre
Au-deſſus des ſoupçons qu'on s'en pourroit permettre.

J'ai promis, & veux bien l'avouer devant tous,
D'accepter Honoric, s'il m'obtenoit de vous.
Ainsi, Madame, en vain Théodat s'autorise
A croire que mon cœur avec moi se déguise,
S'il faut aller au temple, allons-y de ce pas,
J'en vais attendre l'ordre.

SCENE IV.

AMALASONTE, THÉODAT, HONORIC, GÉPILDE.

THÉODAT.

AH! Ne l'en croyez pas,
Madame; & si jamais mes devoirs, mes services,
Ont rendu vos bontés à mon destin propices,
Pour soulager l'ennui dont je me sens presser...

AMALASONTE.

Cette obstination commence à me lasser,
C'est trop, & par pitié, vous avez vû, je pense,
Que je me suis forcée à quelque patience.
Je ne pénétre point quel intérêt secret
Vous fait voir cet hymen avec tant de regret.
Il suffit que je sai qu'il plaît à la princesse;
Et si ma main pour vous s'ouvrit avec largesse;
Je n'ai pas prétendu vous combler de faveurs,
Pour vous donner le droit de contraindre les cœurs.
Plaignez-vous, murmurez, quand le mal est extrême;
Il faut, pour le guérir, un remède de même;
Et ce coup si terrible à vos sens égarés,
Plus je le hâterai, moins vous en souffrirez.
Donnez l'ordre qu'il faut, Honoric.

THÉODAT.

Non, de grace;
Qu'il demeure autrement...

AMALASONTE.

Quoi; jusqu'à la menace?
Allez m'attendre au temple; &, sans plus différer,
Pour ce même moment faites tout préparer.

SCENE V.

AMALASONTE, THÉODAT, GÉPILDE.

THÉODAT.

ENfin, Madame, enfin ma gloire vous offense.
Vous ne me voulez plus permettre d'innocence;
J'ai beau, vous le voyez, par les plus doux efforts
Asservir mon respect à craindre mes transports,
Vous voulez qu'il s'échappe; & tant d'ennui m'accable,
Qu'il faut que, malgré moi, je devienne coupable.
De ma triste raison, vous m'ôtez le soutien,
Et, perdant son secours, je ne connois plus rien.

AMALASONTE.

Si vos égaremens méritoient ma colere,
Je vous demanderois ce qui vous reste à faire,
Et quels crimes nouveaux vous pourriez ajouter
Aux nobles sentimens qui viennent d'éclater;
Mais il ne vous faut point chercher d'autre supplice,
Que mon indifférence à voir votre injustice.
Elle punit assez l'oubli honteux & bas,
Où s'emporte un sujet qui ne se connoît pas.

THÉODAT.

Blâmez de cet oubli le transport téméraire,
Qui cherche, veut, poursuit tout ce qui m'est contraire;

Mais par l'égarement de mes chagrins jaloux,
Criminel envers moi, qu'ai-je fait contre vous?
De mon cœur inquiet les peines les plus grandes,
Qu'ont-elles qui noircisse...

AMALASONTE.

Ingrat, tu le demandes?
Consultes-en ce cœur d'Ildégonde charmé,
Ce cœur au désespoir qu'un autre soit aimé,
Ce cœur qui m'a trompée, & dont l'audace extrême
Sans scrupule à mes yeux...

THÉODAT.

Il m'a trompé moi-même;
Et vous le consacrant, je ne craignois rien moins
Que sa prompte révolte à démentir mes soins.
Vous l'avez vû, Madame, avec quelle ame ouverte
D'Ildégonde tantôt j'ai dédaigné la perte.
Elle aimoit, vous vouliez mettre obstacle à son feu,
Moi-même contre vous j'en ai pressé l'aveu;
Mais, & je m'en ferai sans cesse un dur reproche,
J'envisageois de loin ce que je vois trop proche.
Le jour pris pour donner & sa main & son cœur,
Rendre heureux un rival, m'a fait trembler d'horreur;
Serez-vous insensible à de si rudes peines?
Je ne demande point que vous brisiez leurs chaînes;
Différez seulement un sort pour eux trop doux,
Et me donnez le temps d'être digne de vous.

AMALASONTE.

D'être digne de moi? Tu ne peux jamais l'être
C'en est fait. Quand enfin tu me ferois paroître
Tout ce qu'a de touchant le plus ardent amour,
Je te dois mes dédains, n'attens point de retour.
J'en souffrirai, sans doute, & ma haine étonnée,
Te prenant pour objet se trouvera gênée,
Je n'en disposerai qu'à force de combats;
Ils seront durs pour moi, mais tu m'en répondras.

Et plus j'aurai de peine à m'arracher de l'ame
Les tendres sentimens qu'y fit naître ma flamme,
A rompre ces liens qui m'ont trop su charmer,
Plus tu seras puni de t'être fait aimer.

THÉODAT.

Depuis que j'ai connu ce penchant favorable,
Qu'ai-je à me reprocher qui me rende coupable?

AMALASONTE.

Tout; & puisque ton cœur à d'autres loix soumis
Ne voyoit à ma flamme aucun espoir permis,
Tu devois, pour sauver le mien de ma foiblesse,
Me cacher tes vertus que j'admirois sans cesse;
Ces flatteuses vertus, dont l'engageant appas
T'assuroit un triomphe où tu n'aspirois pas.
Mais je t'accuse à tort, on a souvent beau faire,
L'amour, le fort amour n'a rien de volontaire;
Et quand on doit goûter ce dangereux poison,
Le destin est toujours plus fort que la raison.
Je ne me prens qu'à lui du feu dont je soupire,
Il m'a fallu t'aimer, mais tu me l'as fait dire;
Et m'avoir jusques-là forcée à m'abaisser,
C'est un crime pour toi qui ne peut s'effacer.
Pourquoi l'as-tu commis? Sans ma flamme indiscrete
Tu serois innocent, & je te le souhaite.
Oui, comme je ne puis te perdre sans regret,
Je te pardonne tout, & rens-moi mon secret.
Empêche que ma bouche à s'expliquer trop prompte,
Ne t'ait mis en pouvoir de jouir de ma honte.
Si mes yeux t'ont jetté quelques regards flatteurs,
Ce sont d'obscurs témoins qu'on traite d'imposteurs,
Des témoins subornés que la gloire récuse;
Mais, ingrat, j'ai parlé, ton crime est sans excuse;
Et, si sur mon amour rien ne s'est imputé,
Tu te repentiras d'avoir trop écouté.

THÉODAT.

THÉODAT.

Il est vrai, cet amour m'assuroit trop de gloire ;
En gardant d'une ingrate encor quelque mémoire,
Mon cœur, quoiqu'il se crût dégagé pleinement,
Devoit peu se promettre un aveu si charmant.
Aussi, Madame, aussi je vous rendois justice,
Je voyois votre rang ; &, quoique j'entendisse,
Mon scrupuleux respect m'empêchoit d'accepter
Ce que par de longs soins je voulois mériter.
Vos bontés avoient beau préparer ma victoire,
Pour vous plus que pour moi je tremblois à vous croire.
En rencontrant vos yeux, les miens embarrassés
Refusoient d'expliquer...

AMALASONTE.

Ce n'étoit pas assez,
Pour m'ôter du péril que tu voyois à craindre,
Il falloit me parler d'Ildégonde, s'en plaindre,
Et murmurer toujours de l'indigne rigueur
Qu'opposoient ses mépris à l'offre de ton cœur.
Du secret de ce cœur par tes plaintes instruite,
J'aurois mieux combattu ce qui m'a trop séduite.
Mais rien n'a repoussé des charmes si pressans,
Tu m'as abandonnée à l'erreur de mes sens,
Et ne viens au secours que me devoit ton zéle,
Qu'après que par le temps la blessure est mortelle.
Je me résous à tout ; &, si j'en puis guérir,
Je vois, sans m'effrayer, ce qu'il faudra souffrir.
Du moins le désespoir qui déja te posséde,
Me prépare avec joie à l'aigreur du reméde ;
Et ton cœur déchiré par l'hymen que tu crains...

THÉODAT.

Quoi, Madame, avec vous mes efforts seront vains,
Et je n'obtiendrai point, soit pitié, soit justice,
Qu'un ordre moins pressant recule mon supplice !

Accordez quelques jours à mon cœur allarmé ;
J'ai déja tant souffert à n'être point aimé,
A voir que tous mes soins demeurés sans mérite :
Ne m'ont...

AMALASONTE.

Et plus que tout, c'est-là ce qui m'irrite.
Si tes vœux acceptés justifioient ta foi,
J'écouterois l'amour qui parleroit pour toi ;
Mais le cœur d'une reine où régne la tendresse,
Ne vaut pas les fiertés d'une ingrate princesse ;
Et tout l'éclat du trône... Ah ! C'est trop m'outrager,
Plus d'amour. Je différe encore à me venger ?
Viens, viens me voir au temple, en dépit de ta flamme,
Donner à ton rival ce qui charme ton ame,
Viens sentir les ennuis qui t'y sont préparés.

THÉODAT.

Madame, songez-y, vous me désespérez.
D'un criminel éclat épargnez-moi l'audace ;
Pour la derniere fois je vous demande grace.
Si vous voulez ma mort, frappez à votre gré,
Tout mon sang est à vous, je vous l'ai consacré ;
Et, je puis à vos pieds le voir couler sans peine,
Si le triste spectacle en doit plaire à ma reine ;
Mais ne m'exposez point par cet hymen affreux,
A tout ce que peut craindre un amant malheureux.
Je frémis de l'idée, &, sans qu'elle m'accable,
Le supplice est trop grand, je n'en suis point capable ;
Et pour me retenir, à moi-même suspect,
Je voi que ce n'est point assez que mon respect.

AMALASONTE.

Acheve, acheve, ingrat, de te montrer sensible,
Le coup que je t'apprête en sera plus terrible.
Que n'a pû ta princesse aujourd'hui t'enflammer,
T'avoir dit qu'elle peut, qu'elle songe à t'aimer !
Le plaisir de t'ôter par ce triste hyménée,
Une main qui, sans moi, t'auroit été donnée,

D'un transport si charmant tiendroit mon cœur frappé,
Qu'il se croiroit heureux d'avoir été trompé :
Mais n'importe, Ildégonde a charmé ta constance,
Tu l'aimes, c'est assez pour goûter ma vengeance,
Elle ne peut par-là manquer pour moi d'appas,
Je voi qu'elle te tue, & j'y cours de ce pas.

THÉODAT.

Et moi, puisque mes maux touchent si peu votre ame,
Je jure par le ciel... Vous m'y forcez, Madame,
Quelque éclat où m'emporte un désespoir jaloux,
Je m'échappe à regret, n'en accusez que vous.
Quand je ferme les yeux sur ce que je hazarde,
Honoric en triomphe, il peut y prendre garde.
Oui, s'il faut qu'Honoric... Madame, sauvez-moi
Du péril de manquer à ce que je vous doi.
Ma raison, dont le trouble étonne mon courage,
Ne peut plus...

AMALASONTE.

Viens au temple en recouvrer l'usage,
Viens-y voir d'Ildégonde Honoric s'approcher,
Lui présenter la main...

THÉODAT.

Je pourrai l'empêcher ;
Et s'il me désespére, en m'ôtant ce que j'aime,
Il doit craindre mon bras jusques sur l'autel même.
Qu'il y pense, Madame.

SCENE VI.

AMALASONTE, GÉPILDE.

AMALASONTE.

Il l'ose menacer !
Ah, ciel ! Quelle insolence, & qui l'eût pû penser ?
Ai-je, en l'élevant trop, cessé d'être sa reine ?

GÉDILPE.

Madame, redoutez la fureur qui l'entraîne.
L'amour au désespoir est capable de tout.

AMALASONTE.

Il est de sûrs moyens pour en venir à bout ;
Et je lui ferai voir, puisqu'il m'y veut contraindre,
Qu'en osant s'emporter, c'est à lui seul de craindre.
Hola, gardes, à moi !

SCENE VII.

AMALASONTE, GÉPILDE, ATAULPHE.

ATAULPHE.

Madame.

AMALASONTE.

Allez, courez ;
Surprenez Théodat, & vous en assurez.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMALASONTE, GÉPILDE.

GÉPILDE.

Quoique vous vous mettiez au-dessus des alarmes,
Si le peuple murmure, il peut courir aux armes,
Madame, & je crains bien qu'en secret révolté,
Il n'ait peine à souffrir Théodat arrêté.
Il l'estime, & son zéle a toujours fait paroître
Qu'il aimoit sous vos loix à l'accepter pour maître;
Sans doute, à sa disgrace il voudra prendre part.

AMALASONTE.

C'est de quoi j'ai voulu prévenir le hazard,
Honoric est allé de cette populace
Étouffer le murmure, & réprimer l'audace,
Et saura d'autant mieux calmer les mécontens,
Que de son hyménée il peut choisir le temps,
Par ce désordre seul son bonheur se recule.
Mais la princesse enfin peut aimer sans scrupule.
Cet obstacle imprévû ne l'étonne-t-il point?

GÉPILDE.

Son cœur se veut en vain déguiser sur ce point,
Je la trouve inquiéte; &, soit qu'elle appréhende
Que plus loin qu'on ne croit l'obstacle ne s'étende,
Soit que pour son hymen l'augure soit fâcheux,
On voit dans son chagrin l'embarras de ses vœux.

AMALASONTE.

Ils n'auront pas long-temps l'importune contrainte
Qui trouble son espoir, & fait naître sa crainte;

Et puisque mon pouvoir à Théodat commis
De mes lâches sujets me fait des ennemis,
Je le mettrai si bas, que jamais, quoi qu'il ose,
D'un semblable tumulte il ne sera la cause ;
Son haut rang aux mutins peut donner trop d'appui.

GÉPILDE.

Quoi, Madame, l'amour ne dira rien pour lui ?

AMALASONTE.

Je l'ai sans doute aimé, je l'aime encor peut-être ;
Mais, en trompant ma flamme, il a dû me connoître,
Et savoir qu'une reine abusée en son choix,
Ne fait point de bassesse une seconde fois.
Oui, dût la violence où l'honneur me convie
M'arracher à moi-même, & me coûter la vie,
Il n'aura jamais lieu de penser que mon cœur
De ce honteux amour écoute encor l'ardeur.
A ma gloire par-là ce cœur rendra justice ;
Et, s'il lui falloit même un plus grand sacrifice,
L'intérêt seul du trône étant digne de moi,
J'abandonnerois tout à ce que je lui doi.

SCENE II.

AMALASONTE, ATAULPHE, GÉPILDE.

AMALASONTE.

Hé bien, des factieux a-t-on calmé l'audace ?

ATAULPHE.

Madame, du murmure ils vont à la menace,
Et semblent s'apprêter au plus funeste éclat,
Si votre ordre changé ne leur rend Théodat.
Accourus vers le port, c'est-là qu'ils font entendre
Qu'il n'est rien qu'ils ne soient résolus d'entreprendre.

Théodat ne peut moins attendre de leur foi ;
Ils le veulent pour maître, ils le nomment leur roi.
Ils doivent à ses soins le repos qui les flatte ;
Et dans leurs cris confus tant de fureur éclate,
Qu'on voit trop qu'Honoric par tout ce qu'il leur dit,
Les irrite plutôt qu'il ne les adoucit.
Madame, résolvez, le péril, le temps presse,
Lui céder, quelquefois n'est pas une foiblesse,
Dans des maux violens trop de rigueur perd tout.

AMALASONTE.

Théodat est coupable, & le peuple l'absout ?
Si je puis l'endurer, je ne suis donc plus reine ?
Non, pour ce nouveau crime il faut nouvelle peine.
A d'insolens mutins faisons tout redouter,
C'est lui, c'est Théodat qui les fait révolter,
Ils adorent son nom ; pour forcer la tempête,
Allez, menacez-les de leur porter sa tête ;
Puisqu'il est leur idole, ils craindront pour ses jours.

ATAULPHE.

Le mal que je prévoi veut un autre secours ;
Et, quoique votre gloire ...

AMALASONTE.

Il faut qu'elle en décide ;
Faisons trembler le peuple, il est lâche & timide,
Ne perdez point de temps, Ataulphe.

ATAULPHE.

Je crains bien,
Madame ...

AMALASONTE.

Allez, vous dis-je, & ne répliquez rien.

SCENE III.

AMALASONTE, GÉPILDE.

AMALASONTE.

PAr ce fatal amour dont je suis abusée,
Tu vois, Gépilde, à quoi je me suis exposée.
J'ai trop laissé d'un lâche affermir le pouvoir,
Pour me chasser du trône il n'a plus qu'à vouloir;
Déja, sans respecter le sang qui m'a fait naître,
Mes perfides sujets le demandent pour maître.
Aux honneurs de mon rang j'osois le destiner,
Il est vrai, mais l'amour le devoit couronner;
Et de ce trône offert quand ma gloire est l'arbitre,
Pour y pouvoir prétendre il n'a plus aucun titre.
Ne considérons point ce qu'il m'en peut coûter,
Mettons-nous hors d'état de le plus redouter,
Otons aux factieux l'appui qu'ils s'en promettent.

GÉPILDE.

Voyez mieux les périls où ces transports vous jettent,
Madame, & quels malheurs suivirent autrefois
Ce sang donné par vous à la rigueur des loix.
Pour vouloir prévenir de légeres tempêtes,
Votre crainte à l'état immola quelques têtes;
Et le feu qu'alluma cette sévérité,
Ne souffrit plus d'obstacle à sa rapidité.
Ce vaste embrasement s'éteignit avec peine.

AMALASONTE.

J'ai joui de l'exemple, on vit que j'étois reine,
Et depuis ces rigueurs que je crus me devoir,
Mes seules volontés ont réglé mon pouvoir.
Théodat trop long-temps en fut dépositaire,
Il peut en abuser, sa mort est nécessaire.

Si de mes feux trompés le jaloux intérêt
N'ose contre l'ingrat en prononcer l'arrêt,
L'entiere violence où le peuple s'apprête
Est un crime pour lui qui demande sa tête.
Vengeons l'honneur du trône, & ses droits violés,
Son sang me doit payer les cœurs qu'il m'a volés.
C'est par-là... Mais pourquoi m'y résoudre avec peine?
Quel est ce trouble? Quoi, lâche & peu fiere reine,
Ta gloire par ta flamme ayant pû s'affoiblir,
Tu trembles au moment qu'il la faut rétablir?
Ah! Quand sur toi l'amour a pris ce dur empire,
Que tu t'es lâchement résolue à le dire,
Prête à sentir le coup qui devoit t'accabler,
L'honneur alors, l'honneur t'obligeoit à trembler.
Mais de ton cœur séduit les mouvemens rebelles....

SCENE IV.

AMALASONTE, HONORIC, GÉPILDE.

HONORIC.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Madame, Théodat échappé malgré nous,
Est maître de la ville, &, s'il le veut, de vous.

AMALASONTE.

Sa prison est forcée?

HONORIC.

Oui, tout céde à l'orage.
Les mutins par le fer s'y sont ouvert passage,
Trasimond à leur tête, & l'insolent Theudis,
Ont appuyé ce crime, & s'en sont applaudis.
Votre trône affermi par le sang de leurs peres,
Leur laisse un souvenir qui les rend téméraires.

Résolus de périr, ou de venger leur mort,
Ils osent décider tout haut de votre sort,
Et tâchent d'obtenir pour voir l'état tranquille,
Qu'en se faisant leur roi, Théodat vous exile.
Voilà jusqu'où leur haine a poussé l'attentat.

AMALASONTE.

Ah! Pourquoi n'avoir pas immolé Théodat?
La révolte à ma gloire eût été moins funeste,
Vous eussiez par sa mort épouvanté le reste;
Le nombre est peu de chose, où le chef a manqué.

HONORIC.

Au milieu des mutins, qui l'auroit attaqué?
Ils ne permettent point que ses jours se hazardent;
L'ayant choisi pour roi, ce sont eux qui le gardent.
J'aurois péri pourtant, aussi-bien ces cœurs bas
N'ayant pû me gagner, ne m'épargneront pas;
Ils ont soif de mon sang, & l'ont trop fait entendre,
Mais j'ai cru qu'à vos yeux je devois le répandre,
Et marquer à ma reine, en renonçant au jour,
Combien je sens les maux qu'a causé mon amour.

AMALASONTE.

Il n'en faut point douter, le trône a ses amorces,
J'ai trop à Théodat fait connoître ses forces.
Sûr de l'appui du peuple, il a vû que sans moi,
Sans me donner la main il pouvoit être roi;
Et ne pouvant douter qu'avec le diadême
Il ne parût aimable aux yeux de ce qu'il aime,
Quoi que pour votre hymen il m'ait pû demander,
Prêt à perdre Ildégonde, il n'a pû la céder.
L'arrêt de mon exil n'a plus rien qui m'étonne,
Pour la faire régner, c'est l'amour qui le donne.
Theudis & Trasimond auroient-ils aujourd'hui
Osé parler si haut, s'ils n'étoient sûrs de lui?
De ses complots par-là je vois la certitude;
Mais, quand le ciel me livre à son ingratitude,

Assemblant ce que j'ai de fidéles sujets,
Faites-leur pénétrer ses coupables projets,
Parlez, essayez tout. Souvent un foible obstacle
Fait ce qu'on n'auroit cru ne pouvoir sans miracle.
Du moins, forcée à voir mon ennemi régner,
Si j'obtiens quelque temps, je croirai tout gagner.

SCENE V.

AMALASONTE, GÉPILDE.

AMALASONTE.

EST-il une infortune à ma disgrace égale,
Gépilde? Il faudra voir triompher ma rivale.
En vain contre ce cœur que je crus obtenir,
La fierté d'Ildégonde aura voulu tenir.
Un trône adoucit tout; & le titre de reine,
Si-tôt qu'il est offert, ne soutfre plus de haine.
L'orgueil le plus farouche est par lui désarmé,
Théodat peut l'offrir, Théodat est aimé.
Il est aimé? Non, non, avant qu'il puisse l'être,
Il ne m'a pas connue, il pourra me connoître,
Je régne encor, qu'il tremble. Oui, loin d'épargner rien,
S'il faut percer mon cœur pour aller jusqu'au sien,
Sans pitié de moi-même, & toute à ma vengeance...

GÉPILDE.

Cachez ce mouvement, le voici qui s'avance.

SCENE VI.

AMALASONTE, THÉODAT, GÉPILDE.

THÉODAT.

Je ne viens point, Madame, en insolent vainqueur,
Braver votre colere, ou blâmer sa rigueur.
Plus irrité que vous de tout ce qui se passe,
Je viens en criminel vous demander ma grace.
Sans moi, sans mon aveu quoi que l'on ait osé,
Tout le crime est à moi, puisque je l'ai causé;
Mais, si de son succès ma passion abuse,
De ma coupable audace Ildégonde est l'excuse;
Et ce n'est qu'à genoux que je veux obtenir
Qu'au moins vous suspendiez l'ordre de m'en punir.

AMALASONTE.

Levez-vous, Théodat. Il faut que je l'avoue,
Le ciel veut que de vous, malgré moi, je me loue.
D'abord, en vous voyant, j'avois cru contre vous
Devoir faire éclater le plus ardent courroux;
Mais vous le séduisez; & l'art de vous soumettre,
Quand un peuple animé vous semble tout permettre,
Peut tant sur mon esprit & sur mes volontés,
Qu'il force ma colere, & vous rend mes bontés.

THÉODAT.

Que de gloire pour moi! Je le connois, Madame,
Mes indiscrets transports ont dû toucher votre ame;
Et contre mon rival trop d'aigreur a suivi
La perte de l'espoir que son feu m'a ravi.
Ce reste mal éteint d'une aveugle tendresse
Est un crime...

AMALASONTE.

Gépilde, amenez la princesse.

SCENE VII.

AMALASONTE, THÉODAT.

THÉODAT.

Quoi? La mander ſi-tôt! Laiſſez-moi reſpirer;
Madame, c'eſt aſſez de ne rien deſirer.
Après le premier crime où m'a forcé ma flamme,
A de nouveaux combats ne livrez point mon ame,
Et m'accordez le temps de pouvoir mériter
Le retour des bontés qui ſemblent me flatter.
S'il s'agit de ſa main, quelque effort que je preſſe,
Ma vertu ſe défie encor de ma foibleſſe;
Ménagez-la, de grace, & ne l'expoſez pas.

AMALASONTE.

Pour moi, comme pour vous, la gloire a des appas;
Et quand vous refuſez d'uſer des avantages
Qui vous ont contre moi donné tant de ſuffrages....

THÉODAT.

Ah! Madame, daignez ne vous plus ſouvenir
D'un crime qu'il vous plaît négliger de punir;
Et ſi trop de chaleur a de quelques complices
Contre vos intérêts marqué les injuſtices,
Ignorez-les aſſez, pour ſouffrir que ma foi
En répare l'injure, & pour eux, & pour moi.

SCENE VIII.

AMALASONTE, ILDÉGONDE, THÉODAT, GÉPILDE, VALMIRE.

AMALASONTE.

Théodat n'a jamais remporté tant de gloire,
Qu'en gagnant sur moi-même une illustre victoire.
Quand il peut tout oser, il veut ne pouvoir rien,
Maître de mon destin, il me soumet le sien;
Et, quel que soit le prix qu'une vertu si rare
Demande qu'à l'envi la mienne lui prépare,
J'ai besoin que vos vœux avec les miens d'accord,
D'un éclat achevé fassent briller son sort.
Le seul titre de roi pour lui me peut suffire,
Ainsi je l'associe aux honneurs de l'empire;
Mon régne partagé n'en sera pas moins doux.
Dans ce haut rang, Princesse, il est digne de vous.
Je sai que votre cœur à son amour contraire
Aura pour se dompter quelques efforts à faire;
Mais ce que je lui dois peut-être a mérité
Que vous n'en croyiez pas toute votre fierté.

THÉODAT.

Quoi, Madame, un coupable aura droit de prétendre...

AMALASONTE.

Il suffit, là-dessus je ne veux rien entendre;
Obtenez seulement que par de prompts effets
La princesse pour vous seconde mes projets.

ILDÉGONDE.

Le trône vaut beaucoup, je le sai, mais, Madame,
Son plus pompeux éclat n'éblouit pas mon ame.

Quoi qu'aux vœux d'Honoric elle ait trouvé d'appas,
J'y veux bien renoncer, s'ils ne vous plaisent pas;
C'est un choix dont toujours vous serez la maîtresse
Par vous autorisé, par vous cet amour cesse;
Mais, si vous m'ordonnez de reprendre ma foi,
Ne me contraignez point à disposer de moi.
Théodat connoît trop l'intérêt de sa gloire,
Pour écouter un feu qu'en vain il voudroit croire;
Un choix plus relevé doit flatter son espoir.

AMALASONTE *à Théodat.*

Le temps sur ce mépris aura quelque pouvoir,
Tâchez de la fléchir, je vous laisse avec elle.
Montrez-lui les honneurs où votre amour l'appelle,
L'appas en est sensible; &, qui sait bien aimer,
Avec un sceptre en main, est en droit de charmer.

SCENE IX.

ILDÉGONDE, THÉODAT, VALMIRE.

THÉODAT.

DOnc à me rendre heureux lorsque tout se dispose,
Ma princesse elle seule à mon bonheur s'oppose?

ILDÉGONDE.

Dites, dites plutôt que je veux détourner
L'orage menaçant qui peut vous entraîner.
La reine avecque vous partage sa couronne,
Vous demandez mon cœur, son aveu vous le donne;
Voilà bien des bontés, & jamais on n'a vû
Faire un effort sur soi plus grand, plus imprévû;
Mais l'amorce est trop foible à séduire mon ame,
La reine est outragée, elle souffre, elle est femme;

Et le jaloux chagrin qui vous fit arrêter,
S'évanouit trop tôt pour n'en rien redouter.
Croyez-moi, Théodat, on cherche à vous surprendre,
Plus elle vous promet, moins il en faut attendre,
Notre sexe pour vaincre a l'art de reculer,
Et sa plus grande force est à dissimuler.

THÉODAT.

D'un changement si prompt quel que soit le mystere,
Qu'en appréhendez-vous & que peut-elle faire ?
Theudis s'est déclaré ; Trasimond comme lui,
Quoi que je veuille oser, me servira d'appui.
Non que jamais je puisse avoir l'ame assez basse
Pour offenser la reine, ou souffrir sa disgrace,
Tous deux sur son exil auront beau me presser
Le ciel l'a mise au trône, & je l'y veux laisser :
Mais pour leur sûreté je ne saurois moins faire
Que garder un pouvoir qui rompe sa colere,
Un pouvoir, qui plus fort que son ressentiment,
Les dérobe aux fureurs de son emportement.
Tout le peuple est pour moi, les soldats & l'armée ...

ILDÉGONDE.

Ils aiment votre gloire & votre renommée,
A l'envi tout le monde appuyera votre sort ;
Mais contre une surprise est-il rien d'assez fort ?
Pour vous en garantir je ne sai qu'une voie.
Tant de faveurs sur vous que la reine déploie,
Doivent trop vous toucher pour souffrir que jamais
Son exil soit par vous le prix de ses bienfaits.
Vous devez partager la puissance suprême,
Demandez que sa main suive le diadême,
Par-là vous évitez la honte d'être ingrat,
Conservez vos amis, satisfaites l'état ;
Et maître de son cœur ainsi que de l'empire,
Etouffez la vengeance où sans doute elle aspire.

THÉODAT.

Quel conseil, ou plutôt quelle injure à ma foi ?
Je vous voyois tantôt plus de bonté pour moi.
Vous ne déguisiez point que l'hymen de la reine,
Résolu tout-à-coup, vous causoit quelque peine.
Pourquoi changer si-tôt des sentimens si doux ?
Aimez-vous Honoric, ou me haïssez-vous ?

ILDÉGONDE.

C'est trop, dispensez-moi de voir à quoi m'expose
Ce qu'un noble intérêt veut que je vous propose.
Si je m'en consultois, peut-être pour mon cœur
Ce triste hymen encore auroit même rigueur ;
Mais, pour ne point souffrir que je l'en ose croire,
Il suffit qu'il n'est pas le même pour la gloire.
Quand de vos feux tantôt la reine étoit le prix,
Cette gloire outragée essuyoit vos mépris ;
Et lorsqu'à l'épouser c'est moi qui vous convie,
J'immole à ma vertu le bonheur de ma vie.
L'effort m'en coûte assez, pour mériter de vous,
Sur ce cruel triomphe un reproche plus doux.

THÉODAT.

L'effort est grand, sans doute, & marque un cœur sublime,
Qu'en tout ce qu'il résout la gloire seul anime,
Un cœur, qui sous les sens n'est jamais abattu ;
Mais, Madame, est-ce aimer qu'avoir tant de vertu ?

ILDÉGONDE.

Oui, puisque devant tout à votre amour extrême,
Je ne puis moins pour vous que m'immoler moi même.
Par un hymen auguste assuré d'être roi,
Vous avez dédaigné la couronne pour moi.
Cet amour vous a fait, par un plein sacrifice,
D'une indigne prison endurer l'injustice ;
Et vous voulez encor pour mes seuls intérêts,
Exposer votre sang à des complots secrets.

Pour assûrer vos jours, dont le péril m'étonne,
Il le faut, je vous rens cette même couronne.
Si la condition tient vos sens soulevés,
Songez que c'est de moi que vous la recevez,
Que c'est moi...

THÉODAT.

Non, Madame, assemblez pour ma gloire
Les plus brillans honneurs qui suivent la victoire,
Mettez sous ma puissance & mille & mille états,
Vous ne me donnez rien en ne vous donnant pas.
C'est pour vous que je vis, pour vous que je veux vivre,
Je n'ai point d'autre bien, d'autre gloire à poursuivre;
Et de tout ce qui fait le vrai bonheur d'un roi,
Rien ne me peut manquer, si vous êtes à moi.

ILDÉGONDE.

Ne vous en croyez pas, votre raison séduite...

SCENE X.

ILDÉGONDE, THÉODAT, EUTHAR, VALMIRE.

EUTHAR.

SEigneur, d'un nouveau trouble appréhendez la suite,
Theudis avec les siens dans le palais entré,
Épiant Honoric, l'a d'abord rencontré;
Et le nommant tout haut l'auteur de la disgrace,
Qui du peuple pour vous a fait naître l'audace,
Il le pousse, il le presse, &, sans un prompt secours,
Quoiqu'il ait quelque appui, je crains tout pour ses jours.

ILDÉGONDE.

Allez-y, Théodat, & dérobant sa vie...

THÉODAT.

Vous le voulez, Madame, & l'honneur m'y convie :
Tout mon rival qu'il est, je cours à son côté
Combattre la fureur d'un parti révolté ;
Et tant qu'un calme entier acheve de l'éteindre,
A moins que je périsse, il n'aura rien à craindre.

ILDÉGONDE.

Prenez soin de vous-même, &, quoiqu'aimé de tous,
Songez qu'un bras caché pourroit tout contre vous.

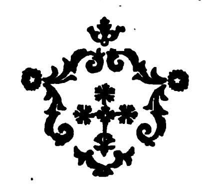
THÉODAT.

Si ma vie à sauver vous tient en défiance,
Dites que vous m'aimez, elle est en assurance.

ILDÉGONDE.

Vous avez là-dessus tout lieu d'être content ;
Si j'étois sans amour, je ne craindrois pas tant.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ILDÉGONDE, VALMIRE.

VALMIRE.

L'AMOUR pour votre cœur doit avoir bien des charmes,
Si d'un songe confus vous prenez tant d'allarmes.
Quelque trouble par-là qui vous ait pû frapper,
Au moins votre réveil a dû le dissiper.
A de vaines frayeurs vous souffrez trop d'empire,
Madame, & quand le jour . . .

ILDÉGONDE.

Le jour paroît, Valmire,
Et nous va faire voir si mon esprit séduit
S'est trop laissé surprendre aux erreurs de la nuit;
Mais déja, comme moi, tu vois tout lieu de craindre.
On se plaint sans savoir de quoi l'on se doit plaindre,
De Théodat par tout le nom est entendu,
On parle d'entreprise & de sang répandu.
Puis-je sur ce murmure être moins inquiette?

VALMIRE.

Mais dans ce trouble enfin Théodat seul vous jette;
Et je vous y croyois l'esprit moins disposé
En faveur d'un amant si long-temps méprisé.
L'amour de vos dédains punit bien l'injustice.

ILDÉGONDE.

Ne me reproche point un bizarre caprice.
Avant qu'avecque toi j'eusse osé m'en ouvrir,
J'avois déja souffert tout ce qu'on peut souffrir.

Cependant je ne sai si lorsque je m'enflamme,
L'amour de Théodat éblouit trop mon ame ;
Mais le trône oublié, sitôt qu'il l'a pû voir,
Après tant de refus, quelque rayon d'espoir,
Son chagrin, ses transports, sa vie abandonnée,
Pour me débarrasser d'un fâcheux hyménée,
Tout cela dans mon cœur lui donne tant d'appui,
Qu'il seroit mal aisé qu'il osât moins pour lui.
Voi d'ailleurs avec moi cette vertu sublime,
Qui soumet son destin à la main qui l'opprime.
Le peuple haït la reine, & la veut exiler,
Il résiste, & contre elle on ne peut l'ébranler.
Il fait plus, il apprend qu'une troupe ennémie
Surprenant Honoric, attente sur sa vie ;
Soudain, quoique rival, il vole à son secours,
L'arrache de ses mains, & prend soin de ses jours.
Veux-tu que sans rien voir de tout ....

SCENE II.

AMALASONTE, ILDEGONDE, VALMIRE, GÉPILDE.

AMALASONTE.

Enfin, Princesse ;
Les destins sont pour nous, que votre crainte cesse.
Hier si je témoignai pour le bien de l'état
Vouloir vous asservir aux vœux de Théodat,
Je viens pour réparer cette honteuse feinte,
Oter à vos désirs toute ombre de contrainte.

ILDEGONDE.

Ah, Valmire !

AMALASONTE.

Honoric étant aimé de vous,
Peut déja s'applaudir du nom de votre époux,
Il n'aura plus d'obstacle à ce grand hyménée.

ILDÉGONDE.

Se pourroit-il ...

AMALASONTE.

J'en ai l'ame encore étonnée.
J'aimois, & ce n'est pas sans trouble, sans horreur,
Que l'amour indigné se porte à la fureur;
Mais il y va du trône, on m'avoit outragée,
Ma gloire en murmuroit, & je me suis vengée;
Trouble, désordre, horreur, tout est doux à ce prix.

ILDÉGONDE.

Sans doute Théodat ...

AMALASONTE.

Vous l'auroit-on appris?
Oui, Princesse, à la joie abandonnez votre ame,
Théodat, ne vit plus

ILDÉGONDE.

Théodat... Quoi, Madame...

AMALASONTE.

Deux des siens, dès long-temps, m'avoient vendu leur foi,
Comblés de mes bienfaits ils étoient tout à moi;
Et par eux, cette nuit, ma vengeance assouvie
M'a de ce nouveau roi sacrifié la vie.
Sans bruit & sans lumiere ils ont pris le moment
De se pouvoir couler dans son appartement;
Et tandis qu'à la mort le sommeil l'abandonne,
Ils suivent à l'envi l'ordre que je leur donne.
Percé des premiers coups, Théodat, mais trop tard,
Tâche de l'un des deux à saisir le poignard,
Soudain chacun redouble, il se débat, s'élance,
Et puisqu'il faut périr, fait tout pour sa vengeance;

Mais dans cet instant même, après un cri confus,
Sans force, sans parole, il tombe & ne vit plus.
Le jour dont la clarté découvre l'entreprise,
Fait déja succéder la plainte à la surprise,
On me soupçonnera, mais contre les mutins
Une rigueur si prompte assure nos destins.
Plus de chef, plus d'audace, il est quelques complices
Dont je puis à loisir ordonner les supplices.
Mais quelle émotion agite votre cœur ?
Un peu de sang versé vous fait-il tant de peur ?
Pour goûter pleinement le fruit de ma vengeance,
Voyez de votre amour qu'elle fait l'assurance ;
Et libre à disposer de vos vœux les plus doux,
Jouissez d'un plaisir qu'elle n'offre qu'à vous.
Qu'un bien si précieux vous la doit rendre chere !

ILDÉGONDE.

Vous la connoissez mal, goûtez-la toute entiere ;
Et puisque votre rage en chérit tant l'appas,
Voyez-y des douceurs que vous n'attendiez pas.
Ne vous imputez point un crime détestable ;
Si Théodat est mort, j'en suis seule coupable,
Votre haine à sa perte a peu contribué,
Par vous, par vos fureurs, c'est moi qui l'ai tué.
C'est moi qui vous immole une tête si chere.

AMALASONTE.

Ciel ! Que me dites-vous ?

ILDÉGONDE.

Ce qu'il ne faut plus taire ;
Malgré tout mon orgueil Théodat fut mon choix,
Hier je m'en expliquai pour la premiere fois,
Il sut que je l'aimois ; & cette connoissance
Rendant à son amour toute sa violence,
Ni votre cœur offert, ni le titre de roi,
Ne pûrent obtenir qu'il renonçât à moi.
Il suivit de son feu l'emportement funeste,
Combattit mon hymen, Vous avez fait le reste ;

Et son sang répandu lorsqu'il ne craignoit rien ;
En vengeant votre amour, désespere le mien.
Pardonne, Théodat, à ma jalouse envie,
Ma fierté fit toujours le malheur de ta vie,
Et par un surprenant & déplorable sort,
Pour s'être démentie, elle cause ta mort.
Oui, par son changement, c'est elle qui te tue.
Pourquoi ne l'avoir plus, ou pourquoi l'avoir eue ?
Mais, après tant d'ennuis, puisqu'elle t'a jetté
Dans l'abîme où pour moi tu t'es précipité,
De mon cœur pour jamais mon désespoir l'arrache ;
Il te la sacrifie, & je veux bien qu'on sache
Que jusques au tombeau, mes soupirs & mes pleurs
Ne se lasseront point de venger tes malheurs.

AMALASONTE.

Enfin, graces au ciel, rien ne manque à ma joie,
A pleine main sur moi sa faveur se déploie.
Dans mon cœur agité je ne sai quels combats
De la mort d'un amant corrompoient les appas.
Je tremblois d'une gloire à mon amour fatale ;
Mais quand je puis jouir des pleurs de ma rivale,
Ses ennuis à mes yeux si vivement offerts,
Consolent cet amour de tout ce que je perds.
Qui l'eût cru qu'Ildégonde, elle qui fut si fiere,
Allant pour Théodat jusques à la priere,
Avec tant de bassesse eût mendié sa foi,
Pour me voler un cœur qui se donnoit à moi ?
C'est donc ce qui le fit à soi-même infidéle ?
L'ingrat si-tôt changé ne changea que pour elle ;
Et leur intelligence à braver mon amour,
De ses feux mal éteints produisit le retour.
Ah ! Si j'avois connu ... Mais qu'eût pû ma vengeance,
Qui de mes feux trahis réparât mieux l'offense ?
De deux amans ensemble ordonner le trépas,
Quelque cruel qu'il soit, c'est ne les punir pas.

Lorsque

Lorsque l'un perd le jour sous le fer qui l'en prive,
Pour en sentir l'atteinte, il faut que l'autre vive.
Oui, perfide rivale, après l'indigne éclat
De l'outrageant amour qui m'ôte Théodat,
Si pour voir ma vengeance heureusement remplie,
J'eus besoin de sa mort, j'ai besoin de ta vie.
J'ai besoin qu'à toute heure examinant sa foi,
Tu songes, s'il est mort, qu'il n'est mort que par toi;
Que ton bras a versé le sang que tu regrettes.
J'élevois son destin à des grandeurs parfaites,
Ton amour, malgré moi, s'est rendu son bourreau,
Je le mettois au trône, il le met au tombeau.
Peins-toi bien cette image, & toute déchirée,
Par l'affreuse douleur de t'en voir séparée,
Toujours prête à mourir sous l'horreur du remords,
Chaque jour, s'il se peut, endure mille morts.

ILDEGONDE.

Insultez aux ennuis dont la rigueur funeste
Accable d'un amant le déplorable reste.
Faites sous leurs excès gémir ce cœur ingrat,
Je vivrai pour pleurer le sort de Théodat;
Et ces mots que pour moi votre vengeance amasse,
De vos lâches fureurs rempliront la menace.
Mais craignez que mes jours, malgré moi conservés,
Ne troublent les douceurs que vous vous réservez.
Dès long-temps sur le trône, au sang accoutumée,
Vous le voyez couler sans en être allarmée.
Sur le foible soupçon d'un douteux attentat,
Vous avez répandu le plus pur de l'état.
Contre vous, quoique tard, c'est un crime à poursuivre,
Je ne m'en tairai pas si vous me laissez vivre.
Il est des cœurs aigris, qui, pour venger ce sang,
Vous détestant pour reine, attaquent votre rang.
Theudis & Trasimond n'ont pas quitté les armes,
J'irai les animer par mes cris, par mes larmes,

Leur montrer Théodat tout percé de vos coups ;
Ce Théodat qui dût attendre tout de vous,
Ce Théodat... Mais, dieux, faut-il que je m'en croie ?

AMALASONTE.

On m'a trompée ! Ah, ciel !...

SCENE III.

AMALASONTE, ILDÉGONDE, THÉODAT, GÉPILDE, VALMIRE.

ILDÉGONDE.

Vous vivez ? Quelle joie !
Mes reproches, Madame, ont été trop avant,
N'en redoutez plus rien, Théodat est vivant.

THÉODAT *à Amalasonte*

Pour me justifier, j'ai besoin de ma gloire,
Elle est mon seul recours, mais l'en voulez-vous croire,
Madame ? Tout m'accuse ; &, pour noircir ma foi,
Du plus honteux forfait l'indice est contre moi.
Hier sachant qu'Honoric par un nouveau tumulte
De quelques factieux souffroit ici l'insulte,
Confus de ce désordre, afin de l'empêcher,
De leurs mains aussi-tôt je courus l'arracher.
A ma voix, à mes cris ne déférant qu'à peine,
Ils juroient que son sang satisferoit leur haine ;
Et Theudis à regret différant son trépas,
Exécutoit des yeux ce que n'osoit son bras.
Il croit que ses conseils ont fait périr son pere ;
Et tant d'aveuglement se mêle à sa colere,
Que s'étant déclaré, rien n'est plus assez fort
Pour lui faire oublier cette honteuse mort.

Je crus pour Honoric devoir craindre l'orage ;
Et touché des périls que pour lui j'envisage,
L'approche de la nuit redoublant mon effroi,
Pour le mettre à couvert, je l'enleve chez moi.
Un des miens seulement instruit de sa retraite,
Seconde le secours que ma pitié lui prête ;
Mais ce lieu qui devoit faire sa sûreté,
N'a pû le garantir de l'infidélité.
Comme en ce lieu funeste il occupoit ma place ;
Je ne sai si par lui le destin me menace,
Mais enfin je me sens le cœur tout interdit,
Le jour me l'a fait voir poignardé dans mon lit ;
C'est là qu'il a péri, j'avois seul connoissance
De l'asyle où ses jours cherchoient leur assurance.
La vertu par l'amour se peut laisser trahir,
Il étoit mon rival, je devois le haïr ;
Et si vous en tenez l'apparence croyable,
Le crime est avéré, vous voyez le coupable.
Cependant je me perds à force d'y penser,
Madame ; &, quelque sang qu'on ait voulu verser,
J'ignore quelle main offerte à le répandre....

AMALASONTE.

Tu l'ignores ? Hé bien, il te le faut apprendre.
Ces coups qui d'Honoric ont terminé le sort,
Par mes ordres portés, m'assuroient de ta mort.
Ton sang, au lieu du sien qu'a versé l'imprudence ;
Étoit secrettement promis à ma vengeance,
Et devoit réparer l'affront d'avoir en vain
Relâché mon orgueil jusqu'à t'offrir ma main.
Si le honteux ennui de n'être point aimée,
Contre toi jusques-là tint ma haine animée,
Que n'osera-t-il point cet ennui, quand je voi
Que ton amour content me dérobe ta foi ?
Ildégonde a changé, tu l'aimes, elle t'aime,
Je le connois ; crains tout de ma fureur extrême.

Les crimes les plus noirs qui t'auroient diffamé ;
Seroient moindres pour toi que celui d'être aimé.
Je pourrois déguiser, afin de te surprendre ;
Ce que pour t'en punir je brûle d'entreprendre ;
Mais ma feinte auroit beau te tendre un faux appas ;
Après Honorie morte, tu ne l'en croirois pas ;
Ainsi tu vois à quoi ta sûreté t'engage,
Préviens-moi si tu veux te sauver de ma rage ;
Autrement, si la voie encor s'en peut trouver,
J'ai commencé trop bien pour ne pas achever.

SCENE IV.

THÉODAT, ILDÉGONDE, VALMIRE.

THÉODAT.

Quelle fureur, Madame, & d'un projet semblable,
Qui croiroit qu'une reine avoit été capable ?

ILDÉGONDE.

Je vous l'avois bien dit, que son calme apparent,
Dissipant trop l'orage, en marquoit un plus grand.
L'amour qui se reproche une secrette honte,
Ne croit pas de vengeance assez forte, assez prompte ;
Il veut tout, ose tout pour s'en faire raison,
Et ce que le fer manque, il l'obtient du poison.

THÉODAT.

Je ne connois que trop ce qu'il faut que j'en craigne ;
Mais voulez-vous de moi que ma vertu se plaigne,
Et que contre ma gloire un indigne intérêt
De l'exil de la reine autorise l'arrêt ?
Si ses jaloux transports en veulent à ma vie,
C'est un amour trompé qui s'emporte, s'oublie ;
Et dont l'égarement n'affoiblit pas ma foi,
Jusques à me cacher ce qu'elle a fait pour moi.

ILDÉGONDE.

Hé bien, de ses fureurs demeurez la victime.
J'ai par mon imprudence achevé votre crime;
Et la part que j'y prens en faisant la noirceur,
Je deviens sa complice à vous percer le cœur.

THÉODAT.

Hélas, que je tiendrois mon sort digne d'envie,
Si j'avois seulement à craindre pour ma vie!
Mais, Madame, elle sait que votre cœur touché
A ses rigueurs pour moi s'est enfin arraché,
Qu'à mon timide espoir cessant d'être contraire,
Vous souffrez que ma foi...

ILDÉGONDE.

Comment l'avoir pû taire?
J'apprenois votre mort, & de pareils malheurs
Demandoient son secret aussi-bien que mes pleurs.

THÉODAT.

Heureux & doux abus! Que j'y trouve de charmes!
Ah! Puisque mon amour a mérité vos larmes,
Cessez d'avoir l'esprit de mon sort effrayé,
Laissez verser mon sang, ce sang est trop payé.
Mais ce qui me confond, je tremble que la reine,
Me connoissant aimé, ne partage sa haine,
Et que, pour me porter de plus terribles coups,
Sa jalouse fureur ne s'étende sur vous.
Sauvez-moi de l'abîme où ce soupçon me jette,
Il est des rois voisins chez qui trouver retraite,
Des rois de qui l'appui par un heureux secours....

ILDÉGONDE.

Moi, fuir, Prince?

THÉODAT.

Il le faut; ou c'est fait de vos jours.
Songez pour un amant quel sort épouvantable
De voir sacrifier tout ce qu'il trouve aimable;
Le seul pressentiment m'en fait pâlir d'effroi.
Madame, s'il est vrai...

SCENE DERNIERE.

THÉODAT, ILDÉGONDE, EUTHAR, VALMIRE.

EUTHAR.

Seigneur, vous êtes roi;
Le bruit de votre mort a redoublé la haine
Que le peuple avoit fait éclater pour la reine.
Chacun faisant ouir le nom de Théodat,
A juré hautement d'en punir l'attentat;
Et dans tout le palais une fiere menace
De la rebellion a fait croître l'audace.
Theudis plus que tout autre ardent à vous venger;
A fait voir votre vie à toute heure en danger,
Et qu'à moins qu'on osât en prévenir le crime,
La reine tôt ou tard vous prendroit pour victime.
Les cris tumultueux que le peuple soutient,
Vont jusques à la reine; on la voit, elle vient,
Et d'un vif désespoir mortellement frappée,
De l'un des siens en hâte ayant saisie l'épée,
Elle court à Theudis, & de sa propre main,
Sans rien examiner, lui veut percer le sein.
Là, soit que sa fureur un peu trop violente
La livre d'elle-même au fer qu'on lui présente,
Soit que contre ses jours de vengeance animé,
Theudis qui lui résiste exprès se fût armé,
A ses pieds tout-à-coup, elle tombe, elle expire;
Chacun s'unit alors pour vous céder l'empire;
Et cette mort par tout faisant un prompt éclat,
On n'entend plus crier que, *Vive Théodat.*

ILDÉGONDE.

Ainsi pour vous, Seigneur, l'ordre du ciel s'exprime,
Vous appellant au trône, il vous y veut sans crime,
Et qu'on puisse au hazard seulement imputer
L'arrêt que sa justice a fait exécuter.

THÉODAT.

L'infortune me touche ; &, quelque violence
Que la reine ait voulu permettre à sa vengeance,
Je ne puis m'empêcher de me plaindre du sort
Qui me rend, malgré moi, coupable de sa mort ;
Mais, pour ne pas laisser votre gloire incertaine,
Madame, allons au peuple offrir une autre reine,
Et par tout ce qui peut lui répondre de vous,
L'assurer sous vos loix du régne le plus doux.

FIN.

LE FESTIN

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMEDIE.



AVIS.

Cette pièce dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations est la même que feu M. Moliere fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scénes du troisiéme & du cinquiéme acte, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scénes ajoutées à cet excellent original, & dont les défauts ne doivent point être imputés au célébre auteur, sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée.

ACTEURS.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. JUAN.

ELVIRE, ayant épousé D. Juan.

D. CARLOS, frere d'Elvire.

ALONSE, ami de D. Carlos.

THÉRESE, tante de Léonor.

LÉONOR, demoiselle de champagne.

PASCALE, nourrice de Léonor.

CHARLOTTE, paysanne.

MATHURINE, autre paysanne.

PIERROT, paysan.

M. DIMANCHE, marchand.

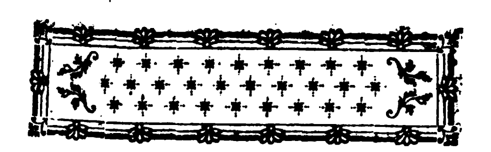
LA RAMÉE, valet de chambre de D. Juan.

GUSMAN, domestique d'Elvire.

SGANARELLE, valet de D. Juan.

LA STATUE du commandeur.

LA VIOLETTE, laquais.



LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *prenant du tabac, & en offrant à Gusman.*

QUOI qu'en dise Aristote, & sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéans, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droit, pardevant par derriere,

Gens de toutes façons, connus & non connus,
Pour y demander part, sont les très-bien venus,
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un reméde nouveau,
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours!
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour D. Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne, & courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur?
Qui d'un départ si prompt...

SGANARELLE.

Je n'en sai point les causes.
Mais, Gusman, à peu près, je voi le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Quoi, ton maître feroit cette tache à sa gloire?
Il trahiroit Elvire, & d'un crime si bas...

SGANARELLE.

Il est trop jeune encore; il n'oseroit.

GUSMAN.

Hélas!

Si d'un ſi lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de ſa qualité...

SGANARELLE.

La raiſon en eſt belle;
Sa qualité! C'eſt là ce qui l'arrêteroit.

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'eſt trop chaud ni trop froid;
Vœux, ſermens, ſans ſcrupule il met tout en uſage.

GUSMAN.

Mais ne ſonge-t-il pas à l'hymen qui l'engage?
Croit-il le pouvoir rompre?

SGANARELLE.

Hé, mon pauvre Guſman,
Tu ne ſais pas encor quel homme eſt D. Juan.

GUSMAN.

S'il eſt ce que tu dis, le moyen de connoître
De tous les ſcélérats le plus grand, le plus traître?
Le moyen de penſer qu'après tant de ſermens,
Tant de tranſports d'amour, d'ardeur, d'empreſſemens,
De proteſtations des plus paſſionnées,
De larmes, de ſoupirs, d'aſſurances données,
Il ait réduit Elvire à ſortir du couvent,
A venir l'épouſer, & tout cela du vent?

SGANARELLE.

Il s'embarraſſe peu de pareilles affaires,
Ce ſont des tours d'eſprit qui lui ſont ordinires;
Et, ſi tu connoiſſois le pélerin, croi-moi,
Tu ferois peu de fond ſur le don de ſa foi.
Ce n'eſt pas que je ſache avec pleine aſſurance,
Que déja pour Elvire il ſoit ce que je penſe.
Pour un deſſein ſecret en ces lieux appellé,
Depuis ſon arrivée il ne m'a point parlé;

Mais, par précaution, je puis ici te dire,
Qu'il n'eſt devoirs ſi ſaints dont il ne s'oſe rire,
Que c'eſt un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un Turc, un enragé,
Qu'il n'a ni foi ni loi, que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi, le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante?

SGANARELLE.

Bon, parlez-lui du ciel, il répond d'un ſouris;
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis;
Et, parce qu'il eſt jeune, il croit qu'il eſt en âge
Où la vertu ſied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu;
Et, ne refuſant rien à madame nature,
Il eſt ce qu'on appelle un pourceau d'Épicure.
Ainſi, ne me dis point ſur ſa légereté,
Qu'Elvire, par l'hymen, ſe trouve en ſûreté;
C'eſt peu par bon contrat qu'il en ait fait ſa femme,
Pour en venir à bout, & contenter ſa flamme,
Avec elle, au beſoin, par ce même contrat,
Il auroit épouſé toi, ſon chien & ſon chat.
C'eſt un piége qu'il tend par tout à chaque belle;
Payſanne, bourgeoiſe, & dame & demoiſelle,
Tout le charme; &, d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui ſemble une chanſon.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flammes;
Et ſi je te diſois combien il a de femmes,
Tu ſerois convaincu que ce n'eſt pas en vain
Qu'on le croit l'épouſeur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme?

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable.
Il ſe moque de tout, ne craint ni Dieu, ni diable;

Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien ; &, s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vû tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu?

SGANARELLE.

Le quitter! Comment faire?
Un grand Seigneur méchant est une étrange affaire.
Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
La crainte me retient ; &, ce qui me désole,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
Louer ce qu'on déteste, &, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promene.
C'est lui. Prens garde au moins....

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

Je t'ai conté sa vie un peu légerement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement....

GUSMAN *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

AVec qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoitre.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru, c'étoit lui-même.

D. JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient.

SGANARELLE.

Il est un peu surpris de ce que, sans rien dire,
Vous avez pû si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

SGANARELLE.

Moi ?
Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi,
Qu'en penses-tu ?

SGANARELLE.

Je croi, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juste, & mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon dieu, j'entrevois d'abord ce qui se passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monsieur . . .

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Sans doute, il est aisé de voir
Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir ;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce seroit autre chose.

D. JUAN.

Hé bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas je vous dis très-sérieusement,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,
Vous fassiez vanité par tout d'être infidéle.

D. JUAN.

Quoi, si d'un bel objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va, croi-moi, la constance étoit bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venoient des Amadis,
Mais, à présent, on suit des loix plus naturelles,
On aime, sans façon, tout ce qu'on voit de belles ;

Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurois faire l'inéxorable,
Je me donne par tout où je trouve l'aimable;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidéle,
J'ai des yeux pour une autre aussi-bien que pour elle;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il céde à la douce contrainte,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement,
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais, quand on a vaincu, la passion expire,
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.

Enfin, j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans,
Qui, sans cesse, courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté,
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pûsse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi, je vous admire,
Votre langue . . .

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire? Moi? J'ai . . . Mais que dirois-je? Rien,
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit . . .
Je veux une autrefois les mettre par écrit,
Avec vous, sans cela, je n'aurois qu'à me taire,
Vous me brouillerez tout.

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, par hazard, me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

D. JUAN.

Le fat! Et quelle vie est-ce donc que je mene?

SGANARELLE.

Fort bonne, assurément; mais enfin . . . quelquefois . . .
Par exemple, vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable ;
Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,
Un divertissement que je voudrois avoir :
Mais sans aucun respect pour les plus saints mysteres...

D. JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel, & jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hai la remontrance ; &, quand on s'y hazarde...

SGANARELLE.

Oh, ce n'est pas à vous que j'en fais ! Dieu m'en garde,
J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons ;
Et, quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître ; *ame crasse*
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?
Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
A secouer le joug des plus louables craintes.

Pour avoir de grands biens, & de la qualité,
Une perruque blonde, être propre, ajusté,
Tout en couleur de feu, pensez-vous... Prenez garde
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
Contre les vérités dont vous osez douter?
De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
Qu'en vain les libertins de tout font raillerie,
Que le ciel tôt ou tard pour leur punition...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce commandeur mort?

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué, chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord,
On ne peut rien de mieux; & s'il osoit s'en plaindre,
Il auroit tort, mais...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laissons-là tes frayeurs, & songeons seulement
A ce qui peut me faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle,
Est une fiancée aimable, jeune & belle,
Et conduite en ces lieux où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux, à qui sont destinés tant d'appas.

Je la vis par hazard, & j'eus cet avantage,
Dans le temps qu'ils songeoient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'ai vû deux amans se montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
Me frappant tout-à-coup, rendit le mien sensible;
Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pûs souffrir, sans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimassent autant que l'un & l'autre s'aime.
Ce bizarre chagrin alluma mes desirs,
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pû réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier reméde enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens, qu'au besoin, nous trouverons tous prêts;
Ils auront une barque, où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'est-là le prendre comme il faut;
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise; il n'est rien tel que de se satisfaire.
[*à part.*]
La méchante ame!

D. JUAN.

D. JUAN.

Allons songer à cête affaire.
Voici l'heure à peu près où ceux... Mais qu'est-ce ceci ?
Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame ; à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et ; par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même ;
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite ;
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui doivent allarmer mon amour,
Avoient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable ;

Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux ;
Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me dise;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur extrême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, & sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidéle,
J'ai mes raisons, Madame, & voilà Sganarelle,
Qui vous dira pourquoi....

SGANARELLE.

Je le dirai ? Fort bien.

D. JUAN.

Il sait...

SGANARELLE.

Moi ? S'il vous plaît, Monsieur, je ne sai rien.

ELVIRE.

Hé bien, qu'il parle ; il faut souffrir tout pour vous plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, Monsieur.

ELVIRE *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,
Approchez, & voyons ce mystére éclairci.
Quoi, tous deux interdits ! Est-ce-là pour confondre...

D. JUAN.

Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je ?

SGANARELLE.

Hé bien, allons tout doux.

Madame . . .

ELVIRE.

Quoi ?

SGANARELLE *à D. Juan.*

Monsieur.

D. JUAN.

Redoute mon courroux.

SGANARELLE.

Madame, un autre monde avec quelqu'autre chose,
Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
Qui nous a fait en hâte, &, sans vous dire adieu,
Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, D. Juan, m'éclaircir ce mystére ?

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser . . .

ELVIRE.

Ah, que vous savez peu l'art de vous déguiser !
Pour un homme de cour, qui doit avec étude
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même,
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi ?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante,
Que si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser ;

Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter, & vous aller attendre,
Que vous me rejoindrez avec l'empressement,
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant,
Et, qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme,
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
Voilà par où, du moins, vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise;
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressemens
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.
Si j'ai pû me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos charmes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a sû m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,
Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que pour vous épouser,
Moi-même trop long-temps j'ai voulu m'abuser;
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre, en ma faveur, une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincere
M'a fait appréhender la céleste colere.
J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé.

Et que je ne pouvois en éviter les peines,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premieres chaînes.
N'en doutez point; voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour, voudriez-vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,
Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

ELVIRE.

Ah! Scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attens,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus temps.
Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne?
[*haut.*]
Monsieur...

D. JUAN.

De fausseté je voi qu'on me soupçonne;
Mais, Madame....

ELVIRE.

Il suffit, je t'ai trop écouté.
En oüir davantage est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figures point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira, tôt ou tard, ton manquement de foi;

Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

IL ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les miens...
Hélas! Si le remords le pouvoit prendre.

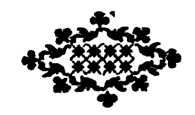
D. JUAN.

Viens,
Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise,
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise.
Sui-moi.

SGANARELLE.

Le détestable! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-temps, mon malheur m'asservit!

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-dinse, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh, marguienne.
Sans nou c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu?
Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a matin ...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise,
Je te vás tout fin drait conter par le menu
Comme, en n'y pensant pas le hazard est venu;
Il avions bian besoin d'un œil comme le nôtre,
Qui les vist de tout loin, car c'est moi, com'sdit l'autre,
Qui les ai le premier avisez. Tanquia don,
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jettoit une motte,
Tout en batifolant, car com'tu sais, Charlotte,

Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'où ;
Et moi, par fouas aussi, je batifole itou.
En batifolant don, j'ai fait l'appercevance
D'un grouillement sugliau, sans voir la différence
De squi pouvoit grouiller ; ça grouilloit à tou coups ;
Et grouillant, par secousse alloit comme envars nous.
J'estas embarrassé, s'nestoit point stratagême,
Et tout com' je te vois, je voyas ça de même,
Aussi fixiblement, & pis tout d'un coup ; quien,
Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.
Hé, Gros Jean, ça-je fait, *stan pendant que je sommes*
A niaiser parmi nous ; je pens' que vla de zomme,
Qui nagiant tout là bas. Bon, sm'a-t-i fait, *vrament*,
T'auras de queuque chat vû le trépassement ;
T'as la veu' trouble. Oh bian, ç'ai-je fait, *t'as biau dire,*
Je n'ai point la veu' trouble, & sn'est point jeu pou rire.
C'est là de zomme. Point, m'a-t-i fait, *sn'en est pas,*
Piarrot, t'as la barlue. Oh! J'ai sque tu voudras,
Ç'ai-je fait, *mais gageon que je n'ai point la barlue,*
Et queça qu'en voit là bas, ç'ai-je fait, *qui remue,*
C'est de zomme, voi-tu, qui nageon vars ici.
Gag' que non, sm'a-t-i fait. *Oh, margué, gag' que si,*
Dix sous. Oh, sm'a-t-i fait, *je le veux bian, marguienne;*
Quien, met argent sur jeu, vla le mien. Palsanguenne
Je n'ai fait aussi-tôt l'étourdi, ni le fou,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou,
Quatre piéce tapée ; & le restant en double ;
Jarnigué, je varron si j'avon la vû' trouble,
Ç'ai-fait, les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
Car je sis hazardeux, moi, qu'en m' mette en boutade,
Je vas, sans tant de raisons, tout à la débandade.
Je savas bian pourtant sque j'faisais d'en par là,
Queuque gniais! Enfin don, j'non pas putôt mis, vla ;

Que

Que j'voion tout à plain com' deux zomme à la nage,
Nou faision signe ; & moi, sans rien dir davantage,
De prendre le zenjeux. *Allon, Gros-Jean, allon,*
Ç'ai-je fait, *voi-tu pas comme i nou zappellon ?*
Is' vont nayer. Tant mieux, sm'a-t-i fait, *je m'en gausse,*
I m'ant fait pardre. A don, le tirant par lé chausse,
J'lai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux,
J'avon dans une barque avironné tou deux.
Et pis cahin cahas, j'on fait tant que je somme
Venu tout contre, & pis j'les avon tiré comme
Il avion quasi bû déja pu que de jeu,
Et pis j' le zon cheu nou menez auprès du feu,
Où je l'zon veu tous deux nuds sécher leu zoupelande,
Et pis il en est v'nu deux autres de leu bande,
Qui s'equian, voi-tu bian, sauvez tout seul, & pis
Mathurine est venue à voir leu biaux habits ;
Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte,
Qu'al avoit du mâlin dans l'œil, & pis, Charlotte,
Vla tout com' ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disiois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pû mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'est le maître,
Queuque bian gros Monsieu, dé pû gros qui puisse
être ;
Car i n'a que du d'or par ila, par ici,
Et ceux qui le sarvont sont dé Monsieus aussi.
Stanpendant, si je n'eume été là, palsanguenne
Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais marguienne,
Tout gros Monsieu qui l'est, il n'en fu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, di, Piarrot, est-il encor tout nu ?

PIERROT.

Nannain, tou devant nou qui le regardion faire,
I l'avon rabillé. Monguieu, combian d'affaire !
J'n'avois vû s'habiller jamais de courtisans,
N'y leu Zangingorniaux, je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré comme n'en lé balote !
J'estas tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte,
Quand i sont zabillés, y vou zant tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, & pis vla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'à voir j'estas tout étourdi,
Ant dé manche où tou deux j'entrerions tout brandi.
En déglieu d'haut de chausse, il ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lisets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an seroit voir pû.
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darriere,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, & si j'lai vû de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets,
Aveu des passemens faits de dantale blanche
Qui vehiant par le bout faison le tour démanche

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

Oh, si te plaist,
J'ai queu'chose à te dire.

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'esque c'est !

PIERROT.

Voi-tu, Charlotte, i faut qu'aveu toi, com'sdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il iroit trop du nôtre,

Quand je somme pour estre à nou deux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don ?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagraigne l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aime pas,

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, sn'est que ça, stampendant c'est bian assez,
Viança...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme chose.

PIERROT.

Si j'te la dit toujou, c'est toi qu'en est la cause ;
Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te dirois autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Es-que je n'taine pas ?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même
Que si j'navion point fait no zacordaille, & si
J'n'ai rien à me reprocher là-dessus, dieu marci.
Das qui passe un marcier, tout aussi-tost j'tajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa bannette.

Pour t'aller dénicher dé marle je ne sai zou ;
Tous les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le yielleu za ta fête,
Et tou ça contre un mur, c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien. Voi-tu ? Ça n'est ni biau ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu, je t'aime aussi, de quoi te mettre en peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aime, mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc que tu veux qu'en fasse ?

PIERROT.

Oh, je veux que tou hau,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme i faut, pourquoi don q'tu t'étonne ?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est, & toujou zau parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en passant
Mil ptite singerie ; & sis-je un innocent ?
Margué, je n'veux que voir com'la grosse Tomasse,
Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
Tant al n'est assotée, & dès qu'al l'voit passer,
Al n'attend point qui vienne, al s'en court l'agacer,
Li jett' son chapiau bas, & toujou sans reproche
Li fait exprès queuq'niche, ou baille une taloche ;
Et darrainment oncor que su zun escabiau
Il regardoit danser, al s'en fut bian & biau
Li tirer de dessous, & l'mit à la renvarse.
Jarny, vla sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en me barse,
Quand dret comme un piquet j'voi q'tu viens te parcher.
Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,

En glieu de m'fair présent d'une bonne égratineure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir par avanture
Si j'sis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou comme une vrai souche de bois.
T'est tróp fraide, voi-tu, ventregué, ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.
Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
Queuqu' petit signifiance.

CHARLOTTE.

Oh, cherche donc par où
Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prómte,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte!
Tastigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit?

PIERROT.

Di-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut-être;
Ne me presse point tant, & laisse faire.

PIERROT.

Hé bian,
Touche donc là, Charlotte, & d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

Es-ce là su monsieu ?

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qui l'eust été nayé ! Qui l'est genti !

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine, aguieu, je ne tarderai pas.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

Il n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle,
La force entre mes bras alloit mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent difficile à prévoir,
Renversant notre barque a trompé mon espoir.
Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déja par cent douceurs j'ai jetté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme,
On se plaît à m'entendre, & je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-temps à soupirer.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi ? Des bras de la mort quand le ciel nous retire,
Au lieu de mériter par quelque amandement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;

Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déja tant de fois... Paix, coquin que vous êtes.
Monsieur sait ce qu'il fait, & vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah! Que vois-je auprès de nous?

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

D. JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La surprise où me met cette autre paysanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-ci vaut bien l'autre, & mieux.

SGANARELLE.

Assurément.

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre piéce nouvelle.

D. JUAN.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux?

CHARLOTTE.

Hé, Monsieur!

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieur.

D. JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte à vous servir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah ! Je me sens ravir.
Qu'elle est belle, & qu'au cœur sa vûe est dangereuse!
Pour moi...

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieur, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités !
Sganarelle, as-tu vû jamais tant de beautés ?
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mignone !
Haussez un peu la tête. Ah, l'aimable personne !
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à-fait ;
Qu'ils sont beaux ! Et vos dents ? Il n'est rien si parfait,
Ces lévres ont sur tout un vermeil que j'admire,
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire ;
Et je ne sai si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous ? Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'yvoire,
Sganarelle, peut-on...

CHARLOTTE.

Fy, Monsieur, al est noire
Tout comme je n'sai quoi.

D. JUAN.

Laissez-la moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi, j'nosrois vous refuser;
Mais si j'eus su tout ça, devant votre arrivée,
Exprès avec du son je m'la serois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh, non pas;
Mais je dois bien-tôt l'être au fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot; c'est ma tante Phlipote
Qui nou fait marier.

D. JUAN.

Quoi, vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme? Non,
Il vous faut autre chose, & je crois tout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village,
Pour rompre cet injuste & honteux mariage;
Car enfin je vous aime, &, malgré les jaloux,
Pourvû que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai; mais quoi?
Vos beautés tout d'un coup vont triompher de moi;
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart d'heure,
Qu'on aimeroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Oui?

D. JUAN.

Je meure,
S'il est rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrois bien
Que ça fust tou com'ça; car vou n'me dites rien
Qui ne me fasse assé zaize, & j'orois bien envie
De n'vou m'écroire point; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savon bien sque c'est,
Qui n'est point de monsieus qui ne soient toujou prest
A tromper queuque fille, à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Auſſi je n'voudrois pas me laiſſer abuſer.
Voyez-vou, ſi j'ſis pauvre & native au village,
J'ai d'l'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge;
Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter,
S' j'penſois qu'en aimant l'en me l'voulût ôter.

D. JUAN.

Je voudrois vous l'ôter, moi ? Ce ſoupçon m'offenſe.
Croyez que pour cela j'ai trop de conſcience,
Et que ſi vos appas m'ont ſu d'abord charmer,
Ce n'eſt qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'ame
J'ai formé le deſſein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole; & pour vous, au beſoin,
L'homme que vous voyez en ſera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vourriez épouſer, moi ?

D. JUAN.

Cela vous étonne ?
Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connoît.

SGANARELLE.

Très-fort. Ne craignez rien, allez,
Il vous épouſera cent fois, ſi vous voulez.
J'en répons.

D. JUAN.

Hé bien, donc, pour le prix de ma flamme,
Ne conſentez-vous pas à devenir ma femme ?

CHARLOTTE.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente; al aime bian Piarrot.

D. JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, & m'en rendrai le maître.
Touchez-là seulement, pour me faire connoître
Que, de votre côté, vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE.

J'n'en veux que trop, mais vous?

D. JUAN.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh, Monsieur, attendez qu'jon fait le mariage.
Après ça, voyez-vou, je vous baiserai tant
Que vous n'erez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah! Me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

SCENE III.

D. JUAN, CHARLOTTE, PIERROT, SGANARELLE.

PIERROT.

Tout doucement, Monsieu, tenez-vous si vous plaist.
Vous pourriez-v-s-échauffant, gagner la purésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il?

PIERROT.

Oh, jarnié;
J'vou dis qu'où vous tegniais, & qu'i n'est pas besoin
Qu'où vegniais courtisé nô femme de si loin.

D. JUAN *le poussant.*

Ah! Que de bruit.

PIERROT.

Margué, je neno zemouvons guere
Pour cé pousseus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement, que je j'laisse faire? Et je ne l'veux pas, moi.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Pasqu'il est monsieu, i s'en viendra, je croi;
Carresser à not' barbe ici no z accordées.
Pargué, j'en sis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez-v-s'en carresser les vôtres.

D. JUAN *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé?

PIERROT.

Hé! margué,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué,
Ventrigué, tastigué, voyez un peu la chance,
De v-nir battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-sestre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh, palsanguienne;
I m'plaît de me fâcher, & t'es une vilaine,
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

Il me veut épouser;
Et tu n'te devrois pas si fort colériser.
Sn'est pas sque tu penses dea.

PIERROT.

Jarny, tu m'es promise;

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot, tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut, sr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne...

CHARLOTTE.

Laiss'moi que je la sois, & n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsangué, je gnien portrai jamais,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant; acoute,
C'est donc com'ça q'tu fais? Si j'en eusse eu qu'euq
doute,
Je m'stras bien empasché de le tirer de gliau,
Et je gliaurais baillé putost un chinfregnlau,
D'un bon cou d'aviron sur la tête.

D. JUAN.

Hé?

PIERROT *s'éloignant.*

Parsonne
N'me fait peur,

D. JUAN.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi,

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avon bien vû d'autre.

D. JUAN.

Houais.

SGANARELLE.

Monsieur, laissez-là
Ce pauvre diable, à quoi peut servir de le battre ?
Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.
Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veut dire, moi.

D. JUAN *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot, qui se baisse.*

Ah ! Je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peste, soit du marousle.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'men vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laisse faire.

[*Il s'en va.*]

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos ;
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissemens quand vous serez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE *voyant Mathurine.*

Ah, ah ;
Voici l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es-don qu'où faite-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. JUAN *à Mathurine.*

Au contraire ;
C'est qu'elle m'aime ; & moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déja vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'es-donc que vous veut là Mathurine ?

D. JUAN *à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse ; & je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire ?

D. JUAN *à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien
D'empêcher que Monsieu...

D. JUAN *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déja...

D. JUAN *à Charlotte.*

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN *à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi

Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard.

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame,

Pourquoi me disputer?

CHARLOTTE.

Pis q'monsiéu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant, j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vû la prumiere, & m'la dit; qu'il réponde.

CHARLOTTE.

Si-v-s a vû la prumiere, il m'a vû la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN *à Mathurine.*

Hé, que vous ai-je dit?

MATHURINE.

C'est moi qu'il épousra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN *à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné? La folle! Je l'admire.

CHARLOTTE

CHARLOTTE.

Si j'n'avon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il fait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis qu'i sait squ'en est,
Qui nous juge.

CHARLOTTE.

Monsieu, jugé nou, si vous plaist,
Laqueule est parmy nou...

MATHURINE.

Gageon qu'c'est moi qu'il aime,
Vous zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux, vous zallez voir vou-même.

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

D. JUAN.

Comment, est-ce pour vous moquer?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage?
Et chacune de vous dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont?
Celle à qui je me suis engagé, doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvû que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi, hait les discours frivoles;
J'ai promis des effets, laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord;
Et l'on saura bien-tôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.

[*à Mathurine.*]
Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.
[*à Charlotte.*]
Ne la détrompez point, je serai votre époux.
[*à Mathurine.*]
Il n'est charmes si vifs que n'éffacent les vôtres.
[*à Charlotte.*]
Quand on a vû vos yeux, on n'en peut souffrir d'autres.
Une affaire me presse, & je cours l'achever.
Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE V.

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE.
C'Est moi qui l'i plaist mieux, au moins.
MATHURINE.
Pourtant, je pense
Que je l'épouseron.
SGANARELLE.
Je plains votre innocence;
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-même vous jettez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oysons, c'est le plus assuré.

SCENE VI.

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du théâtre.*
D'Où vient que Sganarelle est ici demeuré?

SGANARELLE.
Mon maître n'est qu'un fourbe, & tout ce qu'il débite,
Fadaise, il ne promet que pour aller plus vîte.
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouse autant qu'il en peut attraper,
Et...

[*appercevant D. Juan qui l'écoute.*]
Cela n'est pas vrai; si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire,
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, & que s'il dit qu'il aime...
Ah! Tenez, le voilà, sachez-le de lui-même.

D. JUAN *à Sganarelle.*
Oui?

SGANARELLE.
Le monde est si plein, Monsieur, de médisans,
Que, comme on parle mal sur tout des courtisans,
Je leur faisois entendre à toutes deux, pour cause,
Que si quelqu'un de vous leur disoit quelque chose,
Il falloit n'en rien croire, & que de suborneur...

D. JUAN.
Sganarelle.

SGANARELLE.
Oui, mon maître est homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon ?

SGANARELLE.

Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

JE viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, sauvez-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous prendre ;
Ils ont dépeints vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE *s'en allant*

C'est à moi qui promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! C'est à moi.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Il faut céder, la force eſt une étrange loi.
Viens, pour ne riſquer rien, uſons de ſtratagême,
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monſieur?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

SGANARELLE.

Monſieur, vous vous moquez. Comment, ſous vos habits
M'aller faire tuer?

D. JUAN.

Tu mets la choſe au pis.
Mais di-moi, lâche, di, quand cela devroit être,
N'eſt-on pas glorieux de mourir pour ſon maître?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire. O ciel, fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne ſoit pas pris pour lui.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE *habillé en médecin.*

SGANARELLE.

AVOUEZ qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pû nous cacher *sous le* vôtre.
J'en regardois le risque avec quelque souci;
Tout franc, il me choquoit.

D. JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage,
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur par tout où je me montre
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Mon savoir va bien-tôt éclater.
Déja six paysans, autant de paysannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,

M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris ?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur, & raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pû bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, *Et cætera*,
Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra,
Que m'importe ?

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hazard, car enfin quelquefois, que sait-on,
Mes malades venoient à guerir ?

D. JUAN.

Pourquoi non ?
Les autres médecins que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous disent ?
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as ?

Croi-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en persuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,
Ce qu'avec la nature aura fait le hazard...

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine?
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi?
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi?
La casse, le séné, ni le vin hémétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou!

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique;
Monsieur, songez-vous bien quel bruit depuis un temps,
Fait le vin hémétique?

D. JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par tout ont vaincu les scrupules,
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules;
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vû des effets si surprenans...

D. JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien,
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Recours à l'hémétique. Il en prend pour leur plaire ;
Soudain ....

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ? Depuis six jours il ne pouvoit mourir ;
Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais reméde avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute ...

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera ;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je croi ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon, parlons doucement, & sans nous échauffer,
Le ciel ...

D. JUAN.

Laissons cela...

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfer...

D. JUAN.

Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux, votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié ;
Temps perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris, je sais à peine lire,
Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais, franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement,
Je voi, je comprend mieux ce que je dois comprendre,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve, & ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
Se sont-ils faits tous seuls ? Cette masse de pierre
Qui s'éleve en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce ciel planté là haut, est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même ? Et, vous, seriez-vous là,
Sans votre pere, à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre ? Ainsi, de pere en pere,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier ? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre, cette ame,
Ces veines, ce poulmon, ce cœur, ce foie... Oh! dame,
Parlez à votre tour comme les autres font !
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, & c'est belle malice.

D. JUAN.

Ton raisonnement charme, & j'attens qu'il finisse.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, & qu'on y voit
Certains ingrédiens, que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer ; d'où vient que... Par exem-
ple,
N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sai quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,
Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sai quoi fait mouvoir dans mon corps?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entiere,
Aller à droit, à gauche, en avant, en arriere...

D. JUAN *appercevant Léonor au fond du théatre.*

Ah! Sganarelle, voi. Peut-on, sans s'étonner...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner,
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle?

SGANARELLE.

Vous devriez déja l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LÉONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUel bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder ?
Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage,
La plus belle personne...

LÉONOR.

Oh, point, Monsieur !

D. JUAN.

Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE *à D. Juan.*

C'est comme il vous les faut.

LÉONOR.

Quatorze ans ? Je les eus
Le dernier de Juillet.

SGANARELLE *bas.*

O, ma pauvre innocente !

D. JUAN.

Mais que cherchiez-vous là ?

LÉONOR.

Des herbes pour ma tante.
C'est pour faire un remède, elle en prend très-souvent.

D. JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort savant ?
Monsieur est médecin.

LÉONOR.

Ce seroit-là sa joie.

SGANARELLE *d'un ton grave.*

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate, au foie ?

LÉONOR.

Sous des arbres assise, elle prend l'air là bas.
Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.

Hé, ne nous pressons pas.
[*à Sganarelle.*]
Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse!

LÉONOR.

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. JUAN.

Ah, quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez
Tant de vocation?

LÉONOR.

Pas trop, mais vous savez
Qu'on menace une fille, & qu'il faut sans murmure...

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous?
Elle se moque, allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre a vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connoît, & je veux
Que lui-même ...

SGANARELLE *lui tâtant le poulx.*

Voyons. Le cas n'est point douteux.
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon, il vous viendra mal encombre.

LÉONOR.

Ah! Je tremble.
Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal,
Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux.

LÉONOR.

Je suis morte.

SGANARELLE.

Mal sur tout qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.

Il n'importe,
On ne laissera pas de m'y mettre.

D. JUAN.

Et pourquoi?

LÉONOR.

A cause de ma sœur qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur;
Et, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente?

LÉONOR.

Hé, mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante,
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs, & ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. JUAN.

Hé bien, marions-nous en secret; je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.

Et par un bon contrat;
Ce n'est point à demi que monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;

Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'est un acte inhumain dont je me rens coupable
Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable.
Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse, attendez tout de lui.

LÉONOR.

Si j'osois m'assurer....

SGANARELLE.

C'est une bagatelle,
Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
Va si loin, qu'il est prêt, pour faire trève aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

Ah! Qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah, ciel! Toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix!
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.
J'en suis trop convaincu, je vous connois à peine,
Et, tout-à-coup, je céde à l'amour qui m'entraine.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai, car ma tante, & la peur
Que me fait le couvent....

D. JUAN.

Ah! Connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable;
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le ciel...

LÉONOR.

Je vous croi, ne jurez point.

D. JUAN.

LÉONOR.

Mais, pour nous marier, sans que l'on en sût rien;
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage, &, quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.

En effet;
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.

Oh, ma tante & ma sœur seront bien en colere;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus;
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vous me rendez confus;
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi.
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

LÉONOR.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle envoyeroit chercher de bon cœur le notaire;
Si nous allions chez elle?

D. JUAN.

Hé bien, il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais quoi, seule avec vous?

D. JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire après la foi promise?

LÉONOR.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener?

LÉONOR.

Par ici.

Mais quel malheur!

D. JUAN.

Comment?

LÉONOR.

Ma tante que voici...

D. JUAN.

Le fâcheux contre-temps! Qui diable nous l'amene?

SGANARELLE.

Ma foi, c'en étoit fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine!

LÉONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre ici ce soir,
Je m'y rendrai.

SCENE III.

THÉRESE, LÉONOR, D. JUAN, SGANARELLE.

THÉRESE *à Léonor.*

VRaiment, j'aime assez à vous voir,
Impudente, il vous faut parler avec des hommes.

SGANARELLE.

Vous ne savez pas bien, Madame, qui nous sommes.

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin?
Ce monsieur là m'a dit qu'il étoit médecin,
Et je lui demandois si pour guérir votre asme,
Il ne savoit pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui posé, lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussi-tôt la respiration.

THÉRESE.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vû les plus habiles,
Leurs remédes me sont remédes inutiles.

SGANARELLE.

Je le croi. La plûpart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter les bassins;
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que votre asme vous tint du haut jusques au bas,
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

THÉRESE.

Hélas, que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asmatique.

THÉRESE.

Son teint est frais, sans doute, & d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Ça, voyons votre poulx. Il est intermittent;
La palpitation du poulmon s'y dénote.

THÉRESE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asme y paroît marqué.
Ah! Si mon cataplasme étoit vîte appliqué...

THÉRESE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE *lui parlant avec action, pour l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté;
Car, selon que d'abord la chaleur restringente
A pû se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent, si-tôt que dans une famille,
Vous voyez que le mal prend cours...

THÉRESE *à Léonor.*

Petite fille,

Passez de ce côté.

SGANARELLE *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure ?

THÉRESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne ;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THÉRESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

QU'en dites-vous, Monsieur ?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante.

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon?

SGANARELLE.

Laissez faire;
J'ai servi quelque temps chez un apotiquaire.
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné?

D. JUAN.

Sa niéce est fort aimable, & doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre!

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de-là, vous, l'épouseur banal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flamme!

SGANARELLE.

Quel diable de métier! Toujours femme sur femme?

D. JUAN.

En vain pour moi ton zéle y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je voi par tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une. & vous en prenez trente?

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder,
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

SGANARELLE.

Pourquoi ? Vous en feriez un ferrail. Mais je tremble,
Quel cliquetis, Monfieur ? Ah !

D. JUAN.

Trois hommes enfemble
En attaquent un feul, il faut le fecourir.

SGANARELLE *feul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir ?
S'aller faire échiner, fans qu'il foit néceffaire.
Quels grands coups il allonge ! Il faut le laiffer faire.
Le plus sûr cependant eft de m'aller cacher,
S'il a befoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE V.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CEs voleurs par leur fuite ont affez fait connoître
Qu'où votre bras fe montre on n'ofe plus paroître ;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux fecours,
Si je refpire encor, je ne doive mes jours.
Ainfi, Monfieur, fouffrez que pour vous rendre grace . . .

D. JUAN

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place ;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
Étoit plutôt devoir que générofité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur pourfuite ?

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma fuite.
Ils m'ont rencontré feul, & mon cheval tué
A leur infâme audace a fort contribué.
Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville ?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile ?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçû...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur qu'au convent j'avois fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure,
Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vû.
Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent;
Et par ses actions telles qu'elles paroissent,
Je croi sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire;
Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je sai ce que se doit un si juste courroux ;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles.
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher.
D'un enlevement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire ?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.
Mais je vous avouerai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire.
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, & qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE *à un valet.*

Fais boire nos chevaux, & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô ciel, que ma surprise est grande!

D. CARLOS *à Alonse.*

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre,
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre,
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

ALONSE *à D. Carlos.*

Voulez-vous...

D. CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, & je lui dois la vie
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rens le bien que j'ai reçu de vous
Jugez par-là du reste; & si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspens la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.

Pour m'acquitter vers eux je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçû, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous.
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

ALONSE.

Quoi, Monsieur?

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vuider ailleurs.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Holà, ho, Sganarelle.

SGANARELLE *derriere le théatre.*

Qui va là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah! C'est vous

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te sauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive.
Cet habit est, je croi, de vertu purgative ;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris ....

D. JUAN.

Effronté,
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie,
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere ? Tout de bon ?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble,
Il paroît honnête homme,

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur ...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu sais pour le secret les détours que je prens.
A ne point éclater toutes je les engage ;
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, & tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud.

SGANARELLE.

Je vous entens, il seroit plus honnête,
Pour mieux vous ennoblir, qu'on vous coupât la tête;
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN *voyant un tombeau sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paroître ici!

SGANARELLE.

Bon, & c'est le tombeau
Où votre commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grace à vous, gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité?
Laissons-le là, Monsieur, aussi-bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et, s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah, que ce marbre est beau! Ne lui déplaise;
Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple, & le visionnaire
Et veut un tout pompeux quand il n'en a que faire;

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, & comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bien en empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.
Un mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appetit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise?

D. JUAN.

Que je l'attens chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise.
Mais mon maître le veut. Monsieur le Commandeur,
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régale. Y viendrez-vous?

[*La statue baisse la tête, & Sganarelle tombant sur les genoux, s'écrie :*]

A l'aide.

D. JUAN.

Qu'est-ce ? Qu'as-tu ? Di donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remède,

La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

SGANARELLE.

Hélas !

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas ?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor !

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abatue;

Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin !

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.

Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie;

Viens être convaincu de ta poltronerie,

Prens garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi?
Je t'attens à dîner.

[*La statue baisse encore la tête.*]

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi.
Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. JUAN *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

CEsse de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle,
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'impute à la peur.
La vûe en est troublée, & je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoi, là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vû, vous le démentez ? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Écoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
M'entens-tu ? Di.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde.
Vous vous expliquez net, c'est là ce qui me plait.
D'autres ont des détours qu'on ne sait ce que c'est,

Mais

Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siége.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE *à la Violette.*

VA savoir quand monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on ?

LA VIOLETTE.

C'est monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah, que cette visite étoit peu nécessaire !
Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de temps à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

MA présence vous choque, & je voi que sans peine
Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne;
Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et si vous êtes las d'oüir mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah! Que d'aveuglement, quand, raisonnant en fous,
Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous,
Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir!
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie,
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie;
Et ce fils que j'obtiens est le fleau rigoureux
De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
De quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions,
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du prince pour vous les graces nécessaires
Ont épuisé déja tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?
Ah, fils! Indigne fils! Quelle est votre bassesse,
D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse!

D'avoir osé ternir par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable?
Non, non, de vos ayeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent,
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand,
N'a pû de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en compte,
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte;
Et c'est comme un flambeau, qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obscurcis...

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, & tu n'en fais que rire.

C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe ; aussi-bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglemens,
Je prévienne du ciel les justes châtimens ;
J'en mourrai. mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guére.
Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entens,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-temps!

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.

Le chaſſant au milieu de ſa ſotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler ſa langue.
A-t-on jamais rien vû de plus impertinent ?
Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie ?
Le faire ſouvenir qu'étant d'un noble ſang,
Il ne devroit rien faire indigne de ſon rang ?
Les beaux enſeignemens ! C'eſt bien ce qu'on doit ſuivre
Un homme tel que vous, qui ſait comme il faut vivre ;
De votre patience on ſe doit étonner.
Pour moi, je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Votre marchand eſt là, Monſieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme, Monſieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peſte, un créancier aſſomme.
De quoi s'aviſe-t-il d'être ſi diligent
A venir chez les gens demander de l'argent ?
Que ne lui diſois-tu que monſieur dîne en ville !

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'eſt un homme à croire bien facile,
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'aſſeoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre au contraire,
Je ne tarderai pas long-temps à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Bon jour, Monsieur Dimanche. Hé, que ce m'est de joie
De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord,
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne;
Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins! Voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul! Oh, je veux leur apprendre
A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?

Quand je suis dans ma chambre, oser effrontement
Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur ...

M. DIMANCHE.

Sans colere,

Monsieur, une autrefois ils craindront de le faire.
J'étois venu ...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
Çà, pour Monsieur Dimanche un siége, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout ! Que je l'endure ;
Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure ...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime, & je vous vois d'un œil ...
Otez-moi ce pliant, & donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE

Je n'ai garde, Monsieur, de ...

D. JUAN.

Je le dis encore.
Au point que je vous aime, & que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.
Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire.
J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. JUAN.

Non, si vous n'êtes-là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois
Que je n'avois fait. Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, Monsieur...

D. JUAN.

Et madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci.
Je viens vous...

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le souci;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.

J'étois...

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux. La petite Louison,
Je...

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison.
Hé?

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime!
Et le petit Colin, est-il encore de même?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

D. JUAN.

Et brusquet, est-ce à son ordinaire?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire;
Mord-il toujours les gens aux jambes?

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir;
Et quand il ne voit pas que notre petite fille...

D. JUAN.

Je prens tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monſieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, ſans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous auſſi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus, je...

D. JUAN.

Pour votre ſervice,
Il n'eſt rien qu'avec joie en tout temps je ne fiſſe.

M. DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur pour moi; mais, Monſieur, s'il vous plaît,
Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela ſans aucun intérêt,
Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.
Mais...

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarraſſe.

M. DIMANCHE.

Si vous...

D. JUAN.

Monſieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend nécessaire.

D. JUAN *se levant.*

Vîte, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah! C'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied.

M. DIMANCHE.

Monsieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La résistance est vaine;
Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois là....

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le suis, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas?
Que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah ! Je ne le vaux pas.
Mais ....

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure ;
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers & contre tous,
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en Monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable ;
Et j'en suis si confus, que je ne sai comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment ;
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur tendre ;
Et pour vous le montrer, ah ! Que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou des coups de bâton ?
Vous verriez de quel air ...

M. DIMANCHE.

Je le croi, Sganarelle.
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle ;
Et deux mots dits par vous ...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous payeroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte...

SGANARELLE.

Fi, parler de cela! N'avez-vous point de honte?

M. DIMANCHE.

Comment?

SGANARELLE.

Ne sai-je pas que je vous doi?

M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois, qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah!

M. DIMANCHE.

J'entens.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi, vous dis-je

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

NOus en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment?

D. JUAN.

N'ai-je pas...

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent.
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doivent?

D. JUAN.

Qu'on sache si bientôt le dîné sera prêt.

SCENE IX.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUoi, vous encor, Madame! En deux mots, s'il vous plaît.
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crainte.

Je ne viens pas ici pleine de ce courroux,
Que je n'aî que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen un autre vous posséde,
On m'a tout éclairci, c'est un mal sans remede;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçû votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame,
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN

Tu pleures, je croi,
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur, pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire;

Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
Prêt à cheoir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui, D. Juan, je sai par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux,
Que las de vous attendre, il tient la foudre prête,
Qui, depuis si long-temps, menace votre tête.
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir,
Et que pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

SGANARELLE.

Monsieur!

ELVIRE.

Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement,
Ma retraite est conclue; & c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse,
Heureuse, si je puis par mon austérité
Obtenir le pardon de ma crédulité.
Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres feux donner l'empressement,
Devînt par un revers aux méchans redoutable,
Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

SGANARELLE.

Monsieur, encore un coup...

ELVIRE.

De grace, accordez-moi
Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes allarmes,
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes;
Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
Au crime en ma faveur daignez vous arracher,

Et

Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
Le courroux que jamais le ciel ne laiſſe éteindre.

SGANARELLE.

La pauvre femme !

ELVIRE.

Enfin, ſi le faux nom d'époux,
M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,
Si je vous ai fait voir la plus forte tendreſſe
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtreſſe,
Tout le prix que j'en veux, c'eſt de vous voir ſonger
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

ELVIRE.

Voyez que tout eſt périſſable.
Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre ſalut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'eſt à ce but qu'il faut que tous vos deſirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous demandent.
Si ces larmes ſont peu, j'oſe vous en preſſer
Par tout ce qui jamais vous put intéreſſer.
Après cette priere, adieu, je me retire.
Songez à vous, c'eſt tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux diſcours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours ;
Peut-être en vous parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme !
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, ſi vous n'en profitez.

SCENE X.

D. JUAN, SGANARELLE, *suite*.

SGANARELLE.

LA laisser partir sans...

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encore presque senti pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amander.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point, rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

Qu'on ferve. Ah, bon, Monfieur, courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.

[*Il prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, & le met dans fa bouche.*]

D. JUAN.

Quelle enflure eft-ce-là ? Parle, di, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attens, montre. Sa joue eft toute contrefaite,
C'eft une fluxion, qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon! Vîte. Il le faut fecourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il eft mur. Ah! coquin que vous êtes,
Vous ofez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, fans chercher de défaites,
Je voulois voir, Monfieur, fi votre cuifinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût; le dernier
L'étoit en diable, auffi vous n'en mangeâtes guére.

D. JUAN.

Puifque la faim te preffe, il faut la fatisfaire.
Fai-toi donner un fiége, & mange avecque moi,
Auffibien, cela fait, j'aurai befoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE *prenant un fiége.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous ferez content; de votre grace,
Vous m'avez fait partir fans déjeuner; ainfi
J'ai l'appétit, Monfieur, bien ouvert, Dieu merci.

D. JUAN.

Je le voi.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente.
Tâtez-moi de cela, la sausse est excellente.
Si j'avois un chapon, je le menerois loin.
[*à la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.*]
Tout doux, petit compere, il n'en est pas besoin.
Rengaînez. Vertubleu, pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, monsieur Picard, tréve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bien-tôt, Monsieur, laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ainsi?

D. JUAN *à un laquais.*

Di que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
Ah, Monsieur!

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême?

SGANARELLE *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer.
Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

D. JUAN.

Quoi, d'un rien ton courage est si-tôt abattu ?

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle où te cacheras-tu ?

SCENE XI.

D. JUAN, LA STATUE *du commandeur*, SGANARELLE, *suite*.

D. JUAN.

UNe chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

[*à Sganarelle.*]

Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, & je n'ai plus de faim.

D. JUAN *au commandeur.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zéle.
A boire. A ta santé, Commandeur. Sganarelle,
Je te la porte; allons, qu'on lui donne du vin.
Bois.

SGANARELLE.

Je ne boi jamais quand il est si matin.

D. JUAN.

Chante, le commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre,
C'en est assez, je suis content de ton repas;
Le temps fuit, la mort vient, & tu n'y penses pas.

D. JUAN.

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard;
Mais, puisque tu veux bien en courir le hazard,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir, auras-tu ce courage?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi? Non pas.

D. JUAN.

Poltron!

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attens.

SGANARELLE.

Misérable!
Où me veut-il mener?

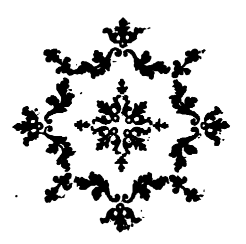
D. JUAN.

J'irai, fut-ce le diable.
Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors!

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

NE m'abusez-vous point, & seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long-temps infléxible,
Si long-temps en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné ?
Qu'un pareil changement me va causer de joie!
Mais, encore une fois, faut-il que je le croie ?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

D. JUAN.

Oui, Monsieur, ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils, dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs,
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, & déssillé mes yeux;
Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportemens pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeller l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis, & m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pû si long-temps me souffrir,

Comme

Comme cent & cent fois il n'a pas ſur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour qui tint pour moi ſon courroux ſuſpendu,
M'apprend à ſes bontés quel ſacrifice eſt dû.
Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidéle,
Ce cœur juſqu'à ce jour à ſes ordres rébelle.
Enfin, & vos ſoupirs l'ont ſans doute obtenu,
De mes égaremens me voilà revenu.
Plus de remiſe, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface, en changeant mes criminels deſirs,
L'empreſſement fatal que j'eus pour les plaiſirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes paſſions ont cauſé de ſcandale.
C'eſt à quoi tous mes vœux aujourd'hui ſont portés;
Et je devrai beaucoup, Monſieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choiſir quelque ſaint perſonnage,
Qui me ſervant de guide, ait ſoin de me montrer
A bien ſuivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, qu'aiſément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer ſa colere!
Quels que ſoient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en ſouviens plus,
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du ſalut? celui de votre gloire;
Combattez & ſur-tout ne vous relâchez pas;
Mais, dans cette campagne, où s'adreſſent vos pas?
J'ai ſorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma préſence étoit fort néceſſaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour,
Mon caroſſe m'attend à ce premier détour,
Venez.

D. JUAN.

Non, aujourd'hui souffrez-moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est là que retiré loin du monde & du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel je veux passer la nuit.
Ma peine y finira ; tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent ;
Qui sont . . .

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent,
Je payerai tout, mon fils, & prétens de mon bien
Vous donner . . .

D. JUAN.

Ah ! Pour moi, je ne demande rien,
Pourvû que par mes pleurs mes fautes réparées . . .

D. LOUIS.

O consolations ! Douceurs inespérées !
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis ;
Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils,
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage ; &, si vous persistez,
N'attendez plus que joie & que prospérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *en pleurant.*
MOnsieur.

D. JUAN.
Qu'est-ce ?

SGANARELLE.
Ah !

D. JUAN.
Comment tu pleures ?

SGANARELLE.
C'est de joie
De vous voir embrasser enfin la bonne voie,
Jamais encor, je croi, je n'en ai tant senti.
Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement, vous meniez une diable de vie ;
Mais à tout pécheur, grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

D. JUAN.
Hé.

SGANARELLE.
Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage ?

D. JUAN.
Peste soit du benêt avec son hermitage !

SGANARELLE.
Pourquoi ? Frere Pacome est un homme de bien,
Et je croi qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.
Parbleu, tu me ravis. Quoi, tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

SGANARELLE.

Comment ? Vous ne... Monsieur, c'est... Où donc allons-nous ?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, & j'y vais, c'est là mon hermitage.

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire. Ah ! J'enrage.

D. JUAN.

Elle est jolie, oui ?

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin !

D. JUAN.

Elle m'a touché l'ame ; &, s'il étoit besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irois jusques à Rome.

SGANARELLE.

Belle conversion ! Ah, quel homme, quel homme !
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. JUAN.

Je croi qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

D. JUAN.

En tout cas,
Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue,
C'est où du commandeur on a mis la statue,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquitera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort ? tué par vous ?

D. JUAN.

N'importe,
J'ai promis, sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient, & se laisse emmener ?

D. JUAN.

Oh, ma foi, la ſtatue ira ſe promener.
Je préfere à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une ſtatue & mouvante & parlante,
N'eſt-ce pas . . .

D. JUAN.

Il eſt vrai, c'eſt quelque choſe ; en vain
Je ferois là-deſſus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la ſuite.
Cependant ſi j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embraſſer la rigueur,
C'eſt un pur ſtratagême, un reſſort néceſſaire,
Par où ma politique éblouiſſant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, ſans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiéte, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déja ma premiere grimace
L'a porté de lui-même à ſe vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

SGANARELLE.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie ?

D. JUAN.

Il eſt des gens de bien, & vraiment vertueux,
Tout méchant que je ſuis, j'ai du reſpect pour eux ;
Mais, ſi l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il eſt mille hypocrites,
Qui ne ſe contrefont que pour en profiter ;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

SGANARELLE.

Ah, quel homme, quel homme !

D. JUAN.

Il n'eſt rien ſi commode.
Vois-tu ? L'hypocriſie eſt un vice à la mode,

Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages,
Celui d'homme de bien a de grands avantages;
C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zéle,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle,
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piége;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilége,
Qui, sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti, plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un, les a tous sur les bras;
Et ceux même qu'on sait que le ciel seul occupe,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe;
A quoi que leur malice ait pû se dispenser,
Leur appui leur est sûr, s'ils l'ont vû grimacer.
Ah! Combien j'en connois qui, par ce stratagême,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation;
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.
On a beau les connoître, & savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
Quelques roulemens d'yeux, des baissemens de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus séveres,

Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement,
Des actions d'autrui je ferai le critique,
Médirai sagement, &, d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grace;
Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
J'aurai tout doucement le zéle charitable
De nourrir une haine irréconciliable ;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je serai le vengeur ;
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai de mon cœur la malice infidéle,
Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siécle où nous sommes,
Profiter sagement des foiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontens,
Se doit accommoder aux vices de son temps.

SGANARELLE.

Qu'entens-je ? C'en est fait, Monsieur, & je le quitte,
Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite,
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,

Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise ;
Et comme dit fort bien en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé que je ne connois pas,
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple ;
La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit ;
Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite ;
Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vîte ;
La mort est une loi d'un usage important ;
Qui peut vivre sans loi, vit en brute ; & partant
Ramassez, ce sont là preuves indubitables,
Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

D. JUAN.

Le beau raisonnement !

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison ? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous ?

SCENE III.

D. JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Que de joie ! Ah, ma belle,
Vous voilà ! Je tremblois que par quelque embarras
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh point. Mais n'est-ce pas
Monsieur le médecin que je vói là ?

D. JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit, mais c'est par stratagême;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les médecins de tout temps déchaîné,
Il n'en veut voir aucun; & monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déja l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE *gravement.*

A-t-elle éternué?

D. JUAN.

Je ne sai, car soudain, sans vouloir voir personne;
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne.
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh, je croi bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah! Si vous saviez, elle m'aime...

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, & ma joie est extrême,
Que quand je vous épouse elle soit caution....

PASCALE.

Vous faites là, Monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié...

D. JUAN.

Bien-tôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur...

D. JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le croi, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son perè mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons point de temps à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE. *bas.*

A plus d'une douzaine...
[*haut, se voyant observé par D. Juan.*]
Ah, l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.

Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera là bien... Et puis il la fera grand'dâme.

D. JUAN *à Léonor*.

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE *bas à Pascale*.

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE *à D. Juan*.

Où donc nous menez-vous?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, Monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur le médecin, & vous, devez suffire.

LÉONOR *à Pascale*.

Sommes-nous pas d'accord?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous,
Que je vous prens pour femme, & vous, moi pour époux,
C'est comme si...

PASCALE.

Non non, sa cousine y doit être.

SGANARELLE *bas à Pascale*.

Fort bien.

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudroit parler....

D. JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrette,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans éclat;
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier ? Monsieur a-t-il la mine
[*bas à Pascale.*]
D'être un fourbe ? Voyez. Ferme chez la cousine.

D. JUAN *à Léonor.*

Au hazard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller,
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

D. JUAN *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du commandeur*, D. JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE *prenant D. Juan par la main.*

ARrête, D. Juan.

LÉONOR.

Ah ! Qu'est-ce que je voi ?
Sauvons-nous vîte, hélas !

D. JUAN *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle, attendez-moi;
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure,
Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma derniere heure,
C'en est fait.

D. JUAN *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STAT[illegible]

[illegible] pas si vîte,
L'arrêt en est donné, tu t[illegible]es [illegible] moment
Où le ciel va punir ton [illegible]urci[illegible]ent.
Tremble.

[illegible]. JUA[illegible]

Tu me [illegible] tort quand tu [illegible] crois capable;
Je ne sai ce q[illegible]'est que trembler.

SGANARELLE.

Déteſtable!

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir en vain si long-temps attendu,
Le ciel se lasse; prens, voilà ce qui t'est dû

[La statue embrasse D. Juan, & un moment après tous les deux sont abîmés.]

D. JUAN.

Je brûle, & c'est trop tard que mon ame interdite...

Ciel!

SGANARELLE.

Il est englouti, je cours me rendre hermite.

L'exemple est étonnant pour tous les scélérats,

Malheur à qui le voit, & n'en profite pas.

FIN.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ŒNARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée, roi d'Athénes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion, roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos, roi de Créte.

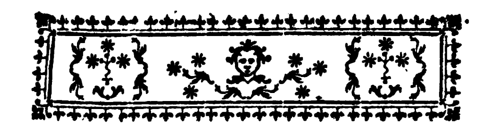
PHÉDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La scéne est dans l'isle de Naxe.

ARIANE,



ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

JE le confesse, Arcas, ma foiblesse redouble,
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avoit beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattoit mon espérance ;
Et si Thésée avoit & son cœur & sa foi,
Contre elle, contre lui, le temps étoit pour moi.

De ce foible secours Pirithous me prive ;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive ;
Cet ami si long-temps de Thésée attendu,
Pour partager sa gloire en ces lieux s'est rendu.
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme ;
Ainsi, plus de remise, il faut m'arracher l'ame,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & sans doute elle est belle ;
Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déja d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux ?
Si-tôt que dans cette isle où les vents la poussèrent,
Aux yeux de votre cour ses beautés éclaterent,
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours
Du labyrinthe en Créte évité les détours,
Et que, pour reconnoître un amour si fidéle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien formés ?
Ils étoient l'un de l'autre également charmés,
Chacun d'eux l'avouoit ; & vous-même en cette île
Contre le fier Minos leur promettant asyle,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pû me croire ! Ils m'auroient vû, sans peine,
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espére pas ;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise ;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.

Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athénes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
Et, quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtoit pas.
Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre,
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé ;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé ?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
Sembloient chercher Thésée, & briguer son amour,
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane,
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane ;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui, depuis tant d'années,
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant, que, malgré de beaux feux,
Thésée ait refusé jusqu'ici d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, Seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

ŒNARUS.

C'est là ma peine, Arcas, Ariane est fidéle.
Mes languissans regards, mes inquiets soupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs.
C'étoit peu, j'ai parlé, mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phédre sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage, en m'écoutant, ma funeste aventure ;

Et, comme il ne faut rien pour flatter un amant;
Je m'obstine par elle, & chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel discours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phédre est sans amour, & d'un mérite à craindre;
Vous la voyez souvent; & j'admire, Seigneur,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Voi par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phédre dans sa beauté n'a rien qui n'éblouisse;
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux,
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
Cependant; quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer,
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, & rend un cœur sensible;
Et, par une secrette & nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne,
Tout me parle pour Phédre, & tout contre Ariane;
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, & l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, ose tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connoître?
L'ayant reçûe ici, j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrois, quel espoir pour ma flamme!
En la tyrannisant toucherois-je son ame?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois,

Son cœur est tout à lui, j'en connois la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi, par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connoissent;
Et, malgré mon amour... Mais les princes paroissent.

SCENE II.

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Enfin, voici ce jour si long-temps attendu,
Pirithous dans Naxe à Thésée est rendu;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie;
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; & plus Thésée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,
L'ayant au minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athénes;
Et, par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithous.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,

Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zéle toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,
Seigneur, on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être,
Vous m'accablez de biens ; &, quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense ;
Mais, si j'en attendois quelque reconnoissance,
Prince, me dûssiez-vous & la vie & l'honneur,
Il seroit un moyen . . .

THÉSÉE.

Quel ? Achevez, Seigneur ;
J'offre tout ; & déja mon cœur céde à la joie,
De penser . . .

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie ;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés,
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zéle, & . . .

ŒNARUS.

Non, je me condamne ;
Aimez Pirithous, possédez Ariane,
Un ami si parfait . . . De si charmans appas . . .
J'en dis trop, c'est à vous à ne m'entendre pas,
Ma gloire le veut, Prince, & je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sai si le roi ne veut pas qu'on l'entende ;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur ;
Songez-y, s'il falloit qu'épris d'amour pour elle...

THÉSÉE.

Sa passion est forte, & ne m'est pas nouvelle,
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive allarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits ;
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

THÉSÉE.

Hélas ! Et que ne puis-je en être moins aimé ?
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire ?

PIRITHOUS.

O dieux ! Est-ce vous qui parlez ?
Ariane en beauté par tout si renommée,
Aimant avec excès ne seroit point aimée ?
Vous seriez insensible à de si doux appas ?

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison, qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle;
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidéle Ariane à tout s'est exposée?
Par-là du labyrinthe heureusément tiré...

THÉSÉE.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux m'a conservé la vie,
Je la dois à ses soins; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zéle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire,
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, & peut l'avoir charmée;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée;
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré...

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?

Pour me suivre, Ariane abandonnoit son pere,
Je lui devois la vie, elle avoit de quoi plaire.
Mon cœur sans passion me laissoit présumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnoit à la reconnoissance,
De l'amour, auprès d'elle, eut l'entiere apparence;
Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû
Mille devoirs... Hélas! C'est ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déja ma flamme étoit extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
Que souvent pour aimer, c'est peu que le vouloir.
Phédre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi, la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime, & telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime, & que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame,
De laisser, sans scrupule, agir toute sa flamme,
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant, pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,

Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus ;
Cyane, Æglé, Mégiste ont part à cet hommage,
Ariane le voit, & n'en prend point d'ombrage,
Rien n'allarme son cœur, tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais, quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner temps à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son ame,
Gagner l'esprit de Phédre, & me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit pû presser.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ;
Et, pour punir mon crime, & se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
Vous seul ; car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime ?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur,
Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce seroit un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente,
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.

Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phédre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais, comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que, pour vous dégager,
Je lui parle du feu qui vous porte à changer,
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant, mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuierai le projet dont je vous voi flatté.
Phédre vient, je vous laisse.

THÉSÉE.

O trop charmante vûe!

SCENE IV.

THÉSÉE, PHÉDRE.

THÉSÉE.

Hé bien, à quoi, Madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder,
Vous me disiez encor que c'est trop hazarder?

PHÉDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même,
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.

Je n'examine point si je pouvois, sans blâme,
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame,
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour,
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;
Et, dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc, mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée,
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage,
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage,
Vous lui devez ces vœux que déja tant de fois....

THÉSÉE.

Ah! Ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous, qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire,
C'est mon crime; & peut-être il m'en faudroit haïr,
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falloit obéir;
Il falloit me la peindre aimable, jeune & belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle,
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux,
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme,
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame,
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous,
Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

PHÈDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse,
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui, sans elle,
Auroit peut-être dû me demeurer fidéle;
Cet amour, qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose...

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie,
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHÈDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vûe étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flateuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force;
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire...

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?

Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice...

PHÉDRE.

Cruel, pourquoi chercher à croître mon supplice ?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop, déja mon cœur à ma gloire infidéle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle,
Il se trouble, il s'emporte, &, dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah ! Puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu ?

PHÉDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ?
Sachant que vous m'aimez...

THÉSÉE.

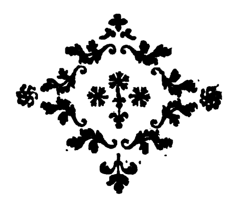
C'est ce qu'il lui faut taire,
Sa fuite de Minos allume la colere,
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
Le roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais, prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate ;

Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface ...

PHÉDRE.

Allez, Prince, on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire,
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire ;
Et de quoi que le mien puisse encor s'allarmer,
N'écoutez que l'amour si vous savez aimer.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Le roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre;
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et, quoi qu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sai qu'avec le roi j'ai tout à ménager,
J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, & qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée;
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.

Je croi que de son cœur vous avez tout l'hommage;

Mais au point que de lui je voi vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes ?
Combien vengé de morts, combien puni de crimes ?
Procuste & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire,
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire ;
Mais c'est peu, je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phédre, tu sais combien elle m'est chere ;
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve, & qui feroit moins qu'elle ?
Mais enfin, d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits,
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence,
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse ;
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ?

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

Ne vous offenſez point, Princeſſe incomparable,
Si prêt à ſuccomber au malheur qui m'accable,
Pour la derniere fois j'ai tâché d'obtenir
La triſte liberté de vous entretenir,
Je la demande entiere; &, quoi que puiſſe dire
Ce feu qui, malgré vous, prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez, ſans ſcrupule, en voir mon cœur atteint,
Quand, pour prix de mes maux, je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame eſt épriſe,
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe,
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même, avant vous, ne ſe ſoit déja dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas infléxible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé;
Mais, quand je vous ai vû, Théſée étoit aimé;
Vous ſavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte;
Après cela, Seigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix,
Par tout ſa gloire éclate, on l'eſtime, on l'honore,
Il vous aime, ou plutôt, Madame, il vous adore;
Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux;
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous?

Après cette justice & sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour si-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déja su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir, que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pû diminuer ma flamme,
Pour vous voir sans pitié, je n'ai point changé d'ame,
J'ai souffert, j'ai langui d'amour tout consumé,
Madame, & tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere,
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même en ce funeste & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux, vous l'aimez, il vous aime;
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien hazardé pour moi;
Et lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il étoit quelque grace où je pûsse aspirer,
Je vous demanderois pour flatter mon martyre,
Qu'au moins, quand je vous perds, vous daignassiez me dire,
Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurois pû par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose,
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose;

Mais un mot favorable, un sincere soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate;
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate,
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous, s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Thésée y régne seul, & s'y trouve adoré;
Dès la premiere fois je vous l'ai déclaré,
Dès la premiere fois...

ŒNARUS.

C'en est assez, Madame,
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour,
Va presser votre hymen, choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire,
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue?
Mais je me priverois par-là de votre vûe,
C'est ce qui peut sur tout aigrir mon désespoir,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

PRince, mon trouble parle, &, quand je voudrois taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,

De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'allarmes;
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître,
L'effort est grand, sans doute, on en souffre, & peut-être
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auroient pû faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi;
C'est, en les prévenant, que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen, depuis long-temps, attire tous vos yeux,
J'y consens, dès demain, vous pouvez être heureux.
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle,
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle,
Ordonnez-en la pompe; &, dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir, ne regardez que vous.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pû croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir?

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait ? Il fait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond, & plus je voi Madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez cherement, il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable & belle,
Suit mes conseils en tout, & je vous répons d'elle.
Voyez Pirithoüs, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;
Mais, Madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime;
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entens, le roi trop combatu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu;
Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire;
Et pour le dissiper, je sai ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop, mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous,
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux ! Vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte,
J'en connois le reméde ; &, si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en allarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre ; & si de sa vengeance...

ARIANE.

En n'ai-je pas en vous une sûre défense ?

THÉSÉE.

Elle est sûre, il est vrai, mais...

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attens...

ARIANE.

Ce désordre me gêne, & dure trop long-temps ;
Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, & ne l'ose ;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose,
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir ;
Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame,
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous ;
Et cependant le sort de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu. Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les états,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, Prince, & par quel mystere
Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup se taire ?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien, il sort tout interdit,
Madame, & par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprens tous deux, vous arrivez d'Athénes,
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?
Qu'après la mort d'Ægée, il soit toujours le même,
Qu'il m'ôte, s'il se peut, l'honneur du rang suprême,
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus ;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus,
Son amour paye assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute ;
Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas ?
Mais, Madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes ;
Qu'Athénes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux ;
Et l'hymen seul du roi peut, sans incertitude,
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.

Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi,
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi ?
Certes l'avis est rare, & si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoissez-vous bien ?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés,
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais, Madame, je sai ce que je vous conseille ;
Et, si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Quoi, moi, les suivre ? Moi, qui voudrois pour Thésée
A cent & cent périls voir ma vie exposée ?
Dieux ! Quel étonnement seroit au sien égal,
S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival !
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime !

PIRITHOUS.

Vous le consulterez, n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi ? Si l'offre d'un trône avoit pû m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, Madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise !
Demeurez, avecque moi c'est en vain qu'on déguise,

Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer ;
J'en tremble, & c'est pour moi la plus sensible atteinte ;
Éclaircissez ce doute, & dissipez ma crainte,
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidéle ; & me vole son cœur ;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais ; c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire ? Ah, dieux ! Vous me désespérez
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés ?
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute ?
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe sans doute,
Il m'aime ; & s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort ; & non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement, ai-je quelque rivale ?
Thésée a-t-il changé ? Viole-t-il sa foi ?

PIRITHOUS.

Mon silence déja s'est expliqué pour moi ;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'est le meilleur conseil qu'on puisse vous donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune ?
Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas ! Nérine.

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas ?
Tu le sais, tu l'as vû, j'ai tout fait pour Théſée,
Seule à ſon mauvais ſort je me ſuis oppoſée ;
Et quand je me dois tout promettre de ſa foi,
Théſée a de l'amour pour une autre que moi ?
Une autre paſſion dans ſon cœur a pû naître ?
J'ai mal ouï, Nérine, & cela ne peut être,
Ce ſeroit trahir tout, raiſon, gloire, équité,
Théſée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort ſon injuſtice aſpire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui faut dire ;
Et quand il a voulu l'attendre ſi long-temps,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ſes feux inconſtans,
Il nourriſſoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah ! Que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine ?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer ?
Hélas ! Il eſt donc vrai que mon ame abuſée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Théſée ?

Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison,
Elle céde à l'horreur de cette trahison;
Je la sens qui déja... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter, cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage & de mon désespoir?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCENE VII.

ARIANE, PHÉDRE, NÉRINE.

ARIANE.

AH, ma sœur! Savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait,
Vous l'estimiez, sans doute, & qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,
Tout doit être suspect; Thésée est infidéle.

PHÉDRE.

Quoi, Thésée?...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit,
Il me trahit. Au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée,
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devroit payer la douleur qui me presse.
C'est-là, ma sœur, c'est-là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, & Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere,
Mon amour est encor plus fort que ma colere,

Ma main tremble, & malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHÉDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

ARIANE.

Ah, qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime ;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats...
Ma sœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sai que vous m'aimez, & vous le devez faire,
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere,
Que cette inébranlable & fidéle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... Hélas ! Dirai-je, mon parjure ?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure ;
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant,
Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie,
D'un juste & long remords avancez-lui les coups ;
Enfin, ma sœur, enfin je n'espere qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite,
Je vous fis, malgré vous, accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir
Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du reméde ?

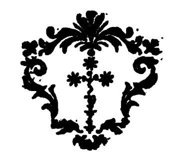
PHÉDRE.

Je vais mander Thésée ; & si son cœur ne céde,
Madame, en lui parlant vous devez présumer...

ARIANE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous sûssiez aimer,
Que vous pûssiez savoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur,
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage ;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez,
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pû vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire ;
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, sui-moi, Nérine, & ne me quitte pas.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PIRITHOUS, PHÉDRE.

PIRITHOUS.

CE ſeroit perdre temps ; il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théſée, & le force à ſe rendre.
J'admire encor, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau ſi long-temps combattu.
Par ſon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une ſœur opprimée,
Vous avez eſſayé par un tendre retour
De ramener ſon cœur vers ſon premier amour ;
Et priere, & menace, & fierté de courage,
Tout vient, pour le fléchir, d'être mis en uſage ;
Mais ſur ce changement qui ſemble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner ;
Vos yeux rendent pour lui ce crime néceſſaire ;
Et, s'il céde aux remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en ſouvient plus.

PHÉDRE.

Les dieux me ſont témoins que de ſon injuſtice
Je ſouffre, malgré moi, qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma ſœur méritoit que ſa foi
Se fît de l'aimer ſeule une ſévere loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expoſe ;
Par ma facilité je me trouve la cauſe,
Il n'eſt peine, ſupplice, où, pour l'en garantir,
La pitié de ſes maux ne me fît conſentir.

L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle,
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidéle ;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire ;
J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi
A l'infidélité par-là s'est enhardi.
Ah, qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême,
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi,
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi ?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flamme, & souffrir d'être aimée ;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de foiblesse ! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidéle audace ;
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui ;
J'ai déja beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore ;
Et, quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
A suivre d'autres loix, & changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper ;
Pour servir Ariane, il faut la détromper,
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, & son trône est pour elle un asyle.

PHÉDRE.

Quoi, je la trahirois, elle, qui trop facile,

Trop

Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi ?
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes.
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser ?
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux....

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÉDRE, NÉRINE.

ARIANE.

HÉ bien, ma sœur, Thésée est-il inéxorable ?
N'avez-vous pû surprendre un soupir favorable ?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croît-il que mon amour ose trop demander ?

PHÉDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame,
J'ai peint son changement lâche, odieux, infâme ;
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connoît & son crime & son ingratitude,
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude,
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur,
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
Et le destin plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse ! Et pour moi qu'il rend peu de combat!
Il hait l'ingratitude, & se plaît d'être ingrat.
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait pas qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui régne dans mon cœur,
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connoît l'image;
Il y seroit sensible, & ne pourroit souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

PHÉDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse;
Mais dans un mal fous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison céde,
Le temps qui calme tout est l'unique reméde.
C'est par lui seul...

ARIANE.

Les coups n'en sont guere importans,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche,
Il y consent, je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir infléxible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible;
Vous en souffrirez trop, & pour peu de souci...

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

PAr ce que je vous dis, ne croyez pas, Madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée;
Et je venois ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidéle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle;
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défére pas tant?
Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'étoit suivre, en aimant, la route des héros.
Je faisois plus; j'allois jusqu'à voir sans allarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;

Et ne pouvois penser qu'ayant reçû sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin, puisque rien pour lui n'est plus à taire,
Quel est ce rare objet que son choix me préfére ?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colere est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint, mais lorsqu'il vous outrage;
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage,
Il vous offre son trône, &, malgré le destin,
Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, Madame, à ce grand hyménée;
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée ?
Déja la Créte cherche à se venger de vous;
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux;
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie,
Sans ce que j'aime, hélas ! Que faire de la vie ?
Aux décrets de mon sort achevons d'obéir,
Thésée avec le ciel conspire à me trahir.
Rompre un si grand projet, ce seroit lui déplaire;
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte, & de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît; n'épargnez rien, Madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
Et, si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

APprochez-vous, Théſée, & perdez cette crainte;
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainſi quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front ?
Un héros tel que vous, à qui la gloire eſt chere,
Quoi qu'il faſſe, ne fait que ce qu'il voit à faire;
Et ſi ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous ceſſez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement eſt grand, mais il eſt légitime,
Je le croi. Seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'expoſée à de ſi rudes coups,
Ariane n'eſt plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah ! Pourquoi le penſer ? Elle eſt toujours la même,
Même zéle toujours ſuit mon reſpect extrême,
Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le preſſant ſouvenir de ſes rares bienfaits;
M'en acquitter vers elle eſt ma plus forte envie.
Oui, Madame, ordonnez de mon ſang, de ma vie;
Si la fin vous en plaît, le ſort me ſera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pû m'en plaire,
Le deſtin la vouloit, je l'aurois laiſſé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des ſermens de reſpect ſont le prix qu'on lui donne !

Par ce ſoin de vos jours qui m'a fait tout quitter ;
N'aſpirois-je à rien plus qu'à me voir reſpecter ?
Un ſervice pareil veut un autre ſalaire,
C'eſt le cœur, le cœur ſeul qui peut y ſatisfaire,
Il a ſeul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
C'eſt lui ſeul...

THÉSÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner,
Mais ce cœur, malgré moi, vit ſous un autre empire,
Je le ſens à regret, je rougis à le dire ;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçûs,
Je hais mon injuſtice, & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurois-tu fait, parjure ;
Si quand tu vins du monde éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arrêtée à plaindre ton malheur ?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit ſeul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire ?
Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?
Pour te ſauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
La mer, les vents, l'exil ont-ils pû m'étonner ?
Te ſuivre, c'étoit plus que me voir couronner ?
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout par leur cauſe.
Di-moi que non, ingrat, ſi ta lâcheté l'oſe ;
Et, déſavouant tout, éblouis-moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment déſavouer ce que l'honneur me preſſe
De voir, d'examiner, de me dire ſans ceſſe ?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'eſt ſans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainſi joignez au nom de traître & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus ſanglante injure ;

Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, en croître les atteintes ?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes,
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite,
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte;
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle est volontaire !
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chere.
Qu'ai-je affaire du trône & de la main d'un roi ?
De l'univers entier je ne voulois que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mene-moi dans quelque isle déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde,
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde,
Point de ressentiment de ton crime passé,
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé;
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colere.

THÉSÉE.

Un si beau feu m'accable, il devroit seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur;
Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,

Et ne pas m'engager par un trompeur espoir
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là, sur tout, c'est là ce qui souille ta gloire;
Tu t'es plû, sans m'aimer, à me le faire croire;
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit....

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partois glorieux d'être votre conquête;
Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vû ce qu'à voir me convioit l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah, funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime;
Il soumit à mes vœux & son trône & sa foi;
Quoi qu'il ait pû m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rens-moi ton cœur, ingrat, par pitié de moi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité;
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton secret est à toi; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner son estime, & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux, qui volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légereté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame,

Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi ;
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans ;
Tu les regretteras, il ne sera plus temps.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle,
Prens conseil de ta gloire avant qu'être infidéle.
Vois Ariane en pleurs, Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix ;
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change ?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
Je le croi comme vous ; le ciel est juste, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à sa violence il faut que ma foi céde,
Je vous l'ai déja dit, c'est un mal sans reméde.

ARIANE.

Ah ! C'est trop, puisque rien ne te sauroit toucher,
Parjure, oublie un feu qui dût t'être si cher ;
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pû m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespere, où tout blesse mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Reméne-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise.
La Créte, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Créte ! Oubliez-vous, Madame,
Ce qu'est pour vous un pere, & quel courroux l'enflamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés ?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités ;

Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plû d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fausse pitié, quand ma mort peut te plaire !
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits,
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
N'espere pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds,
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux ;
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Croi déja, croi me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton & d'un regard sévere,
J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire,
J'ai trahi mon pays, & mon pere & mon roi ;
Cependant voi le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THÉSÉE.

Ah ! Si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux,
De ta constance ailleurs va montrer les mérites,
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame...

ARIANE.

Ote-toi, te dis-je, & me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le croi devoir.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas!

NÉRINE.

Qu'auroit fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, & par tout me trahir?

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? Vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût, en s'emportant, ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, & demeurât toujours.
Quoique sa trahison & m'accable & me tue,
Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vûe,
Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah, dieux!
As-tu vû quelle joie a paru dans ses yeux?
Combien il est sorti satisfait de ma haine?
Que de mépris!

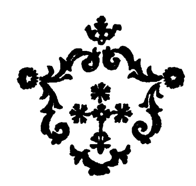
NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame; &, n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner;
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie ! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?
Est-ce Mégiste, Æglé, qui le rend infidéle ?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,
Il lui parle souvent; mais, pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?
Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée ;
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir,
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame
Allons, Nérine, allons, je suis amante & femme ;
Il veut ma mort, j'y cours ; mais, avant que mourir,
Je ne sai qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHÉDRE.

ŒNARUS.

UN si grand changement ne peut trop me surprendre,
J'en ai la certitude, & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivoit la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi?
Dans la rigueur du coup, je ne voi qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble, & si tantôt lui peignant mon amour,
Je voulois être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter,
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHÉDRE.

Ariane, Seigneur, en fait la triste épreuve;
Et, si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle,
Il veut, il offre tout; mais, hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable,
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;

Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHÉDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, Seigneur, vous y trop assurer.
Mais, quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidéle;
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Créte vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas,
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

ŒNARUS.

Ah! Pour l'en garantir, il n'est rien que je n'ose,
Madame, & vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tînt seule inquiette!

PHÉDRE.

Voyez dans quel ennui ce changement la jette.
Son visage vous parle, & sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ŒNARUS.

Madame, je ne sai si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir, pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups,
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas,
Il est certain pourtant, & le ciel qui m'écoute
M'en sera le témoin, si votre cœur en doute,
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que . . .

ARIANE.

Cessez, Seigneur, de me le protester;
S'il dépendoit de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouveroit votre ame disposée,
Je le croi de ce cœur qui sut tout m'immoler,
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, Seigneur, après mon infortune extrême;
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut;
Le mien fut à Thésée, & je l'en croyois digne,
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne,
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait,
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet;

Et comme d'une foi qui sert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eût lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses sermens,
Je m'immolois entiere à l'ardeur d'un pur zéle;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidéle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret,
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore,
J'en ai déja souffert, j'en puis souffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout,
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout;
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même, & le temps fait le reste.
Voilà l'état, Seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez su tantôt par un aveu sincere,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais, après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Étouffant un amour & si tendre & si doux,
Je ne vous répons pas d'en prendre autant pour vous;
Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

ŒNARUS.

Ah! Pour la mériter, si le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en oüir davantage,
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés,
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse;

Tan

Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine,
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choisir;
Mais, s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas long-temps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts, que sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, Seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir, allez, Nérine. Ainsi
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci,
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah! Madame, par où puis-je assez reconnoître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de tréve; en l'état où je suis
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHÉDRE.

PHÉDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée,
Et déja la raiſon a calmé ce transport ?

ARIANE.

Que ferois-je, ma ſœur ? C'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure,
Il me veut voir ſouffrir, je me tais, & j'endure.

PHÉDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que ...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire ;
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le roi.

PHÉDRE.

Quoi, par votre aveu même il donnera ſa foi ;
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre ! avant ce coup, ma ſœur,
J'aime, je ſuis trahie, on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zéle,
M'auront fait mériter les ſoins d'un infidéle ?
A ma honte par tout ma flamme aura fait bruit
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
J'y donnerai bon ordre. Il faut, pour la connoître,
Empêcher, s'il ſe peut, ma fureur de paroître,

Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement.
C'est par-là qu'affectant une douleur aisée,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute pas qu'une amitié sincere
Contre sa trahison n'arme votre colere,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHÉDRE.

Madame, vous savez...

ARIANE.

Je vous connois, ma sœur,
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidéle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour,
Voyez Æglé, Mégiste, & parlez d'Ariane;
Mais, sur tout, prenez soin d'entretenir Cyane.
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit,
Vous savez que l'amour aisément se trahit,
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHÉDRE.

J'y prens trop d'intérêt pour manquer de prudence.
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par-là, c'est son endroit sensible;
Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir,
Par elle je perds tout, la puis-je assez haïr?

Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien après ce forfait ne me doit retenir,
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée, oubliant un amour ordinaire,
M'avoit manqué de foi dans la cour de mon pere,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité seroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pû sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangere ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout jusqu'au soin de ma gloire;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi;
Je le perds, on me l'ôte, il n'est rien que n'essaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHÉDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfere,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, &, de ma propre main,
Lui metre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en son cœur les miens pénétrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira, si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

PHÉDRE.

Mais, sans l'autoriser à vous être infidéle,

Cette rivale a pû le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur, il falloit m'avertir;
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin, il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur,
Mais, si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne,
Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussi-tôt que punir.
Non, non, un sort trop doux suivroit sa perfidie,
Si mes ressentimens se bornoient à sa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand dégoûtante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée,
Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHÉDRE.

Mais pour aimer le roi, vous sentez-vous dans l'ame...

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne,
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour;
Il m'a trahie, il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pû connoître
Qu'en parlant pour Thésée, il parloit pour un traître,

D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

ENfin à la raison mon courroux rend les armes,
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes;
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace,
Mais ce n'est pas pour vous que j'y puis prendre place,
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, & non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre,
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare,
Vôtre intérêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me repliquez rien;
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire;

Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCENE V.

PHÉDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

LE ciel à mon amour seroit-il favorable,
Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable,
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je pûsse sans contrainte expliquer mes desirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire....

PHÉDRE.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paroître,
Tremblez, prince, tremblez, l'orage est prêt de naître;
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'est qu'un foible crayon de la secrette rage
Qui posséde Ariane, & trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner,
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'est par-là qu'elle croit découvrir sa rivale;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée;
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée,
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
Souvent, sans le savoir, mettant sa flamme au jour,

Mon ſang doit s'apprêter à laver ſon outrage.
Vous l'avez voulu, Prince, achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que ſon courroux puiſſe être diſpoſé,
Il eſt pour s'en défendre un moyen bien aiſé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me ſurprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, Madame, & venez dans Athénes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaiſſeau tout prêt. Dès cette même nuit,
Nous pouvons de ces lieux diſparoître ſans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Aſſez d'autres raiſons nous y doivent contraindre.
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuſer le roi.
Pour ſon propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHÉDRE.

Et qui me répondra que vous ſerez fidéle ?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le temps, ni le ciel en courroux...

PHÉDRE.

Ma ſœur l'avoit reçûe en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup néceſſaire,
Il falloit la ſauver de la fureur d'un pere;
Et la reconnoiſſance eut part ſeule aux ſermens
Par qui mon cœur du ſien paya les ſentimens.
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude;
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous ſemble odieux;
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconſtance
Une néceſſité dont rien ne me diſpenſe;

Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disois d'engageant & de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
Je n'examinois point, en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme,
Je songeois seulement à vous marquer ma foi,
Je me faisois entendre, & c'étoit tout pour moi.

PHÉDRE.

Dieux, qu'elle en souffrira! Que d'ennuis! Que de
allarmes!
Je sens naître en mon cœur les plus rudes allarmes.
Il voit avec horreur ce qui doit arriver;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par son désespoir je voi les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste,
Je voi bien qu'il le faut, mais, las!

THÉSÉE.

Vous soupirez!

PHÉDRE.

Oui, Prince, je veux trop ce que vous desirez.
Elle se fie à moi, cette sœur, elle m'aime,
C'est une ardeur sincere, une tendresse extrême.
Jamais son amitié ne me refusa rien,
Pour l'en récompenser je lui vole son bien,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus févere,
Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous?

PHÉDRE.

Je ne sai, pour mon cœur il n'est rien de plus doux;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire,
Et perdant une sœur, si j'ose encore le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs;
Votre légereté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurois bien voulu; mais c'en est fait, partons.

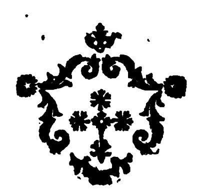
THÉSÉE.

En vain...

PHÉDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous suivre,
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

UN peu plus de pouvoir, Madame, sur vous-même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du Soleil.
Dans le palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déja consumés?
Thésée avec plaisir a pû les voir éteindre;
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre,
Et ce parjure amant, qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithoüs? Viendra-t-il?

NÉRINE.

Oui, Madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NÉRINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vûe, & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure ?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Théfée ...

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit,
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phédre de même,
Et cependant, Madame, est-ce Phédre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pû l'aimer ? Phédre l'auroit connu,
Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie,
Dans sa premiere ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NÉRINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur,
Je le sai ; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'oüir, peut aimer & se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerois Phédre, elle de qui les pleurs
Sembloient, en s'embarquant, présager nos malheurs ?
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi, pour la gagner, ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance & d'obstinés refus ?

NÉRINE.

Vous n'avez rien, Madame, à craindre là-dessus ;
Je connois sa tendresse, elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourroit plutôt ...

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement ſavoir que je l'attens,
Dis-lui que le ſommeil l'arrête trop long-temps,
Que je ſens ma douleur croître par ſon abſence.
Qu'elle eſt heureuſe, hélas! Dans ſon indifférence,
Son repos n'eſt troublé d'aucun mortel ſouci.
Pirithoüs paroît, fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

HÉ bien, puis-je accepter la main qui m'eſt offerte?
Le roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi ſur ce projet entretint hier Théſée,
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtans,
Théſée en fit l'épreuve, & demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience.
Et ce nouvel objet dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avouerai, ſa trahiſon me fâche,
Mais, puiſqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrois que ſa main
Eût pû déja fixer mon deſtin incertain;
L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, & Thésée est parti.
Qu'on la cherche, c'est trop languir dans ce supplice,
Je m'en sens accablé, il est temps qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard appaisée.

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS *à Pirithoüs.*
SEigneur, je vous apporte un billet de Thésée.
ARIANE.
Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu ?
D'où l'a-t-on envoyé ? Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on su ?
Il est parti, Nérine. Ah, trop funeste marque !
ARCAS.
On vient de voir au port arriver une barque,
C'est de-là qu'est venu le billet que voici.
ARIANE.
Lisons, mon amour tremble à se voir éclairci.
THÉSÉE *à Pirithoüs.*
Pardonnez une fuite où l'amour me condamne,
Je pars sans vous en avertir.
Phédre du même amour n'a pû se garantir,
Elle fuit avec moi ; ayez soin d'Ariane.
Prenez soin d'Ariane ? Il viole sa foi,
Me désespere, & veut qu'on prene soin de moi.
PIRITHOUS.
Madame, en vos malheurs, qui sont peine à comprendre....

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre ;
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore....

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autorise, & de ses injustices
Le roi, vous & les dieux, vous êtes tous complices.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah, Nérine !

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi ;
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur, ni de foi,
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte ;
Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée,
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée ;

Le temps au repentir auroit pû le forcer !
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas ! Qui l'auroit cru, quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peines & de douleurs,
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
Une rivale au moins, pour soulager ma peine,
M'offroit, en la perdant, de quoi plaire à ma haine.
Je promettois son sang à mes bouillans transports,
Mais je trouve à briser les liens les plus forts ;
Et quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale, & mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable ?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phédre, cette Phédre à qui j'ouvrois mon cœur.
Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale.
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrace une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause, & feignoit de me plaindre.
C'est là mon désespoir ; pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déja je tenois immolé,
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance ! A quoi pensai-je ? Ah, dieux !
L'ingrate ! On la verroit triompher à mes yeux !
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athenes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet,
Elle n'est pas encore où son espoir la met ;
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle . . .

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-elle ?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets,
Par l'éclat de vos cris, s'entendent au palais ?

ARIANE.

Qu'importe que par tout mes plaintes soient oüies ?
On connoît, on a vû des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avois-je mérité de m'en voir méprisée ?
De tout ce que j'ai fait considére le fruit.
Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit ;
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte ;
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux,
Je le comble de biens, il m'accable de maux ;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre,
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit,
Mes larmes parleront ; c'en est fait s'il le voit.
Ne les contraignons plus, & par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire ; approuvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit ?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.

Tous deux peut-être... Ah, ciel! Nérine, empêche-moi
D'oüir ce que j'entens, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue, & toute possédée
De cette assassinante, & trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir;
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

ŒNARUS.

Je ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sai ce que je dois, Seigneur, à votre amour.
Je connois même à quoi ma parole m'engage,
Mais....

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi? Je ne me connois pas.

ŒNARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée....

ARIANE.

Si j'oublierai Thésée? Ah, dieux, mon lâche cœur
Nourriroit pour Thésée une honteuse ardeur!

Thésée encor sur moi garderoit quelque empire !
Je dois haïr Thésée, & voudrois m'en dédire !
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux ;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublierai Thésée, & que, pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osois...

ARIANE.

Non, parjure Thésée ;
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée,
Ton amour y feroit des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvû qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices,
Tu m'as bravée, il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur ? Dieux! Je menace en l'air,
L'ingrat se donne ailleurs quand je croi lui parler,
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, Seigneur, suivons-le dans Athenes ;
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons, portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée,
Puisse voir ma fureur de son sang enyvrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Consultons-en le temps, Madame, & s'il faut faire...

ARIANE.

Le temps ! Mon désespoir souffre-t-il qu'on différe ?

Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, & des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel ?

[*Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.*]

NÉRINE.

Que faites-vous, Madame ?

ARIANE *à Nérine.*

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon ame.
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma foiblesse, & me laisse mourir.

ŒNARUS.

Elle semble pâmer; qu'on la secoure, vîte.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en seroit sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers transports.

FIN DU SEPTIÉME TOME.



